


1-5-70

LETTRES A DEUX FEMMES

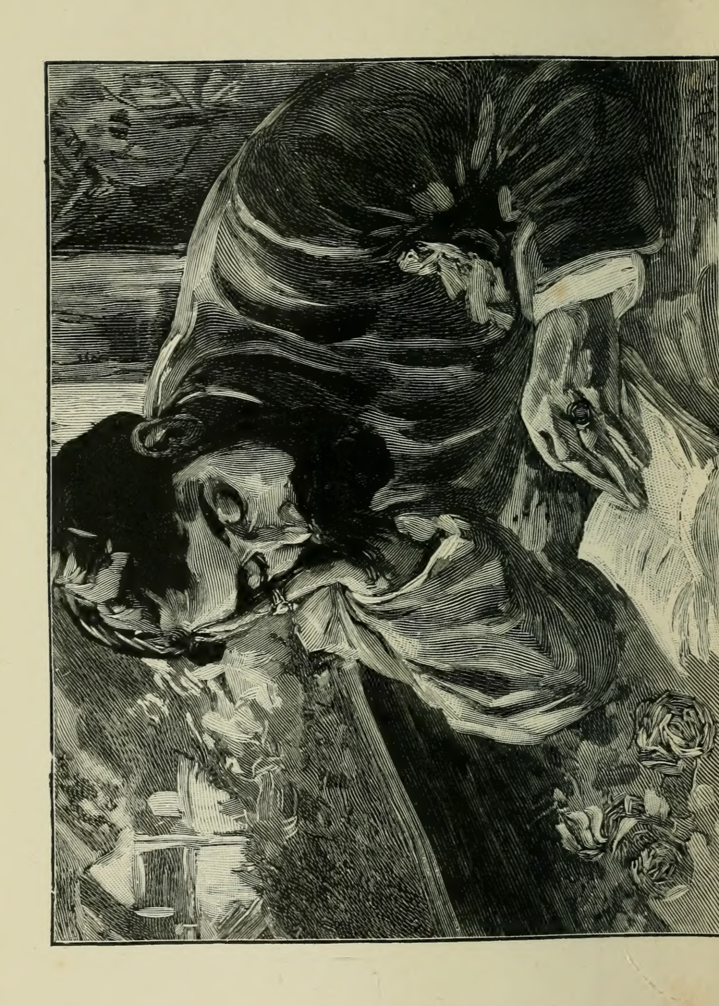
DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'INVERSION SENTIMENTALE .... 1 vol.

LES JEUX DE LA PRÉFECTURE .... 1 vol.

LE BÉGUIN DE GÔ .... 1 vol.



J.-A. COULANGHEON

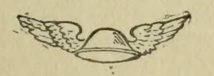
—

Lettres à deux femmes

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

GRAVÉ SUR BOIS

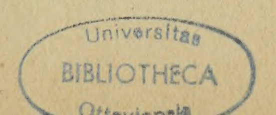
PAR P.-E. VIBERT D'APRÈS LE TABLEAU DE JUDITH



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

749

De plus en plus le roman cherche à s'éloigner de la fable, car le lecteur s'intéresse de moins en moins aux tours de passe-passe d'une intrigue trop bien nouée. Lettrés et illettrés sont attirés vers le détail qui leur précisera le tout, tendent l'oreille au faible soupir qui leur révélera la profondeur de la peine humaine. On exige maintenant non pas l'histoire, mais la confidence. Le grand secret du charme des romans du XVIIIe siècle, c'est qu'ils ont la forme des mémoires, ou qu'ils émanent d'une correspondance privée. Aujourd'hui, las des excès romanesques des derniers romantiques que furent les naturalistes, on goûte les œuvres par le menu de l'accident prosaïque ; du haut en bas de l'échelle littéraire on dénonce et on interviewe. Les bons feuilletons sont des rapports de police, et les meilleures études de mœurs de nos psychologues nous offrent les adultères mondains photographiés dans leurs poses les plus naturelles... en abusant, d'ailleurs, du cliché. La France a donc toujours

eu le privilège du scandale, mettons de l'indiscrétion. Cependant, si elle demeure la potinière par excellence, elle est la première à blaguer ses défauts, voire ses fautes, avec une élégance n'ayant d'égale que sa naïve effronterie, et on ne saurait en vouloir aux enfants qui se moquent si aisément de leurs ancêtres, tout en les imitant avec une pareille maîtrise.

Dans le livre, des plus modernes, que nous publions : *Lettres à deux femmes*, il s'agit bien d'un roman par lettres, et s'il y a des lettres, d'authentiques lettres écrites à deux femmes d'une existence prouvée, il n'y a point de roman composé, d'intrigue voulue, de fable ou d'aventure romanesque arrangée conformément à la vie. Un jeune homme, atteint d'un mal qui doit fatalement l'emporter, écrit à l'une et à l'autre de ces femmes pour essayer de se distraire, mettre à nu son cœur et son cerveau, en leur demandant l'échange d'un peu de fantaisie :

Avant de nous séparer
Il faut rire, il faut rire,
Avant de nous séparer
Il faut rire et s'amuser !

Le refrain de cette vieille ronde enfantine semble dominer cette situation horriblement dramatique d'un homme se sachant condamné et s'efforçant à rire de lui-même, de ses amis, de ses ennemis, de la vie décevante et de la mort si proche, tout en flirtant avec deux inconnues,

ses deux correspondantes, qu'il désire ignorer pour mieux jouer à cache-cache. Hélas ! le roman était déjà fini qu'il songeait encore à la manière de le produire, et le dénouement tragique arrivait, le foudroyant, lui arrachant la plume des mains, alors qu'il notait son mépris du drame noir et de la littérature outrancière ! La vie se réserve toujours l'invraisemblable. Spirituel, très ironique, souvent trop mordant, érudit doublé d'un poète, ce jeune homme se préoccupe, en bon Français de vieille race, de la tenue qu'il convient d'avoir en face de la souffrance. Il met une étrange ferveur à chérir son mal, qui lui vaut comme un surcroît d'intelligence, et possède cette suprême volupté de se sentir fort devant ses propres faiblesses dans le temps que la mort chemine vers lui par des sentiers heureusement obstrués de ses fleurs préférées. Tour à tour ivre de ses lectures sur l'antiquité et de ses travaux d'écrivain moderne, de ses rêves et de ses ambitions, il dit ses hantises, parle des tourments de sa chair, de l'exaltation de sa sensibilité, de la nature, de son monde, comme un homme se livrant dans la liberté du journal intime; et, si ce n'est que ce journal n'a pas le convenu gênant d'une confession de professionnel, c'est bien pourtant le document humain saisi à sa plus pure source : le désir d'aveu qui torture tout mortel sentant que l'heure sonne de mourir en beauté.

Quelles sont les deux inconnues qui recevaient

ces lettres ? Il importe peu de le savoir. D'avance, elles se sont effacées devant l'apparition de ce livre. L'une représente le témoin averti de la comédie littéraire que l'on va se jouer ; l'autre, plus ingénue, attend curieusement le spectacle ; ce sont deux masques de femme, voilà tout. Railleuse personne revenue de bien des choses ou jeune créature aspirant à la joie de tout entendre, elles demeureront les simples réflecteurs nécessaires au renvoi du rayon qui les frappe, et doivent rentrer dans l'ombre des coulisses lorsque le principal acteur éteint la rampe.

Avant de nous séparer
Il faut rire, il faut rire...

Et celui que nous pleurons fut peut-être un sage d'abandonner la comédie de salon pour s'enfuir dans le drame de l'éternité...

J.-A. Coulangheon est mort le 14 mai 1904, au Sanatorium de Dienne (Cantal), où on l'avait transporté « en mauvais état », déclarait-il lui-même. Il était né à Lille en 1875, et avait fait ses études au lycée de Versailles. Il vivait presque toujours dans sa famille, à Mantes-sur-Seine. Les soins délicats de sa mère, qu'il adorait, et dont le dévouement, hélas ! fut cruellement mis à l'épreuve, ne purent l'empêcher de se livrer jusqu'à la fatigue aux travaux littéraires les plus ardus. Mais cette âme, pleine de ces soucis imaginaires que savent si facilement se créer ceux

qui ne vivent que pour leur art, devait se morfondre davantage sous le poids de son inaction. Il rêvait de faire du théâtre, et ses premiers essais, a écrit Jules Claretie dans *le Temps*, « annonçaient un observateur, des succès futurs. Beaucoup de mélancolie, une sensibilité douloureuse, des traits à la Flaubert, un pessimisme attendri caractérisaient ce jeune homme ». J.-A. Coulangheon a publié en 1896 des poésies : *Sur l'Etang de Rêve* ; en 1899 : *la Corniche d'Or* ; un peu plus tard : *l'Adieu*, un acte en prose. Il a laissé trois autres volumes : *l'Inversion sentimentale*, court roman qu'accompagne une longue nouvelle : *la Sagesse pathétique ;* un roman : *les Jeux de la Préfecture ;* et un livre de nouvelles : *le Béguin de Gô*. Ce dernier parut neuf jours avant sa mort. Il avait rapporté d'un voyage en Grèce de nombreuses notes pour des essais de reconstitutions antiques, des études d'archéologie. Helléniste distingué, épris de sculpture, de peinture, de musique, excellent critique d'art, son érudition empiétant parfois sur l'originalité de ses conceptions, il n'avait guère que le défaut de trop savoir ; mais nul doute que sa personnalité, se cherchant à travers ses multiples labeurs, ne se fût enfin affranchie de toute influence et eût donné des œuvres très remarquables.

Disciple aimé de M. Anatole France, son admiration pour celui qu'il considérait comme le seul maître dont l'exemple fût digne d'être

suivi indiquait bien de quelle manière il entendait l'avenir de sa propre gloire, et à s'être trop nourri de littérature substantielle, il digérait plutôt mal ses lectures : « Il me faut du style comme à mon estomac de la bouillie d'avoine », s'écriait-il agacé par la littérature d'instinct. Le malheur, c'est que l'unique amour des langues mortes n'a jamais produit que de grands rhéteurs. (Les belles ruines inspirent le dégoût de la vie et donnent le désir d'en fabriquer d'autres!...)Mais cela passe, heureusement. Il est un âge où l'on se croit le droit d'être plus vieux et plus froid que les aînés. Plus tard, J.-A. Coulangheon aurait compris la stérilité de certaine force : « On devient jeune avec le temps ! » a découvert Aurel, ce délicieux et fantasque démon des *Jeux de la flamme*.

J.-A. Coulangheon a fait mieux, il est resté jeune éternellement, puisqu'il est mort avant la grande gloire.

LETTRES A DEUX FEMMES

A MADAME R.

Mantes, 19 mai 1902.

Je vous réponds de nouveau, par goût d'avoir le dernier mot et parce que vous me demandez mon avis sur *Claudine*. D'ailleurs, vous tombez mal si vous êtes pressée, moi rien ne m'amuse comme les lettres. On y parle de soi tout à son aise. C'est transposer dans la littérature le plus touchant des intérêts de cette vie. On pose parfois, innocemment, on ne compose jamais. Cela repose. Et on a quelquefois la chance de jolies réponses. Si j'avais plus d'âge et un esprit plus averti je tenterais de refaire (on refait toujours) les Essais de Montaigne en lettres. Le roman par lettres? Oh ! Madame R.. laissez-vous y songer à vos moments perdus ! Mais vous êtes

une femme pressée, une femme positive : « Ça ne se vendrait pas. » Je sens à votre rapidité de mauvaise écriture (quelle étrange manière de boucler vos *a*) que vous avez hâte de vous dé barrasser du masque de la politesse confraternelle, et cela me vexe. Enfin, pour si peu femme... de lettres que vous veuillez être, je ne me défendrai pas d'un peu d'afféterie. La danse devant le sexe ! comme un paon qui montre ses plumes de dessous, le tétrao qui fait ses culbutes ! Il faut avoir confiance dans ces vieux instincts. Si nous ne les avions pas, conseillers invincibles et sournois, nous péririons par la sottise. Ils tiennent notre intelligence par les pieds et heureusement ! Elle est si bête.

Je ne vous connais pas. C'est délicieux. J'ai tellement entendu parler de vous et de si différentes façons que je vous ignore complètement. Ça me ravirait, cependant, de vous écrire sans aucune des galanteries d'usage parce que je suis, au fond, un homme qui s'embête *à mort*. Oui, je suis menacé de mort. Est-ce que cela ne vous paraît pas assez *roman*? Vous n'y croyez pas ? Moi non plus.

— Madame, je n'ai pas d'avis sur *Claudine*, sur toutes les Claudines. A en croire le chiffre des éditions, je déclare que c'est l'inévitable succès. Je n'ai jamais entrelu que *Claudine à Paris*. Cela ne m'a pas amusé. Il y a sept ans, j'aurais mieux aimé *Gamiani*. Aujourd'hui, je préfère les lettres d'Aristénète, Pétrone ou les *scolies* d'Aristophane. — Je ne suis pas sincère; tenez, j'aime mieux Don Quichotte. Je ne peux plus supporter, dans les livres, les histoires... naturelles dont s'émeut le temps présent. Toutes les érasties finissent par m'assommer. Certes, il faut mettre de l'Hamour dans les livres, comme des amandes sur un gâteau. Quelques amandes. (Les convives qui ont de mauvaises dents ne les mangent pas.) Mais la frangipane m'écœure.

— Personnellement j'aime *les* femmes. Et la forme supérieure de l'amour m'apparaît dans la maison close. Ce qui me plaît ensuite le plus dans les femmes, c'est leur toilette. J'aime jouer à la poupée quand c'est Doucet, Paquin ou Redfern qui arrangent les frusques. Un chapeau de Rebout m'intéresse comme une médaille de

Francesco de Laurana. Et puis il y a dans la mode un plaisir furtif qui n'est pas sans mélancolie. La manière dont les femmes s'habillent, marchent, nouent leurs cheveux, m'attache plus que la façon dont elles font l'amour... qui est toujours la même. Elles ont plus d'inconnu dans l'entre-deux d'un jupon que... (syllepse décente). Et n'en parlons plus : elles sont stupides !

— *Claudine en ménage?* J'imagine peu de choses. Je n'ai pas d'imagination. Je pense que des femmes s'aimeront et que Claudine sortira toujours vertueuse des ruisseaux peu profonds qu'elle parcourt. Je ne crois pas aux oppositions. Monsieur Tarde a écrit sur la théorie des contraires un gros volume plus passionnant que les inquiétudes de Claudine. Il n'y a que des degrés. Les vices, c'est des vertus exagérées ; c'est des passions qui ne se fatiguent pas. *Je regrette* de n'en pas avoir. Ça doit donner un fier intérêt à la vie. Ce qui dégoûte des passions, c'est qu'elles finissent ! Mais un beau vice... un grand vice... quelle prodigieuse raison d'être ! Sans compter la chance d'y mourir. Un vice, c'est de la méta-

physique. C'est enfin quelque chose d'illimité. C'est la preuve de Dieu.

Je n'en ai pas. Cela me désole. Et je ne crois pas en Dieu : tout cela me fait la vie assez morne. Vous savez à quelle noblesse atteignaient *vos* deux frères ennemis ? Claudine qui se croit vicieuse est une sotte. Le vice l'émeut comme une petite fille de faubourg. Elle aime un vieux comme une héroïne de Gyp. Et puis quand donc considérera-t-on les sodomites et les lesbiennes sous l'angle *de la nature*. Je n'ai pas réussi dans la *Sagesse pathétique* à poser l'amour de femmes à femmes comme une simple méthode d'esthésie et d'esthétique, comme un mode d'exaltation. Peut-être ne le comprenais-je pas aussi bien que je fais maintenant. Quelles duperies n'éviterait-on pas ? Les femmes feraient, avant le mariage social, l'exact apprentissage de leurs réactions nerveuses ; elles y trouveraient la mesure de leur sensualité. Enfin leur intelligence obscure y prendrait des raisons de s'émouvoir et de s'intéresser. Ce serait la tranquillité des familles, et, faute d'enfants, l'ordre social maintenu. Mais il y a quelque temps que je pense que la morale n'est

pas même l'intérêt social. C'est la loi des moins vivants jaloux des plus vivants. Comment peut-il y avoir une morale du plaisir? Du seul fait physiologique, dont l'usage comme l'intelligence reste si absolument subjectif et idéal ! Et les gens moraux sont si d'accord avec moi qu'ils achètent 12.000 volumes de *Claudine* en trois jours. Ce n'est qu'une façon de se donner les émotions et les plaisirs de Claudine. Pour trois francs, c'est économique et renouvelable à volonté. Alors pourquoi défendre les cartes transparentes et les photographies compliquées? La logique de nos pensées n'est pas celle de nos actes?

Madame, mon opinion sur *Claudine* est que ces romans abondants en éréthismes vont fatiguer la petite sensualité du public. Ces gens ne sont pas capables de spasmes prolongés. Comme ils n'ont pas l'habitude et qu'ils s'intéressent à de telles lectures, plus matériellement qu'il ne conviendrait pour leur santé... ils s'épuiseront. Et nous traverserons une période glaciaire vertueuse, qui nous sera néfaste.

Après les conteurs du XVIe, le grand froid classique, les théories de la grâce, le jansénisme,

l'avènement de Pascal. Après la galanterie du XVIIIe, l'austérité de Robespierre et l'hébétude de la Restauration. Je crains les périodes morales. Il y a des émotions qu'il ne faut pas rendre facile aux braves gens. Ça les éreinte. De farouche, leur vertu devient hostile.

Depuis *Aphrodite*, j'attends la création d'un ministère des mœurs publiques et un cabinet Bérenger. Vous verrez qu'on interpellera touchant *Claudine*... et qu'un socialiste déclamera sur la licence nationale. *Claudine*... ça n'a qu'un mérite, à mes yeux, ça ne se passe pas dans l'antiquité. Du reste, il y avait en Grèce et à Rome une morale publique plus vertueuse que la nôtre au sujet de la littérature. J'ai lu assez d'auteurs pour prendre la conviction que les ouvrages licencieux ne passaient pas ceux d'aujourd'hui en nombre et en sujet.

Je sais bien qu'il faut tenir compte des exécutions chrétiennes faites dans les couvents et dans les bibliothèques laïques et des barbares de toutes sortes. Mais dans toute la littérature latine le *Satyricon* reste unique. Ovide a peur d'Auguste comme Lafontaine (des Contes) a peur de

Louis XIV. Les romans grecs sont la plupart insipides comme les pastorales du XVIIe. Chez les Grecs, Aristénète, Alciphron sont de petits auteurs qui ne dépassent pas la sensualité de Diderot dans *Jacques le fataliste*. Si Lucien écrit les *Dialogues des courtisanes* et s'il raconte une aventure de saphisme, la dernière phrase du dialogue est une fuite pudique. Lucien se dérobe avec Léaina : « Ne t'enquiers pas davantage — dit-elle — cela m'est à honte à présent. C'est pourquoi, par l'Ouranienne (la Vénus défendue), je veux me taire. »

S'il est un peu plus courageux dans l'*Ane*, il ne l'est que pendant dix lignes et c'est enfantin, autant que l'incident de Lycenion dans les Pastorales de Longos. Dans les *Amours*, il blâme la pédérastie : et c'est plat ! Je reconnais que dans l'Anthologie la *Muse de Straton* ne saurait aller au collège, mais elle finit rarement des situations, elle n'exprime guère que des sentiments. Je n'ai pas encore lu les fragments des comiques grecs dont parle P. Louys. Mais Aristophane n'est pas terrible dans *Lysistrata*, et si le scholiaste des grenouilles renseigne sur le tribadisme, je crois me

souvenir que c'est presque à un point de vue grammairien. Dans Athénée les courtisanes sont respectables par leurs fonctions, stupides par leur esprit comme il sied. Certes, le Banquet de Platon finit par une de ces danses mimées où les amours de Bacchus et d'Ariane sont figurées avec une exactitude troublante, au dire de Xénophon, mais ce n'est pas bien grave. La morale existait. On n'eût pas admis qu'une bourgeoise, au Céramique, se montrât sous un voile de Cos « d'air tissu ». Les Thébaines de distinction sortaient aussi enveloppées que les Orientales de qualité le font à Stamboul ou au Caire. Les statues de Tanagre, d'Attique et d'Asie ne dénudent sous une mousseline que des danseurs ou des cubistes. Si les coupes gravées d'Ionie et les figures peintes sur les vases grecs du Louvre nous montrent des gazes transparentes, c'est sur le corps des servantes ou des prêtresses dans des scènes d'intérieur. Je ne crois pas à l'amoralité de l'antiquité. Le seul immoraliste grec fut Aristippe et il fut toujours bafoué. Lucien lui-même le rabaisse dans les *Sectes à l'Encan*. Le seul philosophe dont la libéralité morale fût tolérée

fut Epicure. Epicure place le souverain bien dans *la vertu.* Il admet que cette vertu doit être *agréable.* C'est ce qu'on a appelé la morale du plaisir?...

Vraiment je préfère Don Quichotte, Gulliver et Candide. Je lirai donc votre article, mais je ne lirai pas *Claudine.* Je l'achèterai pour l'offrir à une femme honnête qui veut bien coucher avec moi, et j'en aurai peut-être un peu d'ennui si ça lui monte à la peau. Ah! que je la laisserais bien *claudiner* si le goût lui en prenait! Une Claudine doit rester phidèle (Jean de Tinan) et vous ne sauriez croire combien ça m'est égal, hélas!

Le roman pour plaire aux masses doit être bête. On joue à se faire plaisir comme avec Maeterlink on joue à se faire peur. (Je sais, oui, que *Monna Vanna* est d'un genre plus robuste. Je n'irai pas non plus. Je ne regrette que Georgette Leblanc.)

Madame, j'aime les livres où l'on se f... du monde, de la vie, des gens, de Dieu et du Diable. Maeterlinck croit à Dieu. Claudine au diable. J'aime ceux qui ne croient à rien et qui ne s'en donnent pas l'air.

Je lis en ce moment les mémoires de la duchesse d'Orléans, née princesse Palatine et mère du Régent. Cette forte et laide Allemande, dont le jugement inquiétait le grand roi, possédait un mari qui s'habillait en femme, jouait de la mandore et se souciait de dentelles, c'était ce Monsieur d'Orléans-là qui...

(On m'a dérangé et j'ai perdu ma phrase. Voir Saint-Simon.) Cette Palatine crevait des chevaux, n'aimait pas les femmes et méprisait les hommes. Elle écrit que « la choucroute et les saucissons fumés lui manqueront toujours ». Elle dit avec beaucoup de raison :

— « Je n'ai jamais entendu parler de Spinoza! Etait-ce un Espagnol? »

Mme de Sévigné n'est qu'une dinde auprès de cette nature. Il y a des passages d'une vérité qui charme et qui fait tordre :

— « Une dame de Lorraine qui se nomme Mme de Rosière alla rendre visite à une demoiselle qui habite dans le voisinage et qui se nomme Mlle de Choiseul; elle a été fille d'honneur de la duchesse du Maine et nous la connaissons toutes. En arrivant, Mme de Rosière va droit à la cham-

bre de Mlle de Choiseul et, entrant sans dire gare, la trouve avec son jardinier à elle qui s'appelle grand Colas. Voilà Mme de Rosière toute stupéfaite et qui s'écrie : Ah ! mon Dieu, Mademoiselle, qu'est-ce que mon jardinier fait dans votre lit ? Mlle de Choiseul répond qu'il est son mari et qu'elle l'a épousé par un sentiment de reconnaissance. »

Cela n'est-il pas séduisant ? Malheureusement, on n'a pas gardé l'orthographe qui est la plus imprévue du monde.

— « Je n'ai plus entendu parler de la comtesse de Wurtemberg, mais on dit qu'il y a d'étranges choses entre elle et son fils ; c'est un jeune homme de quinze ans et elle ne veut pas souffrir qu'il couche ailleurs que dans son lit à elle. On lui a dit que cela faisait jaser, mais elle ne s'en soucie pas. »

— « Nous avons été hier à la chasse du cerf. Les chiens se conduisirent bien et prirent le cerf en cinq quarts d'heure. »

— « Lorsqu'on se farde beaucoup la peau, on se la gâte complètement, c'est ce qui est arrivé à ma mère. Je ne me suis jamais inquiétée

de ma peau, autrement je n'aurais pas, durant trente ans, chassé en tous les temps comme je l'ai fait. »

— « Beaucoup de Françaises, surtout celles qui ont été coquettes, débauchées, aussitôt qu'elles sont devenues vieilles et qu'elles ne peuvent plus avoir d'amants, se font dévotes. »

— « On ne m'a jamais grondée pour dormir à l'église. Je m'y suis donc si fort habituée que je ne puis m'en défendre. »

— « Il s'est passé ici une chose affreuse la la semaine passée; la duchesse d'Uzac (c'est d'Uzès qu'il faut lire) est morte du mal français; elle était fille du prince de Monaco, et une très digne et respectable dame. Son infâme mari, qu'elle adorait, l'avait ainsi gâtée. Je ne puis comprendre comment elle aimait un tel homme, car il est horriblement laid, il pue comme un bouc, il passe tout la journée à se saouler avec ses laquais et il fait encore pis avec eux. Cependant il lui avait inspiré une telle affection qu'elle a dit qu'elle mourrait contente si elle le revoyait avant que de rendre l'âme. »

Mais tout cela est-il bien authentique? Cette

correspondance a une histoire difficile. L'éditeur affirme l'exactitude de la traduction. Beaucoup de ces lettres furent écrites en allemand. Les françaises ont une saveur inouïe à force d'orthographe fantaisiste. Marie-Antoinette faisait aussi mal... ou aussi bien.

Et combien je préfère ces Autrichiennes maladroites à Mme Roland.

Madame R..., voici trois heures que je vous écris. Vous devez trouver avec moi que c'est beaucoup. Je ne sais pas et je n'aime pas faire un livre parce que je le voudrais parfait. Mais les lettres se font toutes seules. Vous m'aviez demandé ce que je pensais de *Claudine*... c'est un peu votre faute... si j'en suis à la duchesse d'Orléans!

Je lis aussi — non, je n'ai pas fini — les « Souvenirs entomologiques » de Fabre et « l'Intelligence des animaux » de Romanes. Cela me complète le darwinisme auquel je ne crois pas. Il n'y a pas de science. La nature ne comporte que des accidents. Et c'est nous, imbéciles, qui faisons de l'accident la méthode. Ce qui nous distingue surtout de l'animal, c'est la bêtise.

On peut le penser en voyant les hommes. On en devient sûr en étudiant les animaux.

Sur ce, je vous salue, Madame R...

A MADAME R.

Il ne faudrait pas vous moquer de moi avec cette insistance. Si je suis bête, ça me donne assez de mal. Pour *Claudine* vous avez raison. Je l'ai relu. Je vous avais écrit *autour* sans envoyer le mot : « C'est délicieux et pas poseur. » Délicieux : sens strict de « délices »...

Il fait un orage extravagant en ce moment et j'ai fort mal à la tête. Je ne sais pas si vous prendrez le goût de m'écrire (vous n'avez pas le temps!), mais l'orientation de vos pages me déroute chaque fois. Et puis vos lettres c'est un peu du brouillard. On ne voit pas. Sans doute que, dans la brume, vous faites la grimace aux gens. Je vous trouve sans indulgence pour les contradictions des autres. Votre grand plaisir est, j'imagine, de tirer les gens par les pieds pour

vous épanouir de la sotte figure qu'ils font par terre.

Vous me reprochez d'avoir lu Baruch et ma « littérature ». Savez-vous de moi ce que je ne peux pas arriver à connaître? Je sais bien que dans le grand bois vous jouez à vous perdre. Moi je joue à me chercher. C'est un mauvais jeu puisqu'on ne se trouve jamais... que dans la folie ou la mort. Pourtant, je continue. J'abats des livres comme on abat des noix. Vous avez tort de rire. Votre rire, particulièrement, est impie. Vous a-t-il paru que je voulais savoir des choses? Vous me flanquez des coups de cravache, toujours dans le brouillard, d'une cravache qui serait une fine règle d'acier. Et vous riez de ma mine d'écolier trop féru de ses devoirs. Cette lettre d'aujourd'hui... allons-nous nous fâcher avant même de nous connaître mieux? Mais non, vous êtes comme la poussière les jours de grand vent. Ça tourne et ça brûle les yeux... ce n'est rien!

Bien sûr, j'ai eu tort de commencer. Les parents sages disent à leurs enfants ahuris qu'il ne faut pas parler aux gens qu'on ne connaît pas. Excellente sagesse! Etant donné qu'on ne se

connaît jamais les uns les autres, il ne faudrait jamais se parler? On est des aveugles — sourds — pas muets, malheureusement, alors on ne se comprend pas. Ce n'est pas du temps perdu, d'ailleurs, pour moi, puisque vous répondez tout de même. Voilà que vous étiez ma marraine et que vous devenez un monsieur. Je suis très malheureux d'écouter dans le désert. On se moque de moi. Que j'écoute France ou que vous m'écriviez, je ne comprends pas davantage l'ironie. J'arrive à ne plus saisir le sens des mots. Je me trouve comme un sans-pays. Ah çà, qui est-ce qui voudra parler avec moi? Et la même langue? Je ne comprends plus que les caractères d'imprimerie parce que j'y mets au moins le sens que je veux. Vous savez bien qu'on ne lit jamais les livres que leurs auteurs ont écrits. Ils ne sont jamais sincères... et tellement raturés! Je voudrais qu'un être écrivît non plus sa vie de convention ou de parade, mais sa vie de chair et de folie, ses goûts de crime et de beauté, sa misère et ses voluptés. Ce que je voudrais voir dans un livre : une belle et puissante bête. Il y a les mémoires de Cellini, un peu. Mais on ne peut pas

relire toujours. Je voudrais vivre, littérairement, soit, mais vivre. J'étouffe! Quelle blague que votre volonté! Pouvoir c'est vouloir, oui. Je crois que je crèverai, seul, dans mon coin.

Qu'est-ce que ça peut vous fiche, tout ça.

Adieu.

A MADAME R.

Je serais désolé, Madame, avec beaucoup d'autres, mais autant que les plus désolés, si quelque mauvais garnement vous faisait votre affaire : — je n'ai pas peur des voleurs, éveillé et armé, seulement endormi je crains d'être prévenu. Vos distractions me stupéfient. Que vous aimiez votre villa du bord de l'eau comme vous aimeriez une personne, j'y consens, mais se féliciter d'y avoir été cambriolée deux fois en un an, cela passe mon espérance de vous savoir originale.

J'ai pour ami le sous-préfet de Corbeil, M. Fabre. C'est le Jean Madeline dont vous avez loué

les nouvelles dans le « Mercure » et un homme agréable qui fera tout ce qu'il pourra pour vous éviter d'être assassinée.

Permettez-moi de lui communiquer votre lettre ou envoyez-lui un mot. Il aiguisera l'attention des gendarmes.

Votre avant-dernière missive, qui m'a plu, n'était pas inutile. Vous y changez d'aspect et certains paragraphes s'y montrent très appliqués, comme lorsqu'un être puéril se met à tirer la langue en écrivant. Vous avez l'âge d'une femme sérieuse, oui, mais je ne crois pas au sérieux des femmes, car elles jouent une éternelle comédie, même en présence de leur miroir quand il n'y a plus d'étranger. Le *votre ami* qui la termine m'effare. Ce sont deux mots dont j'ai perdu le sens... et vous ne me répondez rien au sujet du roman par lettres, naturellement ! Vous prenez presque la peine de boucler vos a. Merci.

Ce que j'entrevois dans vos lettres, c'est que vous avez de multiples occupations assez peu littéraires et que vous jouissez d'une santé merveilleuse. Je vous imaginais névrosée, tout au moins posant pour la névrose.

Alors... cela me déroute. Si vous êtes de bonne humeur, moi je suis grinchu en diable. Pour me convaincre que vous abusez de l'incognito, je n'aurais qu'à traverser le seuil du bureau de M. V..., et à me présenter, comme les camarades, un mardi, pourquoi pas un autre jour ? Mais je n'en ferai rien. Ça me gâterait mon plaisir de jouer à cache-cache et ce que vous me diriez ne manquerait pas d'être banal. (Vous voyez que ce n'est pas la galanterie qui m'étouffe !)

A propos, comment pouvez-vous recevoir des femmes, vous, comment cela ne vous excède-t-il pas ? Je crois savoir qu'une de mes belles ennemies vous fréquente, une Juive. On vous aura dit du mal de moi, je l'espère.

— Votre père Dupré est un sot de cambrioler des maisons de campagne quand il y a tant à faire à Paris. Si je l'avais eu sous la main le 27 mars de cette année, je lui aurais fourni une excellente affaire. J'ai payé à une horrible femme 194.000 francs qu'elle nous a soustraits avec l'aide de la justice. Elle les emporta de chez l'avoué dans un petit sac en soie. Elle est millionnaire ou *miglionnaire*, comme dit Gide. Ce

père Dupré, chemineau de profession, n'aurait pas eu besoin de son pic à démolir les portes. Avec de bonnes jambes, il pourrait devenir un honnête homme quelque part, et sénateur. Que je m'explique : si on m'a pris, si on nous a pris plutôt (car je ne suis pas seul chez moi), 190 mille fr., c'est que nous n'avons pas pu les défendre et qu'après 23 ans de procès (rien des Crawford) ma mère, mes sœurs et moi, qui avions besoin d'argent comme tout le monde dans la vie, nous avons eu peur d'attendre encore 23 ans le résultat d'un nouveau procès. — Mais qui vous obligeait, vous, à laisser dans votre maison du bord de l'eau votre argenterie et vos bas à coins mauves ? (Vous ne portez pas le coin à jours ?) L'aventure des bas à coins mauves, revendus trois sous aux paysannes des environs, me semble instructive. Vous habitez, l'été, un pays charmant ! Si vous recherchez, d'autre part, les émotions inédites, c'est un luxe qui n'a pas de prix. J'écris à Fabre que les cambrioleurs abusent de votre bonne grâce et qu'ils y mettent peu de discrétion. Qu'on leur offre un bureau de tabac ou qu'on les introduise dans les finances. Il

convient d'utiliser les talents spontanés et d'employer le cambrioleur aux perquisitions.

Ce que je pense du gendarme ? En 1899, j'ai rédigé, dans l'Oise, sur la gendarmerie, un rapport de 60 pages que mon préfet signa et qui ne fut lu par personne. Les gendarmes figurent dans les gares de campagne au passage des trains. Leurs instructions portent qu'au départ du convoi ils ont à joindre les talons dans la position du soldat sans armes et à garder une attitude militaire... après quoi ils rentrent dans leur caserne où ils font des tas d'écritures. Leur uniforme est beau, encore qu'un peu bien archaïque. Ils sont le seul débris de la maréchaussée. Grâce à cet uniforme voyant, qu'on a soin de rehausser sur l'horizon à l'aide d'un cheval, les voleurs ont la facilité de les découvrir de loin et peuvent aisément conjecturer dans quelle direction les uns cherchent les autres. C'est la définition de la courbe qu'en géométrie on appelle « asymptote ». Ils ne se joindront jamais.

Madame, il pleut toujours. Mes abricots ne mûriront pas, et ils auront goût d'eau. Ni les roses ni les pivoines ne sont ouvertes.

Je ne sais pas comment terminer avec vous ; ami, amie, ennemi, ennemie?

L'Asymptote, quoi !

A MADAME R.

Madame,

Je vous transmets la lettre de mon ami Fabre. Je rentre de Paris. J'ai revu des pièces *écœurantes*, samedi soir. Dimanche matin, je suis allé aux deux salons. Dimanche après-midi, deux heures de salons... littéraires : Vandérem, Prévost, Hervieu... j'en passe. Dimanche soir, la soirée des morticoles à l'Opéra Comique, salle d'assassins et vers d'Haraucourt ! Ce matin, heureusement les Toulouse-Lautrec chez Durand Ruel... mais déjeuné chez un ex-ministre ! Je suis fourbu, f...., écœuré comme si j'avais mangé... (syllepse) et pardon.

Je regrette, pour moi, que vous ne puissiez pas m'écrire plus souvent. Je m'embête dans la

vie comme tous les autres ensemble. La vie à Paris est encore plus morne que la vie de province. Pour comble, et à cause de vous, j'ai lu en revenant, lu tout à fait, cette fois, la *Claudine en ménage* qui m'a ramené sur les boulevards. Mais, voyons, quand on a un vice on y crève, on en crève, on le crève ; on n'y renonce pas ! C'est aussi bête que l'idylle sapphique de Liane de Pougy ! (Je crois que c'est d'elle, à cause de la fin.)

Vous allez m'en vouloir de vous avoir recommandée à un sous-préfet, à des gendarmes et à un commissaire de police. Vous aurez tort. Ne croyez pas que je veuille vous priver du ressort de la peur. Continuez à me raconter des histoires de voleur, car je suis certain que ma recommandation sera inutile, les gendarmes sont trop beaux !

— Madame, trop de littérature amoureuse me dégoûte. Avez-vous pensé que l'acte d'amour est en somme *expulser* de l'amour, donc le renier ?

Et toute cette littérature est cependant encore de la vie. Je crois que je n'aime plus la vie.

J. C.

P. S. J'oublie de vous dire que j'ai entendu parler de vous d'une façon odieuse par des gens très bien.

Si vous êtes odieux... *restez-là.*

A MADAME R.

Madame, Monsieur,

Comment voulez-vous qu'on vous appelle? C'est agaçant cette sphingitude. Dans vos courriers vous parlez au masculin... Donnez-moi un nom propre ou un petit nom. Je ne sais comment vous appeler. — Je pensais bien que ma nouvelle ne vous satisferait pas. Avez-vous pensé qu'elle me satisfît ? Je suis aussi et plus difficile que vous.

— Je suis allé hier voir le portrait de la brûlante amie de Claudine. Vous devez l'avoir vu ! C'est une des plus belles toiles des salons de cette année. Mais la peinture vous touche-t-elle beaucoup?

Comme vous écrivez mal, vous que je ne connais pas ! Vous avez une écriture et un style en tessons de bouteilles. Ça ne doit pas être, chez vous, involontaire. Seulement, comme je marche pieds nus, ça me coupe ! Ça me plaît tout de même parce que c'est vraiment épistolaire.

Si je ne vous connais pas j'ai toujours su que vous étiez une drôle de personne. Vous jouez à cache-cache le mieux du monde, vous jouez le vent dans les arbres. Ça vous coule dans le cou quand on le croit en haut des feuilles. Et j'imagine que je vous fais l'effet d'un singe occupé à capter un flocon de plume.

La pluie tombe. La pluie d'été me rend tout misérable. Ça remplit mon jardin de colimaçons accouplés. L'amour des autres me dégoûte ! Le mien me semble assez ridicule. Les colimaçons, eux, appuient leur maison dessus !... Bâtir sur l'amour ? Que vous en semble ? J'ai remarqué que vous demeuriez muette (ou muet) sur ce paragraphe. Généralement, quand une femme écrit à un homme (peu importe l'âge ou l'éducation), elle ne parle que de ça. Vous vous piquez d'exception ? Est-ce pour vous vieillir ou vous

rajeunir? Votre ton enjoué me déjoue. Je vous ai déjà tendu quelques pièges où vous avez pris grand soin de ne pas tomber. Des gens m'ont dit que vous étiez une amuseuse de premier ordre *en paroles*. Au fond, pouvez-vous deviner que si je m'adresse à vous c'est que je ne sais plus à quel saint ou à quel démon me vouer. Les jeunes femmes sont bêtes et les vieilles femmes sont laides. Selon vous, peut-il exister un genre d'animal-femme qui puisse tout de même *baver* de l'intelligence?

— Comment faites-vous pour ne pas vous embêter? L'envie, c'est un vice royal, et je n'ai que cela de noble pour mon compte, hélas! Vraiment quelque chose vous fait vous oublier? Moi rien... rien... je tourne dans mon cercle vicieux et je suis malade par-dessus le marché avec toutes les apparences de la santé. Je fais un très mauvais colimaçon, ma coquille me pèse! Je ne suis pas, cependant, Werther pour un sou. Je fus élégiaque à mon heure, parce que le blé quand il pousse est toujours vert, mais je fus promptement las d'espérances en herbes. Non! C'est trop toujours la même chose! J'ai mainte-

nant l'envie de compter les mouvements comme à la caserne.

Notre roman par lettres ne peut se passer de quelques vaines considérations sur la petite friction physiologique. Mais si vous ne prenez pas les perches que je vous tends, je vais être obligé de causer seul... et c'est pour le moins une raison de *mévente!* Je me moque volontiers de moi-même, encore faudrait-il m'y aider en ayant l'air de me prendre au sérieux. Deux augures qui s'efforceraient de se voir sans trop sourire, quoi!

Sérieusement, Madame, j'ai des choses à dire (pardon, à redire) sur le Dieu. Je le trouve mal placé. Et trop haut et trop bas. De jolies choses à dire, et si je les mets dans un roman *publiable*, ça ne vaudra rien.

Ah! Et puis, je m'ennuie... je m'ennuie sans aucune raison de vivre.

Quels sont les écrivains qui disent des choses sur l'Amour, l'*Hamour?* Je n'en connais pas chez les nouveaux, les jeunes. Vous n'êtes ni un nouveau ni un jeune et vous mettez, à certains discours, un lyrisme ironique un peu bien inquié-

tant. Vous devez vous moquer du public tout en flattant sa manie. Ce que vous avez du serpent de la bible, c'est le sinistre enlacement froid des phrases. Il y a peu de *viande* dans ce que vous écrivez si cela est quelquefois délicieux de courbe luisante. Le vulgaire doit penser (lorsqu'il pense) que le curieux du livre ce doit être l'auteur, *cet animal* d'auteur... et comme c'est une femme... l'animal!

— Je connais des collégiens qui rêvent de vous, les pauvres idiots. — Savez-vous que votre *Monsieur Vénus* est une terrible, sinon effroyable lecture? Je voudrais la défendre aux garçons comme aux filles, encore plus aux jeunes mariées. J'avoue volontiers que mon *Inversion sentimentale* en est la seconde partie psychologique, mais pour venir *après*, j'en suis certainement plus chaste et plus *grec*. Vous avez une redoutable aisance française qui vous permet de ne pas savoir le grec, mais ce que je ne saisis pas du tout c'est votre perpétuelle volonté d'ironie. Est-ce que vous blaguez comme cela dans tous les actes de votre existence? Maintenant, quand vous vous appliquez, que vous tirez la langue

sur votre chapitre au lieu de la tirer aux gens, cela devient faux, archi-faux de ton, de couleur, de labeur surtout. On sent que vous n'êtes pas l'animal de traction, de travail.

Probablement la bête de luxe?

A coup sûr l'animal peu domestique.

— France a une grande admiration pour le « Surmâle ». Vous pensez qu'il ne parle pas de Claudine.

— Aimez-vous Gide? Moi, beaucoup. C'est comme des roses un peu mortes qu'on respirerait. Mais aimez-vous la finesse! Je n'imaginais pas que vous eussiez tant de mépris pour ce qui est féminin dans le luxe du costume. Je n'aurais pas cru ça de la tête pâle et du corps droit qui est sur le mur du bureau de Monsieur V. Cette robe de velours noir uni (une robe de la « Jongleuse »?) est très belle de ligne et révèle une science dangereuse de l'ajustement simple.

Rassurez-moi au sujet de la dédicace que je trouve d'une insolence rare : « A Monsieur A. V., *mon mari.* » Que vous ayez écrit cela et sur un mur presque public, dans une salle de rédac tion...

Enfin, vous n'êtes ni simple, ni bourgeoise, seulement j'aimerais à connaître votre véritable ligne de complication. Soyez tranquille. Je ne jetterai pas de fleurs sur le tapis de la *Jongleuse*. J'ai horreur des couteaux rouges, n'aimant guère que les couteaux à papiers. Jean Lorrain, votre ami, me rase avec ses histoires de femmes sans tête. Je suis assez compliqué tout seul pour fuir les jeux dangereux, mais j'aime assez votre Eliante Donalger parce que j'aime le cirque et que ses exercices sont joliment faits. Je crois que vos histoires d'assassins à vous sont des rêves ou des pointes d'escrime. Vous me plaisez de vivre bien portante derrière la toile, s'il est exact que vous possédiez la santé. J'aime la plupart de vos livres, mais j'en déteste furieusement quelques-uns et je suis heureux de songer que vous ignorez le grec.

Madame R., je ne relis pas mes lettres malgré les notes au crayon bleu. Si vous *relisiez* les vôtres, vous vous apercevriez qu'elles sont d'un négligé *voulu* à faire frémir.

Merci.

A MADAME R.

Mantes-la-Jolie. — Jeudi.

Madame ou Monsieur,

Je vous réponds aussitôt parce que je m'en vais à Paris et qu'au retour mes idées auraient changé.

Je vous remercie de votre petit traité de morale altruiste. Il a eu pour immédiat résultat de me mettre en colère. — Ce qui me plaît davantage dans vos lettres, c'est que je suis loin de les comprendre d'un coup! Peut-être que je suis toujours loin de vous comprendre malgré votre pose à la femme simple... qui ne boucle point ses a! Mais qu'est-ce que cela fait? des livres ou des lettres on ne prend jamais que ce dont on est capable.

Enfin, je suis en colère parce que je ne peux pas être marié, père de famille et sans doute cocu pour éviter l'ennui... Vous êtes fort clairvoyante : je m'ennuie parce que je m'occupe trop

de moi? Cela est indubitable! Je m'occupe de moi parce que je porte mon moi sur mes épaules comme le pauvre escargot sa coquille, oui, mais je n'ai pas eu le suprême égoïsme de flanquer ce moi douloureux et pesant sur les épaules d'une femme afin de l'en accabler. Si je suis libre dans la vie, trop libre, dites-vous, c'est que j'y demeure mon prisonnier. Et je suis dégoûté de l'intérêt que je me porte, soyez-en bien assurée.

C'est probablement un état que vous avez connu pour l'avoir virilement surmonté. Toutes mes félicitations! Je ne veux point goûter à la virilité avec vous. — Donc, chère *amie*, vous avez un « caractère ». C'est, pour moi, moins que rien! Quelque chose comme une armure de chevalier, la boîte en métal où l'on s'ankylose... et qu'on ne regarde même plus dans les musées! Je sais, je sais! Il y en a de fort belles, damasquinées, niellées, ciselées, dorées, fumées et qui ont l'air de broderies ou d'émaux. Un caractère? Mais, après tout, Madame, les langoustes aussi... Elles s'y habituent à leur carapace! Ça n'est pas souple; mais dans l'eau ça perd de son poids. Et puis, en carapace, on n'est soumis qu'aux gros

accidents. Seulement, les langoustes se mettent à l'aise, de temps en temps. Elles *mollissent!* Vilain moment! Une crevette leur mangerait les pattes. Alors, avoir un caractère, une plaque plus ou moins de métal sur la poitrine ou sur les épaules, à quoi cela peut-il servir puisque ça *mollit* à de certaines heures? Vous combattez armée, telle Minerve, et moi je me promène tout nu dans ma chambre. Je n'ai aucun caractère ni pour le combat ni pour le repos parce que ce qui n'est pas adhérent à notre corps ou ce qui étant adhérent doit... vous me feriez dire des sottises, les pires, avec votre faux flegme de lyrique pour jeunes élèves. Allez au diable, chère *ami*, aussi bien retournez-y!

Vous me reprochez — oh! sans gestes — de trop me regarder. Ce n'est pas par admiration! Le miroir ne me fait pas beau. Je vaux mieux, cependant, que mon image, mais moi seul je le sais... Et pourtant mon *moi*, c'est le seul lieu du monde que je sois presque sûr d'entrevoir. C'est mon seul rapport avec les autres. Si je les connais, si je les aime, si je les déteste, les autres, c'est que je cherche à me connaître, à m'aimer à

me haïr. Ne raillez donc pas si haut mon égoïsme d'écrivain qui s'analyse. Il prendra la forme du vôtre quand j'aurai le souci de jouer un jongleur quelconque dans la vie publique.

Votre lettre, remplie de solutions élégantes, contient un unique mot de bas latin (pour être poli) qui m'a fait plaisir par sa rude franchise vraiment masculine. Pour ce mot-là, je vous pardonne de me cravacher en pure perte. Non, je ne vous crois pas indifférente aux souffrances du voisin, mais vous y avez le tort de *rigoler* en dedans et de ne pas le mieux dissimuler. Vous n'êtes pas simple, moi non plus, et le cantonnier du kilomètre 59 pas davantage ! De Chateaubriand au *myxastrum radians* (j'ai ouvert un livre : c'est un protozoaire) il n'y a qu'un degré : le nombre des expériences psychologiques... et le style. La forme même de la vie, c'est l'inquiétude. Celle de la faim, celle de l'amour, celle de l'Hamour : elle est partout. La plante *se sent* peut-être manquer d'eau. Il est aussi peu simple de rire que de pleurer, et ne me plaisantez pas de *vouloir* comprendre, malgré ma certitude de n'y jamais parvenir. Oui, je suis Epicurien quand

je souhaite du repos, mais, quand je ne suis plus fatigué, je n'aspire qu'à me casser les reins quelque part.

Chère Madame, combien je vous remercie de votre sagesse de poche! J'y viendrai, sans doute, mais rien ne prouve qu'il vaut mieux finir par la raison que commencer par l'analyse. Il est des gens, très raisonnables, qui finissent par aimer leur petite fille en bon papa après avoir peloté, plus jeunes, les petites filles des rues. Ça se tient !

Il n'y a qu'une philosophie. Nous avons tous les mêmes façons d'être et d'agir, vicieux ou vertueux. Nous sommes tous capables des mêmes actes. Seulement, les circonstances ou d'autres lois, plus profondes que nos lois, font que de tant de possibilités, telles seulement se réalisent. Nous avons bien peu de part à nous-mêmes.

Il faut se coucher en rond dans son cœur ? C'est déjà prendre l'attitude de la mort. Mais le chien couché en rond veille, d'un œil, à ce qu'on ne lui dérobe point sa soupe. Nul n'est indifférent tout au fond de lui et chacun se révolte à sa manière...

(Je m'arrête, tant pis. — Je prends le train à onze heures. Cela me calmera. A ce soir...)

9 h. 1/2.

J'ai des roses dans un vase de Chine au bout de mon papier. C'est très doux. Je vous retrouve comme un ami silencieux. J'ai passé ma colère sur un ami qui parle trop, là-bas, dans un fiacre. Je vous reviens plus tranquille. Votre lettre m'apparaît sous un autre aspect. J'y vais songer tout à l'heure. Vous m'y offrez la seule chose que je ne pensais point à vous demander. C'est égal, vous en avez de bonnes ! Et ce tour de passe-passe me semble un traquenard.

— Parlons de moi, hein ? — Je suis allé acheter à Paris les deux volumes de M. de Reiset sur la toilette de Marie-Antoinette. Vous pensez bien que je n'ai pour la pauvre reine que des condoléances et de l'admiration. (Je n'ai pas de goût pour la boucherie.) Ce livre est charmant. J'y lis ceci : « Madame la Marquise d'Orient : Mantille en gaze d'Italie noire ; une paire de bracelets en rubans d'étamines, 19 fr. »

Vous savez que le comte de Reiset n'a fait que le relevé du livre de M. Eloffe, fournisseur de la cour. Mais, *la marquise d'Orient*, n'est-ce pas joli ? Par exemple, on se coiffait bêtement.

J'ai lu aussi un très beau Pausanias, de la traduction de Clavier. Tout cela vous étonne? Je m'occupe de ces petits riens intensément, tant j'ai peur du grand bout. Excusez ma futilité impérieuse.

Et je reviens à votre lettre. Je le confesse, oui, je m'attendais à l'histoire éternelle *de l'amitié amoureuse* entre homme et femme, mais je ne pouvais guère m'imaginer que vous passeriez la main. Ça, c'est le déclic du serpent ! (Pourquoi, diable, ne bouclez-vous pas vos *a* avec ?) Si j'ose mettre les points sur les *i*, vous m'offrez une ancienne comme on le ferait à Condorcet, entre grands. Fichtre ! J'aurai l'occasion de placer mes jolies phrases sur le Dieu, mais à quel intérêt? Je me méfie. Vous me donnez le choix. Un comble ! Si j'accepte, je suis on ne peut plus grossier, et si je refuse je garde l'air idiot du Monsieur qui cherche à capter le flocon de plume. Je préfère supposer que je vais écrire *à la même* en pas-

sant par une autre adresse... et je suis capable de ne plus garder mes distances, cher Monsieur !

Moi, je veux bien écrire où vous me direz. Les femmes mentent moins dans leurs lettres que dans la conversation... sans doute parce qu'on ne les voit pas mentir... mais je me refuse *à voir*.

Ainsi les femmes *inconnues* écrivent à ceux qui font des livres. C'est drôle ! Les miens n'ont encore troublé personne, et, d'œil à œil, je vous jure que cela m'est égal. Les femmes anonymes sont souvent les plus... anonymes du monde, hélas !

Mais, décidément, pourquoi me traitez-vous avec cette insolence griffue? Est-ce que je vous demande une maîtresse? J'ai peine à croire que vous ne fassiez pas d'escrime tous les jours tellement vous avez de dextérité à parer les coups à venir. Màtin ! Votre gracieuse confraternité vit sur le pied de guerre et faut-il se fier à votre feinte bonhomie? Je n'ai pas le droit de vous demander qui vous êtes, car j'ai le devoir de le savoir puisque vous êtes mon aînée (pardon,

ma marraine), mais j'ai peut-être eu le tort, moi, de vous écrire comme vous écrivent les *inconnues* coureuses d'aventure.

Ecoutez, cher ami (aussi bien vous devenez mon ami cher parce que vous vous occupez de moi et de me guérir de mon analyse), j'aime les femmes pour la bête, quand elle est bien dressée, et pour leurs chiffons. (Vous aimez bien les soies pour la soie, vous !) Et j'aime les livres, par-dessus les femmes... pour ce qu'il y a dedans, leur papier, leur impression, jusqu'à leur reliure. J'aime la cuisine simple et la musique compliquée. Je ne suis pas du tout névrosé, à part la peur de mourir presque constante. Je me possède sauf les colères. Je n'aime pas beaucoup l'*Hamour* et pas du tout l'alcool. J'aime le lait... *bouilli*... et je fume une cigarette quand je prends le café avec des hommes, pour faire comme eux. Je ne suis pas poseur. Je suis même certain que je suis timide, mais je crois être une intelligence parce que j'ai quelque mémoire et du goût. Je n'ai de haine que pour les sots. Je donne des sous aux pauvres en regrettant que mes rentes n'en augmentent pas. Je ne fais partie d'aucune

espèce de société et... signe particulier : je me promène toujours seul.

... Etc., etc., etc... (Cela s'écrit sur les livres pour petites filles où l'on écrit en mensonges trop apparents pour que des vérités ne s'en échappent pas).

Quoi encore? Je suis malade, mais les malades sont seuls capables de vivre *fort* en peu de jours.

Maintenant, j'ai la terreur (et la curiosité en même temps) de la santé chez les autres.

Si je vous avoue que je commence à vous craindre pour la santé de fer... très *aiguisé* que je vous devine?

Au revoir. Minuit!

A MADAME R.

Mantes, juin.

Coup droit, naturellement! Laissez-moi souffler, dites, ma chère amie? J'ai horreur du fait brutal. Vous m'avez battu...

— Enfin, où prenez-vous toutes ces créatures que vous avez l'air de sortir d'un petit sac absolument comme un montreur de marionnettes? Je m'aperçois que vous détenez ma personne tout autant que la leur pour peu que vous leur écriviez ce que vous venez de m'écrire!

Quant à votre nouvelle *inconnue*, Mlle X..., elle a eu tort de vouloir mourir. Mais peut-être qu'elle meurt en réalité. Seulement je crois, avec Gœthe, qu'on meurt quand on le veut bien. Si elle est allée en Suisse pour vivre, c'est stupide. Il n'y a que les imbéciles pour en revenir vivants et enthousiasmés. La montagne est mortelle. Le cœur y éclate. On n'y tient que lorsqu'on a de la poix dans le sang. Je m'y connais J'y ai passé, j'ai vécu dans la neige des mois. C'est trop pur. Nous ne sommes pas des oiseaux. A peine sortons-nous des mers boueuses où nous mangeaient à l'aise les plésiosaures de grand calibre. Il n'y a que la mer qui vivifie. La montagne, c'est trop haut. D'ailleurs les femmes, qui savent souffrir, ne savent pas être malades. La coquetterie les achève. J'ai vu mourir ma sœur...

Et puis quelle idée d'habiter un sanatorium.

Il faut aller l'hiver à Ceylan et se coucher nu dans le sable. Ce qui tue les phtisiques, c'est l'ennui.

S'il faut sauver quelqu'un d'intelligent je veux bien vous aider. Mais à la condition qu'on ne se connaisse pas. Je veux bien m'emballer à vide. L'*Eternelle aventure*, non, c'est trop serin.

Et puis, vous m'inventez un joujou sur mesure, vous me mentez! Et puis j'ai autre chose à faire. Et puis je n'y tiens pas... Des fois qu'elle serait *juive?* Leur intelligence est sur leur peau. Les nerfs n'y sont pas. C'est tout en écailles de nacre. Le soleil parti, c'est noir.

Que de mystères! Pas de nom, pas de silhouette. « Elle souffre et, comme vous, elle s'ennuie. » Vous me parlez bas comme une tireuse de cartes. Et le plus drôle c'est que vous n'avez pas l'air de rire *en dedans*. Vous êtes entrée dans la pelisse du montreur de jeunes ourses. Sacrebleu! Je regrette vraiment que vous passiez la main. Vous devenez élégiaque. Et, au fond, vous êtes d'une si imperturbable canaillerie que vous me ravissez. Merci. Les jeux les plus enfantins sont ceux qui amusent le plus les hommes toujours prêts à retomber en enfance, les malheureux!

— Mais non, Madame M... n'est pas belle. Possible qu'elle ait de belles bagues. (A sa place je n'en mettrais pas à cause de ses grosses mains rouges). Je comprends qu'elle adore son mari, *un rude lapin*. Et puis, je sais qu'il la bat. (Pourquoi n'iriez-vous pas la défendre?) Je lui ai entendu dire un sonnet sur Pascal qu'elle avait fait « *comme ça* ». Il y avait : « assomption abstruse », et : « poursuivant l'infini dans la mathématique », plus : « un vol d'anges apocalyptique ». Elle avait l'air de mal jongler avec une de ces boules en celluloïd (quel sale mot !) où il y a un grelot. Ajoutez au portrait : *les yeux de Junon !...*

— Je pense que vous oubliez de telles et si petites confidences ? Vous dites, par pure courtoisie, des choses ineptes. Vous savez très bien ce que j'entends par le talent ou le tempérament. De même vous défendez des gens que je n'aime pas pour le plaisir de m'agacer. Votre Mme Soleil ou Mme Danville est certainement belle, je vous l'accorde, et ses cheveux doivent « faire l'effet d'une torche dans le clair-obscur de votre salon », mais j'ai des raisons pour la croire de dent

cruelle, car elle sait mordre, à l'occasion, de pauvres diables inoffensifs. Si je vais chez vous, j'aimerais mieux ne pas avoir à m'y défendre contre de pareilles férocités éblouissantes.

— Monsieur Hébrard, du *Temps*, m'a demandé des nouvelles. Je me sens idiot à ne pas tracer une ligne convenable.

— Marraine, la fée Carabosse a passé après vous! Cela fait que je lis Hérodote et « l'Automatisme psychologique » de Janet et les « Etudes sociales » de M. Tarde avec plaisir.

Je me crois f...

Pouvez-vous me donner du courage?

Ecrire quoi?

A qui faut-il s'adresser pour parvenir à votre demoiselle X.?

Me répondra-t-elle?

Parbleu? Vous me répondrez.

A MADAME R.

Mantes, 10 juin

Votre lettre, votre livre sont à mon retour de

Paris. J'ai lu, en revenant, la bonne traduction que Tailhade vient de faire du Satyricon de Pétrone. Vous figurez dans la préface : « les toiles d'araignée de Madame R. » C'est bien ça ! Mais quel rapport avec le Satyricon ? Ça m'est égal et à vous aussi ?

La peine que vous prenez de panser mon amour-propre est bien inutile. Je suis battu mais intrigué, donc très content. Je me fais *mouche* sur la toile sans daigner me plaindre.

J'imagine que vous voulez me marier ou que vous me mystifiez pour votre propre plaisir. Vous m'amusez d'ailleurs si réellement que j'en suis à attendre vos lettres. Quant à vos livres, ils ne m'intéressent pas du tout. Je ne vais même pas ouvrir celui-là dont on m'a déjà dit trop de choses.

Je suis las de lire des histoires d'amour convenu. Quand vous voudrez bien écrire votre histoire (j'ai idée qu'elle est multiple) et l'écrire sans aucune pose, sans boucler vos *a*, peut-être que je me précipiterai dessus... encore trouverez-vous le moyen de *passer la main* au moment psychologique.

Tout ce que je sais de vous je l'ai appris par les petits camarades. C'est un pot-pourri de légendes et d'anecdotes empruntées tantôt à Brantôme tantôt à la « Morale en actions ». Tout est d'une absurdité révoltante. Vous devez, je crois, certaine réputation de femme étrange à ce que vous n'allez point dans le monde dit de lettres. Des femmes (je peux vous les nommer) prétendent qu'on ne peut pas vous écouter à cause de la crudité de votre langue. « C'est une charmante créature qui raconte des horreurs d'une voix très douce... Et puis, une amie, *la seule* amie de Jean Lorrain ! » Devinez-vous le nom de la dame ?

— J'ai dîné avenue Hoche en habit noir. Je suis du monde — oh ! combien ! — je vais chercher pâture d'esprit chez des gens de lettres. Plaignez-moi. Je ne suis pourtant pas bête. Je vais dîner en habit, comme je vous écris en ce moment, nu, dans une blouse d'épicier et les pieds sur des sandales de corde. Il faut considérer l'habit comme une des plus nécessaires formules de notre pensée. En croque-mort dans le monde me semble la tenue de rigueur pour ce

que l'on y débite. La blouse du roulier, le maillot d'un fort de la halle, le costume du scaphandrier, la peau du nègre conviendraient peut-être mieux. Je m'amuse dans le monde parce que je n'y parle pas. *J'y écoute enterrer les autres...* Le monde ! Quel monde ? Le vrai, le faux, le demi, l'entier, ou celui de lettres ? Quelle misère, la visite mondaine !

— J'ai dîné entre M. P..., sculpteur, et M. F. G..., poète, je crois. (Je vais bien voir les otaries du Jardin d'Acclimation.) Puis, j'ai eu le tort d'ouvrir la bouche. J'ai raconté le « Surmâle » de Jarry, parlé de Gide et défendu Oscar Wilde contre des injures idiotes. J'ai même lâché ceci : « Dieu sait, cependant, si je suis uraniste pour un sou ! » On m'a fait le sale œil ! Je n'ai eu pour moi, dans le grand froid établi, qu'une femme peintre, vierge, dit-on, une demoiselle, muette, d'air inintelligible. M. G... a dit des vers. M. G... croit à son génie avec l'étonnement du bébé qui contemple au fond du pot sa crotte la plus récente. Je l'ai entendu dire à sa voisine des aphorismes voisins de ceux-ci : « Les gens intelligents peuvent tout faire.

On n'écrit que pour la gloire. Fasquelle a vendu 1150 exemplaires de mon dernier volume. J'ai inventé une coupe nouvelle. Pelléas et Mélisande m'a donné la solution d'une crise d'art. »

Et puis Hervieu, Prévost, Vandérem... hochaient la tête.

— Vous pensez si votre lettre aujourd'hui me désaltère? Quel vieux et cynique gamin que votre style décousu, en tessons de bouteilles et si mal ponctué. — Vous me donnez la recette du *bleu* pour le poisson de Seine. Merci. Oui, je vais dans le monde une fois par quinzaine, comme on se purgerait, chère amie. Il y a quelquefois la toilette des femmes, les chiffons... et le plaisir certain de ne pas vous y rencontrer, car je vous garde pour mon intime satisfaction de causer sans habit noir.

— Non. Je ne peux pas souffrir les juifs. J'ai eu une maîtresse juive — voyez Baudelaire, vers. — Je n'admets pas qu'on les assomme parce qu'ils sont juifs, bien qu'ils soient de force. C'est à mon dégoût que je les prends en horreur. Oh! non... je suis latin, latin et plus vraiment : *auvergnat*. Je n'ai pas de haine parce

que ça tient trop de place dans une existence, mais je crains les juifs malgré que leur race intelligente me retienne. Ils sont beaucoup. Ils sont partout. Comme il y en a dans les livres!

— Je vous écris pour le plaisir. Je suis tellement à l'aise avec vous et nous nous connaissons si peu! Fatalement, j'irai vous voir puisque vous recevez des visites, mondaines ou non, si vous n'en faites pas, mais je redoute de plus en plus la banalité de la séance convenue. Vous ne devez pas être coquette, je le sens. Vous allez rire et me dire n'importe quoi que vous aurez déjà dit à n'importe qui. Ma case, dans votre personnelle toile d'araignée, ne sera plus qu'un trou. Vole! vole!...

Je me permets de vous faire observer, Madame, que puisque j'ai commencé le roman un peu malgré vous, j'ai aussi le droit de le finir malgré vous. Aurai-je le temps de finir autre chose que moi-même, dites?

— Ma santé? Ne m'en parlez pas sur ce ton maternel. Vous me donnez des nerfs. Ne me parlez jamais de moi. Est-ce que je n'en parle point assez?

— Je vais passer à Lille la semaine prochaine pour un mariage... chez des militaires. Je ne peux pas faire autrement. Il y a un musée à Lille et peut-être pousserai-je jusqu'à Bruxelles et Bruges. Mais il fait chaud, brusquement.

— Non, je ne vous ferai jamais toute la morale que vous me faites. Vous récitez ça comme une leçon. Quel masque importun ! Vous prenez des précautions pour qui? Vous ou moi? Vous feriez croire à un troisième lisant par-dessus votre épaule. Pas votre mari, hein ? Il n'a jamais le temps et n'a pas lu l' « Inversion sentimentale »; cela, j'en suis très sûr.

— Je trouve M. V... d'un calme olympien des plus surprenants au milieu des orages littéraires qui l'environnent. Il vous parle d'un ton absent. Son regard, un peu fixe, est toujours *sorti*, bien qu'il représente le seul éditeur qu'on puisse rencontrer au rendez-vous. Son regard, en dehors, brille subitement sur un mot comme celui d'un très gros chien (— le dogue d'Ulm —) se fixant sur un très petit insecte : il le happe, l'air bon enfant, le mâche pour en mieux connaître le goût, puis fait la joviale grimace du : *Ça n'était*

que ça? Pas la peine!... Ou il me représente une vigoureuse machine sous pression, et alors il me fait beaucoup plus peur que le dogue d'Ulm. Etant un bon chien, de mon côté, je ne crains pas les coups de crocs, mais les locomotives lâchées sur moi me réduisent immédiatement.

— Je serais curieux de savoir ce que vous pensez de M. V.? (Si je vous semble insolent, mettons que je n'ai rien dit.)

— Je vous écrirai encore une fois avant de partir.

Madame R... j'ai des roses, des roses... et la chaleur me fait croire que je suis en pleine santé, en pleine quiétude. Il y a autour de moi comme des chairs épanouies pour moi seul...

Il y a peut-être un Dieu puisqu'*Il* n'a pas donné la parole aux fleurs!

A MADAME R.

Mantes, 11 h. 1/2 du soir.

Je viens de terminer quelques pages dont je

suis à peu près content. J'ai frappé, sur les doigts de mes phrases, à grands coups de règles... mais, demain matin, ce sera le dégoût, le vomissement ; de nouveau, la férule. Et je m'en irai, vers Lille, abandonnant la petite classe à son désordre coutumier... rien de fini !

Causons. C'est mieux dire : laissez-moi bavarder sans ma férule.

Vous m'avez répondu des choses désespérément quelconques. J'en dois conclure que vous aimez votre mari. Conclusion anormale, au moins par le temps qui court. Et si cela vous plaît, chère amie, ne vous gênez pas. Votre simplicité de complication passe mon intelligence, décidément.

— Que délicieuse la lettre de Liane ! Voulez-vous me la donner ? Je n'ai jamais reçu de lettres comme ça. Je ne plais pas aux femmes, *au contraire*. (Les hommes ne m'ont jamais écrit non plus !) Je passe, où je vais, tout à fait *pas remarqué*.

Marraine, oserais-je vous avouer que je n'ai jamais eu d'aventures que celles que j'ai péniblement cherchées...

— Une, pourtant, que je vous raconte : c'était voici deux ans, j'allais à Montmartre avec d'Esparbès et Chambige. Un soir, à la *Vache enragée*, deux femmes qui dînaient avec nous me témoignèrent, toutes les deux (et pour la première fois de ma vie) quelque attention... et des intentions. (J'étais entre elles. Je ne suis pas timide quand il m'est permis d'être grossier et en cela vous devez convenir que je ressemble à tous les hommes.) Dans la soirée, elles *me* jouèrent avec des cartes. Mais la partie finie qui devait les fixer, elles en commencèrent une autre *pour passer le temps*.

Elles s'y passionnèrent. Après un nombre suffisant de cigarettes, moi, je m'ennuyai et je partis disant adieu à mes conquêtes sans les tirer de leur jeu. « On vous reverra? » me dit l'une. « Cœur, je coupe! » dit l'autre, sans me regarder.

Voilà, chère amie, la seule aventure sentimentale qui me fut imprévue.

Alors, vous comprenez, la demoiselle X... n'est pas sans m'inquiéter. Si c'est vrai, ce dont je doute, ça ne mordra pas. La série des aventures

épistolaires me paraît cependant meilleure... surtout si on ne se rencontre pas, car le piment du masque est une merveilleuse sauce. Les vieux instincts, toujours! — Oui.

— Quel agrément voulez-vous que j'offre à des femmes avec mon sale esprit d'analyse. Elles flairent ça, de loin, les chiennes de vilaine chasse! Il n'y en a pas une qui ne m'ait approché pour me prendre aussitôt en grippe. Et je ne sais pas pourquoi. Et pourtant si! Je ne sais pas leur parler. Il faudrait faire la roue. Ah! je suis trop fatigué, avant. Après, peut-être... Il y a peu d'hommes aussi sensibles que moi, aussi disposés à l'affection jolie, à la douceur et au commerce sentimental, et il n'y en a pas beaucoup de plus seuls que je suis. « J'écarte. » Je pourrais en faire une devise et prendre comme emblème le chardon, la châtaigne ou l'ortie.

La solitude morale ou réelle m'est devenue chère à force d'habitude. Je ne suis plus sociable. Je ne parle plus : je tousse. Et je ne suis pas laid, je vous assure. J'ai une figure d'*homme du monde*, comme vous diriez en *rigolant* en dedans. Les femmes me prennent en défiance et

me laissent en colère. Et *toutes*, les du monde ou d'ailleurs. Je n'ai rien qui les attire. Je les retiens quelquefois et alors c'est très assommant. Je suis l'homme de nulles bonnes fortunes, hélas !

Marraine, dites-moi la ou les raisons? Bien plus, quand il m'arrive de prier une fille à coucher avec moi, huit fois sur dix, j'ai un refus. Cela m'est arrivé même au... Parfaitement. Et notez, *cher Monsieur*, que je suis loin de l'impuissance, que j'ai 1 m. 75 c., aucune tare extérieure (ni interne, je pense); mon certificat de l'Ecole coloniale porte : « robuste et de belle constitution. » (Monsieur, toujours n'est-ce pas?) J'ai des yeux qu'on dit beaux, la bouche très dessinée et rouge, une moustache élégante, tous mes cheveux et toutes mes dents, la peau blanche, les pieds et les mains *racés*, l'haleine pure... enfin, je suis comme tout le monde... et du monde, oui, puisque vous y tenez.

— Et j'ai 27 ans ! — Avez-vous une théorie? Moi pas! je m'habille comme les voisins. J'ai un air très raisonnable. (Demandez à M. V.). Pourtant je me rappelle qu'une femme avec laquelle

j'avais dîné me quitta au dessert en m'assurant que « ça ne lui disait rien parce que j'avais l'air fou ».

Je ne suis pas brutal, non. J'ai coutume de faire l'amour comme un imbécile, ce qui est, je pense, la plus excellente des méthodes, mais avec plus d'attentions ou de fioritures.

Vous vous tordez? Il n'y a pas de quoi, vous savez. Ce qui plane sur moi est extraordinairement décourageant... et point juste.

— France racontait l'autre jour que Pranzini avait l'habitude de fourrer simplement sa carte dans la main des femmes. Il réussissait dans les proportions de 60 o/o. L'expérience recommencée dans ces conditions par un jeune ami de France a donné, à peu de chose près, les mêmes résultats.

Ce n'est pas là une confidence que je vous fais *en confidence*. Cataloguez la N. B. 1612, par exemple! Quel sujet de roman un peu douloureux mais curieux, dites?...

— La nuit est exquise. Quiconque me verrait en train de vous écrire sous le globe pâle de la lune qui m'éclaire tout autant que ma lampe

jurerait que je parle, en ce moment, la langue de Roméo, n'est-ce pas? Et j'écris à une femme qui fut adulée ou redoutée entre toutes pour lui confier des plaintes de jeune commis épicier en mal de trottin. Si vous êtes vraiment aussi *rosse* qu'on le déclare, je vais payer cher mes vagissements. Attendez, le roman n'est pas fini; j'aurai ma belle revanche, car je sais mon métier aussi bien, mieux que vous. L'homme est toujours le maître, en art. Vous le confessez vous-même puisque... vous écrivez comme un garçon.

Allons plus loin, voulez-vous? La nuit est si belle, si pure, si pleine de senteurs... Ne vaudrait-il pas mieux ne pas changer l'ordre des choses? Que je demeure l'indifférent au sens objectif, passif du mot. Suis-je encore capable de m'intéresser à un essai, surtout à une cure? Vous pensez qu'à m'attendrir sur le sort d'une femme douloureuse, incomprise, une hantée de la mort, je m'oublierai? Mais au moindre mot maladroit, je vais m'emballer. Je suis capable de tuer quelqu'un pour une faute de goût dans l'ordre sentimental.

Tenez, un peu de franchise à l'heure du cri-

me : pourquoi un second masque ? Quelle est la femme (serait-elle vieille comme les rues, laide comme le Pont-Neuf) qui consent, de gaieté de cœur, à lâcher une aventure où elle n'a rien à perdre ? Je vous rendrai vos lettres et vous aurez le loisir de les mettre au point, si vous les regrettez telles quelles.

— Je vous préviens que je ne rends pas les armes deux fois. — Oui, chère amie lointaine et trouble, j'ai fait très gentiment ma cour à des femmes : promenades insipides, bottes de lilas, voitures fermées, cadeaux délicats et livres rares (jamais les miens), et je ne les ai jamais revues. Elles me fuyaient tristement avec le geste de « mille regrets ». Un geste tout pareil au geste... cérébral que vous êtes en train d'esquisser, ô ma drôle de marraine !

— De sorte que les maîtresses que j'ai eues me gardent, je le sais, plus par circonstance que par tendresse. Sans celles-là (je les mets au pluriel parce qu'il n'y en a qu'une), je serais réduit, et plein de désirs *animaux*, à ma particulière assistance, une facilité qui m'a quitté depuis le collège.

Voilà, mon cher Monsieur, un cas : est-il psychologique, physiologique, pathologique, je n'en sais rien. — Il est.

— Les lépreuses de Bergen, trouées d'ulcères, trouvaient encore le moyen de se faire enceinter !

Moi, je glacerais une hystérique.

— Le « Surmâle » de Jarry, comme c'est plus drôle ! Et quelle puissance d'illusion il faut pour être un homme ordinaire !

Je suis un impuissant de l'illusion.

Adieu, Madame, je me sens froid au cœur. Je vais lire l' « Utopie » de Thomas Morus, « idée ingénieuse pour remédier au malheur des hommes et pour leur procurer une félicité complète. »

(A Leyde, chez René Vauder, MDCCXV).

J. C.

— Peut-être comprendrez-vous mon amertume dépitée touchant l'amour. Vous êtes capable de tout comprendre, vous, et de tout pardonner parce que vous êtes heureuse.

A MADAME R.

Buffet-Hôtel Terminus.
Gare de Lille, 2 juillet 1902.

Chère Madame et amie,

Monsieur Prudhomme est un sage. Voilà pourquoi on rit de lui. Mais je partage son penchant à s'étonner de tout, et Monsieur Perrichon ne m'a jamais fait rire.

J'ai fait soixante lieues en 3 heures, dîné avec tout un état-major, bu du faro à une heure du matin dans un estaminet de cochers, passé au-dessus d'une gare une nuit coupée du fracas des trains et des cris des machines, et aujourd'hui j'irai à une messe « en musique », à un repas de noces, doublé d'un dîner, d'une soirée et d'une migraine ! Demain, je visiterai le musée flamand. Et je rentrerai, crevé de fatigue. A moins que je ne rentre pas, que j'aille à Bruxelles, à Boulogne ou au diable.

Croyez-vous à la volonté?

Je crois bien que je n'ai fait tout cela que

pour trouver dans la bibiothèque d'un général d'artillerie un merveilleux petit livre de modes du XVIIIe et qui est le catalogue des derniers bonnets de Mlle Bertin ; ceux dont la vogue précéda sa faillite : deux millions s. v. p., un de moins qu'à la banqueroute du prince de Guéménée. Et nous sommes loin des Humbert !

C'était après le dîner. Les militaires, dans le fumoir, se renseignaient avec anxiété sur la tenue prescrite pour le lendemain par le général de place... pour le mariage de la fille d'un autre général. Ils accueillirent avec satisfaction le bruit qu'on porterait la grande tenue « de service », épaulettes, plumet et hausse-col (il y en a donc encore?) Leur plaisir était visible, des gens à plumes blanches, aux sous-lieutenants à long col et à taille en pot de fleurs, de se faire *très beaux* pour une exhibition publique. Ils s'entretenaient avec respect du général C...qui a 27 médailles : « Je l'ai eu comme brigadier »... « Mon cher, en 72, à Valenciennes... » — « Capoul? Jamais de la vie »... — « Je vous parle de 69... » — « J'ai entendu Capoul dans Un jour de bonheur » — Un lieutenant de chasseurs à

pied a chanté le « Testament de Pierrot » de Xavier Privas. Un capitaine a sifflé et fort joliment, ma foi, la Berceuse de Jocelyn, monologues, etc..., etc... Pensez-vous, il y avait là 80 militaires — et leurs femmes... et quelles femmes!

Madame mon ami, j'aurais pleuré de stupidité, sans ma sœur, jolie toilette de mousseline de soie et drap perle brodé, qui m'a joué pour moi, et comme je lui ai appris, la 3e valse de Chopin, et sans mon petit livre de modes. — Il traînait sur une table. Je l'ai pris et suis allé dans le jardin. Il faisait frais, et, bien qu'on eût coupé toutes les roses, les géraniums et les héliotropes sentaient assez bon. Avec des allumettes bougies, une à une, j'ai regardé les petites planches de mon livre : « Chapeau anglo-américain, chapeau à la voluptueuse, chapeau de chasse garni de plumes et les cheveux noués en queue de flambeau (!) d'amour (!), bonnet rond du matin mis en laitière. »

Et ce matin, je vous écris. Ma fenêtre ouvre sur la gare : sifflets, cloches, bagages, fumées et cris. Le grand vitrage et les fermes rouges du hall.

Et ce qu'ils sont laids par ici ! Les femmes ont

des pieds, des mains, des chapeaux, des robes de vachères. Les pavés vous mordent. Trop de pierres noires. Les voix traînent, les Français parlent belge. Un coiffeur m'a dit : « Voulez-vous un schampoing pour aller avec ? »

Et quand je pense qu'il faut retourner chez ces militaires ! Par exemple, ils ne font pas de politique. Hier au soir ils se sont montés sur Napoléon qui... Mais je crois qu'ils le gobent surtout parce que de son temps l'avancement ne traînait pas. Nous sommes trois civils, un architecte, un docteur et moi. Le docteur, un peu perdu, m'a *croché* pendant deux heures pour me parler des maladies urinaires, dont il a pris la spécialité. Un de ses camarades d'internat vient d'inventer un instrument merveilleux. C'est un diviseur qui permet de recueillir séparément, dans la vessie même, l'urine de chaque rein : « Un ressort d'acier doux qu'on introduit dans la vessie par l'urèthre, à l'aide d'un béniquet à deux yeux, développe dans la vessie une membrane de caoutchouc, la capacité vésicale détermine, par une traction portée sur la tige..., le plan diviseur..., etc..., etc... »

Le marié est un petit lieutenant de chasseurs à pied, laid à plaisir, blême, louchon, étriqué, et décoré de je ne sais quel sous-ordre russe. Il y a des modèles de petits obusiers de cuivre sur la cheminée du salon. Les ordonnances sont touchantes.

Le général L..., le grand maître de l'artillerie moderne, ancien directeur de l'Ecole de guerre, et dont la renommée passe celle de Brialmont, m'a dit : « Vous avez fait des bouquins sur les Préfectures.. C'est tapé, nom d'un chien ! Ah ! c'est tapé ! Je l'ai pas lu, mais ma femme m'a dit... non, c'est pas ma femme... mais c'est très bien, c'est très bien ! »

Avec l'admirable accent des cafés concerts, un de mes cousins a chanté une romance : « Je t'adore ! »

Et je ne pouvais pas ne pas venir parce que...

Heureusement qu'une jolie idée fixe me soutient à travers tout cela. C'est d'acheter en repassant par Paris, chez Cornuault, boulevard Haussmann, qui a les plus beaux livres reliés de France, un Virgile in-4, 1780, relié de maroquin vert, grains long, dentelle intérieure et garde

de tabis rose de chine, et aussi le petit Horace de Barbou, 1773, « carmina nitori suo restituta », et j'y aurai le chagrin de ne pouvoir acheter un merveilleux Rabelais elzévir, relié par Thouvenin. Mais 150 francs 3 volumes gros comme trois jeux de cartes...

— Madame de Noailles m'a envoyé ses vers. Je lui trouve un autre talent qu'à la dame de la rue Mardrus (Lucile ou Lucie).

— J'ai lu la *Sanglante ironie*. Je n'y ai pas pris beaucoup de plaisir. Si, le grand sentiment de la vie, les vraies sensations physiques qu'on y trouve m'ont touché, les personnages m'exaspèrent tous, sauf Grangille... que devient le corbeau ?

Quant à la préface de Lemonnier, il abuse du mot satanisme qui est bête. « Satanique », il faut laisser cela aux bourgeois imbéciles que Huysmans impressionne. — C'est une fumisterie ! Je ne vois rien de satanique à Lautréamont, encore moins à vous.

Madame, les deux œuvres de vous que j'ai trouvées belles « *et que je peux relire* », c'est la *Tour d'amour* et l'*Heure sexuelle.*

Mais vous n'êtes pas le diable, encore que vous y prétendiez. Le diable, c'est M. Anatole France !

— Madame, mon ami, il faut faire quelque chose pour moi. Vous voyez bien que je m'embête à crever. Mettez donc dans ma vie « quelqu'un d'égal ». Ce n'est rien d'extraordinaire. Les femmes sont si furieusement bêtes ! Il n'y a rien d'imprévu que leurs colères ou leurs grimaces.

Cordialement.

A MADAME R.

Mantes, 7 juillet 1902.

Merci, puisque les rubans sont noués. Faut-il vous renvoyer les réponses ? Son histoire, que vous me dites à mots si couverts, est d'une banalité désolante. Sa famille, c'est nos familles, c'est les familles, c'est *LA FAMILLE !* Je lui compose une belle berceuse qu'elle ne méritera certainement pas. Toutes les femmes sentimen-

tales sont, au fond, des créatures qui beuglent à l'amour faute de tempérament. Elle se porte probablement mieux que moi... et puis vous me certifiez son honnêteté... vous me faites peur! Vous voulez donc que je l'épouse? Quelle dot, s. v. p.? Tâchez de faire au moins votre métier convenablement, vous oubliez le principal, mon cher!

— Je pense des femmes trop de mal pour ne pas demeurer leur éternelle victime. Je cherche une personnalité inédite dans le genre puissant. Mais quoi, on ne peut pas leur dire comme ça tout ce qu'on pense d'elles, d'un coup. Elles sont gentilles, pitoyables, et idiotes, ou féroces, encombrantes et lourdes. La grande *Amour*. Toute la vie! Elles ne vivent que pour ça. Et elles ne comprennent jamais que si ça rate c'est parce qu'elles ne vivent que pour ça. Mais la vie ce n'est pas de l'amour avec un peu d'embêtement autour, c'est beaucoup d'embêtement, de travail, avec un peu d'amour au milieu : les trois truffes d'un perdreau. Mais le parfum? Je t'en fiche!

Une vieille grue, pas bête, que j'ai connue à une saison de la Bourboule m'a dit un mot pro-

fond : « Les femmes n'ont jamais compris le travail, ni le sommeil » ; c'est d'ailleurs du La Rochefoucauld.

Connaissez-vous un supplice plus atroce que de rester une nuit ET UN JOUR avec une femme dans un lit? Si on les écoutait, on y resterait *un mois*, moins trois jours, et encore!

Moi, j'ai besoin d'air, de marcher, d'un cigare... et de les quitter... pour les revoir avec plaisir... ou sans ennui.

Pourquoi est-ce que je vous dis le fond de ma pensée? Je n'en sais rien, mais si je sentais que je vous déplais en parlant ainsi je vous prendrais en grippe. Je ne vais pas vous voir à cause de cette terreur de vous entendre dire des choses convenues et *femmes*.

Vos lettres sont loin de me satisfaire entièrement, car je les devine factices et orientées selon le vent de mon caprice ou de ma *grincherie*, mais pour si habiles que vous les fassiez, elles me donnent une distraction réelle et puisque vous avouez ne pas les écrire pour un public, elles me sont le verre d'eau fraîche dont j'ai soif. (La glace en est certainement fabriquée avec un pro-

duit chimique des plus traîtres.) Tant pis. Le gouvernement devrait tolérer, inventer une sorte de courtisane cérébrale qui serait élevée à grands frais dans des collèges spéciaux, douée de tous les brevets et de tous les arts à la seule fin de tirer du marasme quelques rares nigauds de ma trempe. Excusez du peu. Et puis? Et puis ça ne nous suffirait pas, c'est probablement parce que vous l'avez merveilleusement compris que vous passez la main.

Voulez-vous m'envoyer sa photographie? je ne vous demande pas votre portrait parce qu'on peut l'acheter, absolument comme celui des grandes courtisanes — oui — et que de plus j'ai eu tout le loisir de vous contempler, en corrigeant des épreuves, sur le mur de mon éditeur. Ce que je pense de vous ne vous intéresse pas? J'ai dans un coin de carton une photographie cataloguée qui vous étonnerait, à moins qu'elle ne vous scandalise... je ne vous propose pas de vous la vendre car vous n'y mettriez jamais le prix. Je suis le collectionneur enragé de livres et d'objets de vitrines. Ne faut-il pas se ruiner à quelque chose dans cette morne existence?

— Moi aussi je suis tout seul dans ma maison et j'aime rudement ça. On n'est bien qu'avec soi-même. On est à l'aise, on ne se ment pas, on s'amuse, en se tait, on se parle, on *s'engueule*, on s'aime, on travaille et on perd son temps.

— J'ai acheté à Lille pour 200 fr. de vieux bouquins. Ils sont là sur ma table. Ça ne me fait plus aucun plaisir. Ils sont lus. Je ne comprends pas comment j'ai pu les acheter. Faut-il que je sois bête ! Je suis l'homme du plaisir du moment et tout m'assomme à y trop penser. J'ai une consolation : j'aurais acheté des chaussettes, une pièce de vin, ou de la guimauve, ça ne m'amuserait pas davantage.

Mais c'est vous qui avez raison. Je l'aurais donné à ma sœur, cet argent, que ça lui eût fait longtemps plaisir et à moi de le lui avoir causé. L'altruisme n'est peut-être qu'une façon de se débarrasser.

— Elles sont drôles, vos lettres. Vous y mettez tout, vous, la Seine, les gens qui passent, M. V. qui ne passe pas, l'herbe et ma personnelle stupidité. Comme vous me traitez, mon Dieu.

Non, je ne dis pas de mal des femmes, pas plus

que vous n'en dites des hommes. Je dis qu'elles sont bêtes! Il fait bon coucher avec, voilà tout. Une âme, ça coûte trop cher et il faut du courage pour s'offrir ce bibelot... Dites-moi, R..., en est-il une qui ne louchera pas sur le chapeau de la voisine? Elles en vivent, elles en crèvent, de la jalousie. C'est leur élément, leur seule raison d'exister. Jalousie pour le mâle, jalousie pour la femelle, et parlez-moi de la jalousie de la maternité, de toutes les maternités, même des plus admirables !

J'en voudrais une qui soit elle-même, sans pudeur, et qui ait avec moi, pour moi seul, la sensualité et les goûts intellectuels d'un homme.

Tout ça c'est des histoires! Envoyez, si vous le voulez, le ci-joint morceau de rhétorique à votre jeune Elvire. Dites comme ça que vous m'avez parlé de son chagrin et que je vous prie de lui transmettre le *laius*. Qu'elle réponde par vous si elle a envie de me répondre. A mon avis, *elle ne répondra pas*. Le goût des larmes est incurable.

Cordialement,

J. C.

Est-ce que le secret de votre fameuse santé ne serait pas dans votre parfaite indifférence pour tout et pour tous? Méditez alors que vous seriez une infirme : celle qui mange quand on pleure... et pourtant vous êtes bonne. J'en suis certain.

A MADEMOISELLE M.

7 juillet 1902.

N'accusez pas la destinée. Vous ne souffrez que de vous-même. L'ennui qui vous accable est la pire douleur : les âmes relevées n'en connaissent pas d'autre.

Je ne suis pas un moraliste. Je ne vous juge pas, je vous plains. N'allez pas croire à une sorte de pitié. Imaginez plutôt que je me veux pareil à ces médecins qui guérissent, *de préférence*, la maladie même dont ils ont manqué mourir.

Je ne vous connais pas. On m'a parlé de vous.

Personne ne vous a nommée. Je ne souhaite rien de plus que vos lettres, si toutefois vous vous sentez la confiance de me répondre.

Vous vous rappellerez, au long de cette lettre, que la pensée ne m'a pas un moment quitté du respect que je dois à un esprit sincère et de la qualité du vôtre. Il n'y a rien de léger dans ma résolution de vous écrire.

Au peu qu'on m'en a dit, je sais que vous n'avez pas vécu très différemment de beaucoup d'autres femmes, avec l'intelligence en plus.

Etes-vous si désenchantée ?

La courte vie que nous menons ne laisse pas d'être sérieuse puisque nous doutons tous si la mort la termine. Et puis, même certains de mourir tout entiers, pourrions-nous faire un jeu du petit souffle ardent que nous mêlons à la probable éternité du monde ?

— Il n'y a pas là de quoi pleurer.

Sur quoi pleurez-vous, ou bien plutôt sur qui ? — Je sais que c'est sur vous-même. Vous vous désolez de n'être pas heureuse. Pourquoi voulez-vous l'être ? Il ne faut pas que vous le soyez. Comment pourriez-vous l'être ?

Vous sentez bien que je ne peux pas vous écrire avec indifférence, puisque je crois à votre peine. Ceux qui souffrent le plus sont ceux qu'il faut aimer davantage, non par compassion, mais par reconnaissance. Leurs larmes sont le prix de la beauté du monde.

Ne vous plaignez pas de souffrir. Si vous avez appris parmi tant de chagrin que le Bonheur n'existe pas, ne vous lamentez plus. Consolez-vous. Si le bonheur n'est pas, c'est que chacun de nous ne sait pas l'inventer. Car le bonheur s'apprend comme on fait du solfège ou de la gymnastique. Il y faut moins d'effort et plus d'intelligence ; mais tout autant de volonté. Cette tâche n'est pas au-dessus des forces humaines. Nous y sommes aidés par le goût de la vie qui circule en nous-mêmes au flux de notre sang. Un goût si emporté que vous, qui sanglotez chaque matin à la pensée de vivre encore, vous n'avez pas osé vous jeter de la vie, comme les petites ouvrières qui enjambent un soir le garde-fou d'un pont.

— Le suicide n'est qu'une erreur. Les familiers de la souffrance sont les derniers à se tuer.

Vertige, excès, folie, le suicide est un moment de nous d'où la conscience a disparu. Il n'est pas *démontré* que la mort soit le but *suffisant* de la vie. Elle n'est peut-être qu'un terme *nécessaire*. Et cela vaut bien qu'on y pense; le suicide n'est plus un choix.

Si vous ne pouvez pas mourir, c'est que vous ne l'avez pas voulu. C'est que vous n'êtes pas *totalement désespérée*. Votre vie garde encore son but. Il ne faut pas vous perdre.

Un espoir demeure en vous, tout un espoir. C'est votre vraie raison de vivre, c'est votre seul devoir de vivre, puisque vous en vivez.

— Mais vous ne savez pas quel espoir. Il reste en vous, secret et sûr. Il vous afflige d'être inconnu. Il vous sauve d'être inconnu. Peut-être l'épuiseriez-vous !

Vous ne savez pas quel espoir? Peut-être le dernier : celui qui soutient l'élan du monde et la foi des hommes. C'est le plus merveilleux puisque vous l'ignorez, et rien de plus peut-être que l'espoir d'espérer encore. Cette ombre heureuse vous fait vivre.

Mais quel espoir ?

Vous ne l'avez pas su. Vainement, vous priez pour qu'on vous le dise. Nul ne peut le savoir, que vous. C'est le secret de votre corps autant que de votre pensée. Car chacun porte en soi le mot de son énigme et ne l'apprend, s'il peut l'apprendre, que de sa mort. Votre espoir, c'est *en vous* qu'il faut le chercher; c'est en vous qu'il faut le CRÉER peut-être aussi.

Une âme vraiment haute, une âme vraiment forte ne veut jamais tenir que de soi-même toute la volonté, et toute l'harmonie, de sa propre existence. Vous souffrez avant tout du grand *désordre* de votre âme.

L'inutilité vous épuise.

Une machine, dont toute l'énergie n'est pas employée, tend à l'affolement d'une marche certaine. Il n'en est pas autrement de vous. Vous vivez trop à vide. A des natures comme la vôtre, impuissantes à se dominer, il faudrait des événements qui passent l'ordinaire. Vos actes, forcément médiocres, ne dépensent *qu'un peu* d'une admirable activité nerveuse. Et dans un tel foyer de vie, les sensations les plus intenses n'ont que

l'éclat de leur passage : le même instant qui les accueille, les éteint.

Votre impatience d'être émue, votre avidité de bonheur n'ont pas de source plus dangereuse et moins profonde. Vous souhaitez d'être ravie par une force inattendue pour la même raison qu'on aime à se briser les muscles au galop d'un cheval emporté, *qu'on maîtrise.*

Vous ne savez quoi surmonter, puisque rien ne s'oppose à vous-même. Alors, comme il n'est plus de tâches difficiles et qu'on ne force plus la gloire, que sur des tables de bureau, vous avez marché à l'amour de l'allure éblouie dont vous seriez entrée dans la mer pour la prendre *toute* en vos bras.

Il n'y a plus de sirènes.

La première vague vous a roulée comme une pauvre petite fille *ivre* que vous étiez. Vous avez craché l'eau amère, le sel vous brûlait les yeux, vos genoux s'étaient déchirés sur les galets. Alors, à cause de vos cheveux trempés, pour un peu de boue à vos bras, et pour une algue autour de vos chevilles, vous vous êtes trouvée *salie.*

Et vous avez haï la mer.

Quand on ne sait pas bien nager, il ne faut pas quitter son tub.

La mer est caressante à qui *joue* avec elle. La vie est favorable à qui sait l'*enchanter*.

Le plaisir est quelque chose de sérieux comme la vie, et d'enfantin comme la vie.

Cette parole est grave, et sage : ne la dédaignez pas.

Je vous la développerai plus tard, très doucement, avec mélancolie, si vous devez jamais m'en témoigner le vœu.

Pour aujourd'hui, je ne voudrais que vous donner un peu de calme, vous apaiser d'un entretien comme on berce d'une chanson. Il faut vivre ! il faut vivre !

Lorsqu'il eut écrit Werther, Gœthe mit une très longue vie à mourir. Ambassadeur à Londres, Monsieur de Chateaubriand se souvenait-il de René? — Senancourt se met en volume, Amiel en journal, Henri Heine en sonnets. Les hommes sont des comédiens dans leur mépris de la vie. Ils s'admirent bien trop pour jamais se fatiguer d'eux.

Les femmes quelquefois meurent d'ennui sans

rien dire. Voilà pourquoi je crains pour vous...

N'ayez plus la pauvre arrière-pensée d'un accident. La destinée a ses caprices. Peut-être que vous seriez lâche, si elle vous prenait au moment d'un regret, ou d'un espoir sans cause, comme il en vient parfois.

Puis ne vous croyez pas un être d'exception. Les sujets de nos douleurs sont toujours communs. Nous avons tous les mêmes.

Comme je vous trouverais plus belle de dominer vos souvenirs et vos chagrins. Pourquoi n'avez-vous pas d'orgueil? La révolte est un plus grand sentiment que le désespoir. Le mépris est plus noble que la révolte. Je vous devine abattue comme une chrétienne.

Qu'y a-t-il de blessé en vous; plus que votre pensée? On n'a pas dit si vous étiez malade. Cela expliquerait tant de choses et ferait place à tant d'espoir.

Si je pouvais vous partager le goût que *je me suis rendu* pour la lumière, pour la santé, pour la joie et pour la sagesse, je vous aurais bientôt guérie.

J'ai peur que vous soyez mystique. Aimez-

vous les fleurs, la couleur de l'eau, les étoffes heureuses et les fruits glacés? Quelle beauté savez-vous mettre à ce que regardent vos yeux? Il y a du bonheur dans les petites choses qui touchent à la vie sensuelle.

Qu'est-ce que vous aimez? qu'est-ce que vous aimez? Avez-vous faim parfois jusqu'à savourer du pain sec? Savez-vous le goût merveilleux et froid qu'ont les sources de la montagne? Trouvez-vous autant de douceur au parfum d'une rose oubliée qu'à baiser des lèvres nouvelles? Qu'est-ce que votre amour, s'il n'est pas universel?

Couchez-vous dans l'herbe chaude. Il n'y a pas un charançon qui ne soit aussi miraculeux qu'une étoile.

Qu'est-ce que ça peut faire que Dieu ne soit pas là!

Vous n'aimez pas la vie, j'en ai peur.

Comment pouvez-vous pleurer dans l'été? — Une robe de mousseline sur un corps souple et plein, des yeux clairs sous un chapeau fleuri, la marche d'un homme, trois roses au-dessus d'un mur, mon grand chien roux, un bel arbre

dans le soleil me pénètrent de joies pareilles.

Et rien que la fuite du vent sur mon cou et dans mes doigts pendant que je vous écris.

Apprenez à aimer la vie, à aimer l'air, à aimer l'eau, — à vous aimer.

A MADEMOISELLE M.

12 juillet 1902.

Je vous parlerai de l'amour.

Admirable et pauvre sujet d'exaltation inférieure dont on me dit que vous mourez. Je ne veux pas le croire. Mais il serait encore plus difficile d'en vivre. Et c'est là, j'imagine, la détestable raison de votre faiblesse; avoir fait de l'amour le seul orient de votre ennui.

Mais quel amour?

Je vous parle d'une âme jeune, assez éprouvée, pleine de sa puissance et volontaire à se poursuivre. J'ai plus de sensibilité qu'une femme sentimentale, avec la clairvoyance exacte et

passionnée d'un cerveau des plus avertis. *Votre amour*, c'est donc *mon* amour, c'est l'amour de *toutes les femmes*, et c'est *l'amour*.

— Si !

Est-il le seul but de la vie, même de votre vie?

Comment notre vie aurait-elle un autre but que mourir. L'amour n'est rien qu'un accident : le plus tragique de nos gestes parce qu'il est le plus aveugle et peut-être le moins nécessaire. Mais il a la beauté mystérieuse du sommeil. La conscience s'y abolit d'un plus long, d'un plus poignant vertige que dans notre accablement de chaque soir.

Je doute tout à fait du génie de l'espèce. Les grands travaux de ceux qui l'ont institué dans la pensée contemporaine ne m'ont rien moins que convaincu. Mais je n'insulte pas à la suprématie de l'amour. Si je ne crois pas avec le vieux poète, avec tous les poètes, que l'amour transporte le monde, je révère, dans son secret, l'intarissable source de passions et de larmes dont tous nos jours sont embellis.

Désormais, c'est le plus haut vœu de votre âme qui devient le plus impossible. Si la route

est déserte où, seule, vous marchez : c'est qu'il faut la peupler de vos rêves. C'est maintenant que vous pouvez recevoir en vous la beauté de la vie et la clarté du monde. Vous êtes pleine de douleur, répandez-la autour de vous, dispersez-la comme un mirage, à l'infini. Votre douleur, c'est tout ce qu'il peut battre en vous d'éternel. Et si votre amour garde un peu de noblesse, ce n'est qu'au prix de tant de peines qu'il a pu jusqu'ici vous coûter.

Vous ne me comprendrez pas tout d'abord. Vous croirez que je suis si loin que nous ne pourrons pas nous joindre.

Voyez, je suis un homme, plus chargé de tourment que les autres. Je passe près de vous. Je ne vous connais pas. Et je ne chercherai pas à vous connaître. Mais je veux vous donner le désir de la vie. Je sais quelques claires fontaines de patience et de joie. Je vous y conduirai. Peut-être voudrez-vous y boire ! Elles ont le bon goût du calme et de l'oubli. Peut-être saurez-vous y boire. Il faut souhaiter leur douceur. Soyez donc sage. Donnez-moi la main.

Je pourrai tout vous dire.

Je ne vous connais pas.

Mais il faut tâcher à me croire. J'ai vécu plus que vous. Les élans, les regrets, les volontés, les défaillances, les chères imaginations, les mauvais crimes qui agitent le cœur des hommes : j'en ai connu beaucoup.

Il faut lire en soi-même. Sans orgueil, autant que sans honte, je me suis possédé. Pour les surprendre mieux, j'ai rendu mes pensées peu à peu étrangères. Et tellement, — que je les vois enfin comme celles d'un autre qui ne pourrait m'être secret.

Je ne saurai jamais quelle force m'habite. Mais longtemps elle fut en moi si souveraine que je ne me sentais pas la suivre. A présent, je sais bien que je lui obéis. Je ne peux pas être autrement qu'elle veut. Elle est invincible, incertaine, obscure. Je l'appelais ma volonté. Mais elle n'est que mon destin. Je ne puis exister sans elle, qui ne me connaîtra jamais. Elle vient du monde. Elle me traverse un moment. Elle retourne au monde. Elle est la force du monde. Et c'est ma vie.

C'est la vôtre.

Nous ne différons pas, en effet, par nos actes ; mais seulement par les motifs que nous présumons qui les causent.

Les gestes des hommes ne sont pas nombreux. Et nous répétons tous les mêmes, d'un bout à l'autre de nos jours. C'est peut-être par vanité que nous nous refusons à tenir pour commun le plus réel de nous. En fait, nous nous classons au plus ou moins de sens que nous imaginons à une vie *automatique*. Notre caractère à chacun, c'est la forme de notre erreur.

Il faut chercher *sa* vérité.

Et je ne pense pas que vous ayez trouvé la vôtre. Rien ne vous autorise à vous formuler, ainsi que vous le faites. Vous croyez vivre pour l'amour. Vous croyez *ne* vivre *que* pour l'amour.

Pour quel amour ? Qu'est-ce que l'amour ?

A MADEMOISELLE M.

15 juillet.

Vous croyez vivre pour l'amour. — Vous

croyez *ne* vivre *que* pour l'amour. Et vous vous enfermez dans cette loi morale, comme un fou dans un cabanon. *Vous voulez* ne plus vivre que pour l'amour. Gardez que votre erreur ne vous tue! Tant il est vrai qu'on peut mourir de ses croyances et qu'on ne vit jamais *que* de ses désirs, quand on les connaît bien et qu'on les développe avec ensemble.

Pour quel amour voulez-vous vivre aussi absolument? et qu'est-ce donc que *votre* amour?

Car nul être ne vient au monde *pour* l'amour. Le moins perceptible des infusoires ne vit, avant tout, *que pour vivre*. L'amour n'est qu'un acte de vie. Il ne peut expliquer la vie. Mais la vie tout entière est merveilleusement riche en actes sans nombre. Si l'amour est le plus poignant, il semble bien aussi qu'il est le plus enclin à se tarir en joie quand nos illusions ne le déguisent plus.

L'amour n'est qu'un des mille jeux où s'épanouit l'existence : le plus fervent peut-être et le plus douloureux; mais il ne suffit pas à justifier la vie, du moment qu'il ne l'épuise pas tout entière. Et d'ailleurs, d'où la vie pourrait-elle tenir

une raison plus haute qu'elle-même? Comme la force, elle est *en soi*. L'amour ne peut être sa cause ; il n'est qu'un accident de sa continuité, le foyer spécieux de son origine, l'éternel lieu de son retour et de sa fuite. L'ordre infaillible de la vie : c'est qu'*il faut vivre pour vivre*.

Nos croyances et nos désirs se recomposent dans nos actes, comme les notes d'un accord dont la loi nous reste ignorée, et que notre instinct seul éprouve.

L'accord juste : c'est le bonheur.

L'accord brisé : c'est la douleur.

Et notre destinée semble bien ainsi faite de dissonance et d'harmonie, selon que nous laissons s'opposer ou se joindre nos croyances à nos désirs.

Sans doute que votre cœur est déjà fatigué d'aussi froides paroles. Je sens que ma pensée, toute de confiance et d'amitié, se contracte dans l'appareil des mots précis et de la logique.

Peut-être est-ce que j'oublie trop que je m'adresse à une femme, la plus privée en ce moment de raison et d'empire, la plus abandonnée à sa

fièvre anxieuse, à la passion de sentiment dont elle se veut consumée.

Je suis tellement sûr que vous adorez votre peine. Le goût des larmes est délicieux : les souvenirs et les désirs s'avivent d'y être mêlés. Je vous devine inclinée sur vous-même, et brûlante de compassion.

Pourtant, il n'y a pas, dans le trouble où vous êtes, une plus dangereuse attitude que celle de vous attendrir avec soin sur vous-même. N'accueillez donc pas la langueur où se complaît votre âme ardente...

Ne souffrez-vous vraiment que du désordre de votre âme? Peut-être enfermez-vous une source plus âpre et plus profonde de tourment ?

Mais faut-il vous parler ainsi ? Etes-vous une enfant, mal éveillée d'un premier rêve, et qui sanglote d'être lasse...

La nuit est descendue. J'entends rire dans les jardins. Je suis seul dans ma maison de province. Je n'attends pas de grandes joies. Je ne crains pas de grandes peines. Je cueille un jour parfois, comme on fait d'un fruit qu'on choisit. Ma

tristesse est tranquille et sage. Rien ne me laisse indifférent. *C'est de tout qu'il faut s'étonner.*

Je voudrais vous guérir.

A MADAME R.

Madame et chère,

Je regrette bien que mes lettres pour aller à la *désenchantée* ne passent plus par vous. Les nœuds de rubans sont fragiles.

Je fais en ce moment de la jolie littérature. Pourtant c'est plus que le guignol avec mes sentiments. Je passe un peu *outre* et je me trompe en attendant qu'on me trompe, car c'est la vie, la marche ordinaire de toute idylle. Pensez-vous qu'elle ait eu des amants? Suis-je indiscret? Vous ne savez pas? Allons donc! Il y a cinq ans qu'elle doit vous écrire toutes ces choses que j'ignore. Enfin je lui écris tout plein de belles autres choses (que je pense) sur le monde et la vie et l'amour et la mort.

Que ça fera un joli volume, dites ? Moi tout nu, vous très habillée, elle se découvrant peu à peu. Je m'amuse.

Faudra-t-il que je lui dise que je l'aime ? Faut-il que je l'aime ? Je ne crois pas à l'amour par correspondance. Faut que je voie... alors le sentiment f... le camp. C'est la règle d'ailleurs. Elle est très bonne, car on n'en finirait plus.

— N'ayez pas peur. Je me donne des airs de brutal, de loin, vous voyez et... ce n'est que la grimace d'un timide. Je bercerai votre petite amie jusqu'à tâcher d'engourdir sa sentimentalité, mais je ne ferai pas l'amour avec elle. V..., c'est trop loin pour passer trois heures. Si elle veut, si vous voulez, je l'épouserai, je lui ferai un petit cœur tout sec et tout fleuri comme un bouquet de papier de soie. Nous finirons à la campagne avec des enfants. Joue-t-elle du piano ? Moi j'ai besoin de musique. Je lui ferai de la littérature. Me fera-t-elle de la musique ?

Surtout, vous, n'allez pas lui dire que je ne marche plus que dans les maisons closes. Les femmes n'entendent rien à ces détails...

... Et que je préfère trois lignes de vos lettres

à des pages soignées de poésie brumeuse, quoique féminine.

Vous n'êtes pas poète, — oh ! non — et vous avez cependant fait là un joli poème, un tour de force ou de passe-passe qui semble en dehors de toute psychologie féminine. J'en suis humilié. Je pensais que vous étiez simplement derrière le masque pour écouter mes cantilènes. Le domino vulgaire. Une aventure de bal d'opéra. Je vous reconnais plus forte. La poupée, beaucoup plus blonde que vous n'êtes brune, m'a l'air d'exister très véritablement et nous voici *trois*, comme chez les Jésuites.

Vous ne connaissez pas cette femme ? C'est encore possible. Tout est possible, maintenant, même que vous ne mentiez pas. En tous les cas, je lui devine une sincère affection pour vous, un peu froide, un peu comme il faut, mais jolie : un bouquet de papier de soie que je n'ai pas frisé moi-même, celui-là.

Une chose me déplaît, j'allais dire me dégoûte, c'est l'arrangement *administratif* de notre roman. Vous me paraissez avoir oublié que nous ne sommes pas que des pantins. Il va arriver

certainement quelque chose que vous ne pouvez pas prévoir. Et cela est odieux. (A moins que vous l'ayez prévu.) J'ai écrit à votre mari que vous m'étonniez par ce que vous conteniez d'humain et d'inhumain. Est-ce que M. V. vous a communiqué cette lettre ? (Il est vrai que sans humanité on peut épouser un *vapeur* ou un *cuirassé*.) Enfin, j'ai tort de me plaindre, d'abord parce qu'il n'arrivera rien et ensuite parce que j'ai été chercher un régisseur hors ligne. Mâtin ! j'ai toujours admiré Catherine de Médicis, mais je ne songeais pas, vu l'âge de la dame, que je rencontrerais dans les sentiers de la littérature sa petite-fille, la parente la plus proche du « masque d'ivoire ».

— Et que si vous voulez le tréfond de mon sac : vous avez bien de la chance que je ne vous aime pas, car, sans goût pour la boucherie, je peux toujours trouver le droit de battre une femme à mon heure. Pour sortir avec élégance de la situation que je me suis faite, maintenant, je ne vois plus que ma canne ! Si je m'amuse ? Vous parlez... Comme une petite folle !

— Ah ! Lugné Poe m'a parlé de G... en des termes significatifs. Eh bien, zut, chère amie, ces gens-là sont trop. Ça devient abominablement ordinaire. Et puis, non, travailler dans la piscine Rochechouart, c'est du mauvais Pétrone. Je ne redoute en tout que le nombre. Ils nous embêtent, à la fin. Ils ont les fiacres, les p..., le « Scarabée » et les maisons de bains, qu'ils nous laissent les livres ! Moi, ça me fait tordre, car je suis l'être le plus nature du monde et j'imagine des attitudes plus comiques encore que dans l'amour des deux sexes. Je ne suis pas romain pour un sou. Il paraît, maintenant, qu'on arrive par les hommes comme aux temps de la décadence latine. Moi, ça me laisse froid, mais je défends Wilde parce que ce jeu ne vaut pas tout de même la corde qui l'a pendu. Mes réactions sont mécaniques : je défends parce qu'on attaque. C'est plus fort que moi et que mon indifférence mondaine.

J'aime les femmes (ou la volupté) plus que l'amour, l'*Hamour ;* ces braves gens aiment la volupté plus que les femmes, ça les regarde. Mais, ma chère, quelle cuisine que le bonheur !

C'est décidément très difficile d'être heureux, sinon trop sale.

— Votre anecdote sur Pranzini m'a régalé. J'avais entendu conter sur le salon de Léonide Leblanc des choses exquises et des plus XVIIIe, mais ce *de visu* m'enchante. Que vous avez le regard calme ! Alors qu'avait-il donc pour tourner la tête à ces dames, duchesses ou autres, puisque vous l'avez trouvé si vulgaire. J'y pense : sa propre vulgarité. Vous devriez faire un recueil de ces histoires-là en retranchant ou en ajoutant au gré de votre plume, ce serait *votre livre*, certainement. Je ne vous crois pas capable de mentir sans une méthode. Or, mentir avec logique, c'est presque dire toute la vérité.

— L'écriture de votre amie de V... est d'une régularité de copiste, d'une ligne irréprochable. Elle a son brevet supérieur, hein ! Vous aurez choisi, dans l'*escadron volant*, celle qui bouclait le mieux ses *a*. Merci !

Je vous contemple, de loin, dénouant, renouant les faveurs de nuances tendres, comparant et triant ; mon portrait (celui de Mlle M...) d'une main, de l'autre, la photographie sur fond de

neige, d'Alpes homicides. Vous assortissez les soies, les rubans, les cheveux... quoi encore ? Ne savez-vous pas tout, y compris ce que vous ne savez pas ?

Savez-vous aussi ceci : que je pèse 94 kilogr., que je porte 304 à bout de bras, que je mange avec plaisir la moitié d'un gigot quand j'ai faim et... que l'on me déclare poitrinaire?

Marraine, si je n'étais qu'un tout petit enfant, plus petit que mes jouets?

Je me souviens d'avoir vu un gamin de cinq ans frémir d'une horreur presque superstitieuse en face d'une très grande poupée somptueusement vêtue. Cette reine de carton, assise sur un fauteuil, imitait une personne en visite, souriait et portait une perruque 1830, un réticule, des mitaines. Ses pieds pointus posaient sur un tabouret trop bas augmenté d'un gros livre de prix à tranches dorées. Le gamin n'atteignait pas aux genoux de la bonne femme et elle le dominait de son sourire d'émail éclatant.

Tous les parents (des idiots) s'extasiaient autour de la scène en répétant des inepties : « Ah ! Ah ! mon gaillard ! Voici ta femme. Elle est plus

grande que toi, ta femme! » Et le petit malheureux, qui devait savoir, même à cinq ans, que papa et maman couchent ensemble, se sentait envahi par la plus effroyable des peurs : la terreur de la belle chose inerte qui n'a pas de chaleur à partager avec vous.

Ce petit garçon ce n'était pas moi (*littérairement* ce devrait être moi), mais nous ne sommes pas en littérature ici... et j'ai fort envie de flanquer la poupée, toutes les poupées par la fenêtre, ou de les éventrer une bonne fois pour savoir ce qu'il y a dedans.

A MADEMOISELLE M.

18 juillet 1902.

Le beau mérite de l'amour, c'est qu'il exalte notre vie quelquefois jusqu'à son sommet. Et peut-être est-ce là le secret merveilleux du goût que nous avons pour lui?

Il passe en nous, comme ces fièvres dont

l'excitation d'abord est délicieuse avant de devenir mortelle. Il nous soulève d'une activité puissante, nous comble de conscience et de forces. Il nous porte d'un grave élan à notre plus souple énergie. Il nous met dans l'état où tout de notre vie est excessif et abondant. Il nous enivre de nous-mêmes au point que nous consentirions à mourir avec joie, plutôt que d'éprouver, avec tant d'amertume, que notre beauté diminue.

Mais on se fatigue. On meurt.

La vie a ses lois. Rien n'y est incessant. Tout s'y berce comme la mer. Le rythme : c'est l'ordre du monde. Notre cœur bat comme les jours. Rien ne finit, tout recommence. Et c'est d'une âme allègre et haute qu'il faut écouter battre en nous le passage de nos désirs.

Pourquoi nous affliger de ce qu'ils sont furtifs? La source en est en nous intarissable et jaillissante. Pourquoi souhaiter leur durée puisque leur nombre est infini?

Nous n'aurons pas le temps de les épuiser tous : désirs de volupté, désirs d'intelligence, désirs de force ou de repos, désirs de faim, désirs de soif, désirs de nuit ou de lumière, désirs

du bien, désirs du mal, désirs de joie, désirs de peine, désirs d'aimer ou d'être aimés : c'est le monde qui passe en nous !

Comment nos doigts l'arrêteraient-ils ?

Ouvrons les mains, ouvrons nos âmes ! Il faut *se donner* au bonheur. C'est quand on lui résiste qu'il nous tue.

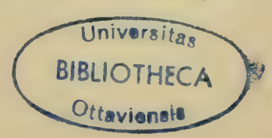
P.-S. — Au moment de fermer votre lettre, je reçois celle-ci du *seul* ami que j'aie. Sa jolie situation ne le garantit pas de *votre* chagrin. Lisez cette lettre et détruisez-la si vous n'acceptez pas de me la renvoyer.

Je soigne aussi mon ami. Et je connais cent, mille cas pareils. J'ai souligné ce que, de cette lettre, vous auriez pu avoir écrit.

A MADEMOISELLE M.

19 juillet.

J'écoute qu'on me joue la partition de Pelléas et Mélisande. Cette musique instable et dénouée me pénètre de son chagrin. Je n'en sais pas de



plus tristement expressive de noblesse et de destinée.

Le beau vent de l'été balance les arbres. Il y a un grand calme autour de moi. Je ne vois plus ceux qui m'avaient parlé de vous.

J'étais sûr de votre silence. Votre orgueil s'est ému. Ou vous avez eu peur de vous confier. Comment ne pas vous comprendre? Si je vous ai parlé trop haut, comme à quelqu'un d'égal, il faut m'en donner le pardon.

Et je vous dis adieu, mon amie.

A MADEMOISELLE M. (1)

21 juillet 1902.

Il fait froid. La pluie me contracte. Je reviens de Paris.

Votre *première* lettre est là.

Malgré l'aridité de mon cœur et tous les doutes qui le ferment, je n'ai pas sans une intense

(1) Première lettre signée, de celles adressées à Mlle M.

inquiétude ouvert cette enveloppe où mon nom ne fut pas écrit par vous.

Mon premier mouvement a été le regret des brèves lignes d'adieu que j'ai fait partir l'autre soir. Mais pouvais-je me laisser l'air de forcer votre retenue? Il m'était déjà délicat d'avoir affronté ce secret. Et mon silence ne dépendait que du vôtre. Vous ne l'avez pas compris autrement, j'imagine. Comment me serais-je permis les deux derniers mots de ma lettre si je n'avais cru, sans retour, à votre parti de vous taire ?

Aujourd'hui, je dois les reprendre, si je vous écris de nouveau. Ma pensée n'était libre, alors, d'ainsi s'avouer fraternelle, que sous la condition de votre silence.

Vous êtes loin de moi, vous êtes si loin de moi que, par moments, je peux douter de jamais vous conduire où je suis. Je sens si sûrement que votre passion s'écarte de ce qu'elle redoute en moi d'ironie ou d'indifférence.

Cette glace qui m'enveloppe, mon esprit tout brûlant ne parvient plus à la fondre. Je m'y suis réfugié comme vous avez fait sur les montagnes. Mais où l'air est si pur et si froid, la vie âpre-

6.

ment se consume. Ma fatigue d'ailleurs n'est pas tellement opposée à votre exaltation.

Ne vous y trompez pas. La joie que *je veux prendre* à vivre, elle est en moi comme une ivresse. Et elle est tout ensemble l'ivresse du dégoût, l'ivresse du chagrin, l'ivresse de l'ennui. Je n'en connais pas de plus haute ; je n'en connais pas de plus forte. Et peut-être n'y en a-t-il pas de plus amère.

Mais *je veux* être heureux quand même. Je veux détruire ma douleur. Je l'ai déjà rendue plus calme, et quelquefois si indolente.

Mais c'est à vous maintenant qu'il faut que je songe.

J'ai lu patiemment, et relu votre lettre. Tout le tumulte de votre âme enfantine, ardente et trop prompte, j'en tiens de votre main le dessin familier.

Vous êtes toute fraîche de vie.

Je présume votre passé, maintenant que je sais votre âge. Vous n'avez pas beaucoup vécu ; seriez-vous à ce point avide ? Vous n'auriez pas gardé à l'endroit de l'amour le beau feu d'une foi si grande. Et loin de lui tendre les bras d'un

geste aussi abandonné, vous en auriez comme une crainte hostile, à cause de ses yeux cruels et de ses déchirants retours.

Mais vous ne souhaitez que de souffrir encore!

Ceux-là seuls ont trop enduré du destin qu'on voit négliger de s'en plaindre. La douleur ne les touche plus. Ils vivent avec elle indifférents et doux. Elle n'est à leurs yeux qu'une vieille habitude dont ils méprisent les grimaces.

Maintenant, j'ai besoin que vous me disiez, avec une franchise entière, ce que c'est, *pour vous*, que l'amour. Il faut vous définir. Ouvrez-moi votre cœur. Je ne puis vous servir qu'au prix d'une sincérité que je sais des plus difficiles. Mais ces lettres, dont nous commençons l'échange, qu'auraient-elles de rare sans le souci discret de ne pas nous mentir ?

Vous n'avez pas craint de me dire combien vous désirez l'amour. Pourquoi me tairiez-vous vos croyances sur lui ? Dites, que demandez-vous que l'amour vous donne ?

Je crois que votre âme est aveugle, et que vous acceptez de vous tromper sur vous. Comment arriverai-je à vous donner enfin conscience

de vous-même; à vous apprendre enfin la vérité de vos désirs et que s'ils sont nombreux, ils ne sont pas confus.

Vous êtes une enfant perdue. Il faut vous consoler puisque vous êtes lasse. Mais je ne peux pas m'abuser sur les vœux profonds de votre âme, sur vos désirs inavoués, et qui peut-être vous sont inconnus.

Vous êtes, vous aussi, dans la forêt obscure, et au milieu de votre vie. Nul chemin ne vous est marqué; la forêt en est toute pleine, et vous avez longtemps battu vos mêmes pas. La route chaque fois joyeusement choisie vous a chaque fois ramenée au même carrefour désert.

Des hommes ont passé qui suivaient *leur* chemin. Vous n'avez pas douté que ce fût là aussi le vôtre. Ils vous ont prise par la main. Et déjà vous la leur tendiez. Mais bientôt, ils se sont lassés de vous conduire. Ou peut-être est-ce vous qui les avez quittés. On ne sait jamais bien quel est celui qui se sépare. Chacun se plaint de l'abandon. C'est simplement qu'on s'est perdu.

Maintenant vous pleurez. La forêt presse autour de vous sa solitude et son silence. Vous

êtes lasse de marcher depuis le jour, à l'aventure. Vous avez soif, vous avez faim, vous avez peur. Et vous criez de votre chagrin.

Princesse, c'est le bois qui dort! Il n'y a plus de chevaliers, plus de châteaux, plus d'escarboucles.

Et il y a longtemps que « nous perdons nos cris » :

Qu'il vienne à nos exils, et vers nos seins, et vers nos lèvres
Le Bienvenu d'espoir, sûr d'être Celui-là,
Qu'il vienne à notre exil
Le Bienvenu d'Amour, sûr d'être Celui-là
Vers l'offre de nos seins et l'ardeur de nos lèvres.

. . . .

O notre roi, pour les délices
De ta vie et de ton chemin,
Prends entre tes mains nos pâles mains...

H. DE RÉGNIER.

Vous attendez le Prédestiné.

Et je sais toutes les paroles dont votre âme est sonore et pleine, dans cette heure comme autrefois, et autrefois comme toujours. Ces paroles, quand on les dit, nul n'en sait jamais l'amertume tant leur mensonge nous enivre. Elles ont la splendeur et l'horreur de la vie. Je les ai dites

comme vous, comme eux, comme nous tous, comme les innombrables morts, comme ceux qui viendront, sans nombre.

« Prends-moi ! Emporte-moi ! Je m'abandonne ! Je me donne ! Fais de moi ce que tu voudras ! Je fus à toi comme je ne fus jamais à personne ! Reçois toute ma vie ! Je veux toute ton âme. Garde-moi. Garde-moi toujours ! »

Ah ! l'admirable effort, le déchirant effort, le misérable effort de l'amour vers l'éternité ! les pauvres paroles humaines, ardentes et serrées, que dénoue de son doigt tranquille le beau, le patient Destin.

Mon amie... (La pitié m'emporte à vous nommer selon mon cœur. Vous sentez bien que j'y succombe, et que je suis tout près de vous, plié sous la même détresse.) Je vous sens toute seule au milieu de vos larmes. Et je ne doute pas que vos mains amoureuses, toutes les nuits, ne soient tendues vers celles du Prédestiné.

Et je ne trouve plus rien à vous dire, en ce moment. Le poids de ma tendresse et de mes souvenirs est tout à coup si lourd !

Laissez que ma raison cède sans se railler à

une tristesse si belle, et qu'elle se repose un peu dans la douceur d'être encore faible, de se sentir humaine et de pleurer.

A MADAME R.

Lundi, 9 heures du soir.

Votre nom des mille et une nuits m'effraie comme la cocaïne que, pendant un moment, je me fourrais dans le nez pour obtenir une extraordinaire transparence de cerveau. Je ne tiens pas du tout à vous le donner au courant de la plume et je m'aperçois que je ne vous connais pas plus de nom que de forme. Quant à vous incarner dans la personnalité, toute morale, de Mlle M..., j'y renonce. C'est le piquant de cette aventure... mais que j'ai donc mal à l'estomac depuis huit heures!... Vous n'auriez pas *aussi* une recette certaine pour les maux d'estomac?

Mes cantilènes vont bien. Valse lente. De la douceur! de la douceur! Je fais la roue, le paon

et les culbutes du tétrao. Que peut-on désirer de plus? Je n'oserais pas lui dire que j'ai mal à l'estomac parce que ça déshonorait mon joli style. Le vil mécanisme de la littérature se glisse même dans la vie. Tous les trois (comme chez les Jésuites) nous obéissons aux lois des rythmes, sinon des rites mondains. Et puis on ne sait jamais avec les jeunes filles!

Je dois, en effet, vous sembler mal élevé. L'homme du monde que vous avez tellement fustigé tombe en vilaine posture sur le tapis. Ça m'est égal. Tout m'est égal quand je souffre. Je n'ai rien de stoïque. Je continue à vous parler, la nuit, de n'importe quel rat qui me passe par a tête, et cela devient automatiquement nécessaire pour que se déclanche, après la série des confidences d'homme à homme, la série des cantilènes d'homme à femme. Ce qui me distingue de vous, c'est que je suis sincère dans les deux cas. Je dis toujours ce que je pense, mais je change de ton... puisque vous m'y forcez.

— Pourquoi votre amie ne se marierait-elle pas? C'est la seule liberté des femmes, le mariage, dont elles disent tant de mal, et c'est au moins

une garantie pour les amants à venir... Je note, pour la psycho-physiologie de l'*Hamour* que je compte écrire à quarante ans avec la collaboration de Laurent, le traducteur d'Ebingt, les différents cas d'affections bourgeoises qui surgissent en ce moment sous mes yeux dans une famille que je fréquente, et je me délecte. Je comprends votre guerre aux adultères du roman, mais vous auriez de l'ouvrage dans le monde non romanesque. Cette superstition du bonheur caché, ce culte de latrie rendu par toutes au Bonheur défendu, c'est-à-dire à la sensation violente, est universelle. « Le bonheur, a dit M. Tarde, qui est un génie obscur (sens de confus) — c'est d'en changer ». Il appelle ça « la rotation des désirs », et ça n'est pas joli comme définition, mais c'est exact.

— Mon Dieu, que j'ai donc mal à l'estomac! Je suis brûlé d'une soif abominable. Seulement, pour avoir de l'eau, il faut que je me dérange... Je ne vous ferai pas grâce d'une sottise, et, ne pouvant pas battre une dame, même avec des coques de ruban, je m'apprête à bien battre la campagne, ce soir! Je vous en réponds!

— A propos : est-ce que depuis que vous ne prenez plus la peine des expéditions postales, elle vous retourne mes lettres? Vous avez l'air de me dire que, *maintenant*, je peux cesser de vous écrire si cela doit influer sur ce que je lui écris. Vous êtes d'une bonté, d'une modestie, d'une délicatesse vraiment superflues, car je suis de poids à vous embêter toutes les deux. Ou seriez-vous plus railleuse que charitable ! J'ai horreur de la bonté, et cette horreur n'est égalée que par ma peur des fautes de goût. Je veux bien bercer des poupées en un langage fleuri et chaste, mais je ne veux pas perdre mon droit de tout vous exprimer en la seule langue littéraire qui ne sonne pas faux à mon oreille : celle de la vie intérieure, celle qu'on écoute avant de l'entendre. Et vous allez voir que je vous tiens par un cordon cérébral (ne lisez pas ombilical, tout de même), qui vaut fichtre bien un nœud de ruban! Si vous avez daigné m'amuser, c'est que je vous amusais peut-être en dépit de ma *grincherie* coutumière. Je vous sens d'un bel égoïsme animal, plus formidable que le mien parce qu'il est mieux portant; alors, si vous vous retirez en

d'élégantes pirouettes (vous qui jurez en bas latin), c'est que vous avez une inquiétude. Votre armure a un défaut, un rivet a sauté. Seriez-vous inquiète de voir le masque éclipsé par le visage? (Au figuré, toujours, puisque je vous ignore l'une et l'autre!) Seriez-vous, malgré votre dignité de marraine bienveillante, *femme* l'espace d'une coquetterie épistolaire, d'une coquetterie en papier? Ce factice nouveau ne serait pas pour me surprendre... ni me déplaire...

— J'ai fini par atteindre une carafe, mais l'eau que je bois a l'odeur fade, l'odeur noire de l'encre.

— Je n'ai pas encore trouvé Ma volupté. Quelquefois j'ai compris les larmes de Xercès, dont Hérodote nous apprend qu'il pleura faute d'une volupté nouvelle. Je dois à Nietzsche de vouloir, malgré tout, la vie belle. Et je n'aspire qu'à la plus intelligente, à la plus somptueuse, à la plus glorieuse folie.

La volupté ordinaire, c'est de mauvais essais de mort. Et puis ça ne dure pas... ou c'est trop long. Je ne suis pas un moraliste ni un immoraliste. Mon excessive nervosité reste en équilibre :

une femme, et pas la même, ne peut m'occuper, sous ce rapport, que trois heures. Or, il y a autre chose, j'en suis sûr. Il faut cependant qu'il y ait autre chose de plus complet, de plus grand qui n'est pas leur Hamour (sentimental... comme chanson) et qui n'est pas le besoin ignoble et ridicule.

Quand je vais au Jardin des Plantes et que je regarde les singes, que je vois leurs fesses rouges, pleines de plaies saignantes et purulentes, leurs érections latentes, leur onanisme forcené, je ne peux pas éviter la pensée *atroce* que c'étaient eux, les anciens hommes, les premiers hommes, les chefs de toute volupté préhistorique. Cela me désespère comme une injure personnelle. Je me rêve puissant et chaste, tout uni. Je n'ai aucun vice, mais je voudrais bien en avoir. J'imagine que cela me ferait m'oublier, oublier les voisins, les voisines surtout... mais je perds toutes mes forces physiques à me chercher inutilement dans le vice ou dans la vertu. Rien ne me grise, rien ne me délivre. La conscience affreuse des vérités vulgaires ne me quitte jamais. *Je vois*... et je suis, hélas ! le *voyeur triste*.

— Une femme a voulu m'étrangler parce que, dans le temps d'une mutuelle conjugaison, je riais de sa grimace. Il n'y a de grave que la mort. Pourquoi n'aurais-je pas ri d'un mauvais essai de mort?

— Encore si j'étais ambitieux, mais je serai cocher de fiacre demain avec indifférence.

— Et je m'ennuie... je m'ennuie... à me tourner moi-même sur le cœur!

— Et c'est moi que vous chargez d'en amuser une autre?... Les femmes que j'aime un peu plus qu'au sens physique du mot, je me couche auprès d'elles (car c'est une merveille qu'un corps vivant qu'on oblige à demeurer statue sans parole et sans geste pour se déflorer). Je respecte leur immobilité pour ne pas me dégoûter d'elles. Je les quitte dès que je leur cause une impatience trop visible... et quelquefois c'est à des heures où les rues sont bien désagréables, l'hiver! Je ne supporte pas de ne pas dormir à ces heures-là. Puis... je vais volontiers rue Feydeau ou rue de Londres. Là, comme dit Maeterlinck dans la *Mort de Tintagiles :* « Je crache. » Oui, c'est tout le cas qu'il faut faire de l'amour. J'ai mis quelque

temps à l'apprendre. Dieux bons! Que d'ambigu j'ai fabriqué pendant dix ans : romances, langueurs, revolver, aconit, et sanglots... trop de sanglots! Le Sahara passant n'en sécherait point la flaque!

Quand on voit l'harmonie, on n'a pas besoin de jouer la musique. On regarde les partitions. Ce qui importe dans les cristaux ce n'est jamais que leurs axes. — Mais, je m'ennuie.

— Les gens qui ont beaucoup aimé et beaucoup souffert ne sont pas tristes. Puis, ils n'ont pas leurs souvenirs sur l'épaule comme un petit bagage. Ils les ont lâchés dans le plein océan de leur misère et sont remontés tout seuls, ahuris, et ils regardent la route... droit devant eux puisqu'il n'y a plus rien derrière... Depuis qu'ils n'aiment plus, ils trouvent qu'on doit aimer mieux. Une des formes de l'ennui est la recherche du mieux, sinon de l'absolu.

— Je voudrais écrire, travailler, accomplir une œuvre, non séduisante mais parfaite. Comment y parvenir en souffrant de cette inquiétude perpétuelle de sa chair à placer, la plus noble ou la

plus humiliante des inquiétudes pour l'homme.

— Je m'aperçois qu'il n'y a plus d'eau dans ma carafe. Je vais me coucher. Aussi bien vous dormez déjà ? A votre réveil vous devez avoir l'esprit lucide, l'œil calme et les jambes nerveuses. Vous vous demandez : « Qu'est-ce que je mangerais à mon déjeuner? » et, courageusement, vous tirez la langue sur un joli chapitre que vous faites comme une branche produirait sa pomme. Je vous envie le secret de votre sérénité animale, laquelle ne vous empêche nullement d'avoir de l'esprit « plus qu'une bête ». Quand vous m'écrivez que vous considérez votre santé comme la pire des infirmités et qu'elle vous fait peur, vous me mentez par pure charité confraternelle. Je vous en remercie avec, tout au fond de mes instincts, un mouvement de haine.

Plus jeune que vous, plus fort que vous, je suis plus vieux d'une fin anticipée, de la fin stupide qui ne me permettra pas de me voir en beauté au plus haut point de la courbe de ma vie, et je vous en veux, presque mortellement, de votre *âge mûr* que vous placez, par dédain, sous mon nez transi de cocaïne, tel un fruit savoureux dont

l'unique devoir serait de tomber dans toutes les mains tendues...

...Puisque après il faut *pourrir*, n'est-ce pas?

A MADEMOISELLE M.

Le 22 juillet.

Tout passe!

Ce fut le premier cri de la sagesse humaine, et les prophètes de ce temps, ceux qui nous parlent du plus haut et du plus certain de la science, l'ont poussé avant de se taire.

Le monde n'est qu'un grand élan. La courbe qu'il décrit a l'ampleur de nos rêves. Il n'est qu'un point de feu qui tourne dans la nuit. Et peut-être est-il vrai que ce monde et l'espace ne sont que les inventions de nos cerveaux hallucinés. Nous nous les transmettons, d'un âge à un autre âge, dans chaque goutte de ce sang qui traverse les corps des hommes comme un fleuve continuel son lit nécessaire et changeant.

Peut-être que le germe, aveugle et merveilleux, dont la hâte à créer fixe notre origine, pressent dans son premier parcours les vieilles chimères des hommes. Le lait que nous suçons augmente leur empire obscur. Et les premiers mots qu'on nous dit nous trouvent déjà prêts à l'antique esclavage dont nul, *nul par la raison*, ne pourra s'affranchir.

Mais tout s'écroule, et c'est en vain que nous cherchons d'artificieuses immanences. Si quelqu'une de nos idées, à l'étroit horizon des siècles dont nous embrassons la courbure, nous semble immobile et certaine, c'est peut-être qu'en avançant nous la reculons pas à pas. Ces « étoiles du ciel logique », nous les posons au loin de nous, et nous croyons qu'elles nous guident. Nous gravitons tous autour d'elles, cataractés par leur éclat, sans songer que chacun porte en son âme sa lumière et qu'il poursuit, dans des ténèbres, la torche qu'il tient à la main.

Le monde n'a peut-être pas de plus divine éternité que son éternelle inconstance.

Mais quelle goutte d'eau rêverait d'arrêter la vague qui l'entraîne, et quelle vague l'Océan, et

quel océan notre terre, et quelle terre le soleil, et quel soleil le monde entier. Et quelle goutte d'eau rêverait d'arrêter le monde?

Et vous...

Il n'y a pas un battement de votre cœur qui n'ait, à chaque instant, la volupté complète d'un adieu.

Mon amie, apprenez le secret de votre âme. Ce qui *demeure* en nous, nous penche vers la mort. Ne pleurez rien de ce qui passe. Car si *tout* est furtif, c'est à *tout* qu'il faut s'attacher. Et s'attacher à tout, n'est-ce pas se dissoudre et comme ne tenir à rien?

Quand vous aurez quitté ces puérils souhaits de garder, dans vos bras fermés, chaque minute passagère; quand vous aurez perdu le goût malencontreux de posséder ce qu'il y a en vous, et tout autour de vous, d'heureusement insaisissable; quand vous aurez nié le stupide désir de ralentir toute la vie, et de la mesurer à vos courtes croyances; lorsque vous céderez, passive et consciente, aux jeux inattendus de la nécessité; quand vous serez enfin sensible, épanouie, et toute dépliée dans votre intelligence la plus irré-

solue et la plus attentive, la beauté de la vie se répandra sur vous, impérieuse et caressante, ainsi que se répand la mer sur une plage égalisée.

Vos désirs seront innombrables. Chaque heure en fanera, chaque heure en ouvrira la sage, la tranquille et l'odorante floraison. Vous serez comme un champ de roses sous la lumière et sous la pluie. Vous n'aurez plus qu'à *vous* cueillir, au gré des matins et de vous.

Vous passerez comme un automne, mélancolique et merveilleux; comme un automne, tiède et doux, plein de fruits savoureux sous qui les branches ploient affectueuses ou... trop lasses.

Puis au bord de l'hiver, vous vous réfugierez dans vos derniers parfums. Vos fruits seront cueillis. Vos feuilles chaque soir vous quitteront sous le vent calme. Et, pareille à une eau dormante, vous sourirez un peu de les voir s'envoler.

Alors, ayant connu qu'il est temps de partir, et toute riche de bons rêves, vous vous laisserez au repos. Votre vie épuisée, ainsi qu'une fontaine, diminuera tranquillement. Peut-être

que de chers et jeunes visages se pencheront sur l'eau, déjà bientôt tarie : des visages nouveaux, et pourtant reconnus, avec des yeux d'espoir, des fronts d'insouciance, et tout prêts à sourire parmi les larmes de l'adieu.

Vous n'aurez plus, ô mon amie, au seuil de la plus longue absence dont nul ne brise le secret, que ce tout petit peu de forces qu'il faut encore aux vivants pour mourir.

Et ce sera comme un dernier désir, discret, profond, silencieux, où vous aurez glissé si vite et si légèrement qu'à peine saurez-vous l'avoir réalisé.

Un merle chante, grave et court, dans les tilleuls de mon jardin. Sa voix se pare de silences. Il pleut paisiblement sur les roses. Les abricots sont jaunes; parfois, je les entends qui tombent.

Chère, votre âme n'est pas mûre. Elle se détacherait du chagrin. Mais ce n'est pas encore l'automne!

A MADEMOISELLE M.

Juillet.

Mon amie, je pars pour jusqu'à mardi. Je n'aurai pas la tranquillité de vous répondre avant ce moment. Votre âme est obscure et troublée. J'ai grand'peine à y lire. Mais je ne désespère pas de vous rendre la force et le goût de vivre.

Vous comprendrez plus tard que le mensonge et l'ironie sont de très précieuses armures.

Vous n'avez pas répondu à une sérieuse question que je vous ai posée sur vos croyances au sujet de l'amour.

Etes-vous musicienne, et très musicienne?

A MADEMOISELLE M.

27 juillet 1902.

Votre âme, mon amie, est obscure et troublée. Il faut la faire claire et calme.

Savez-vous qu'il y a des êtres dont toute la vie s'est passée dans l'angoisse de se connaître, et qui n'y sont pas parvenus.

D'autres, et c'est le plus grand nombre, vivent sans inquiétude, conduits seulement par les heures, retenus par leurs préjugés et contents de brouter où le hasard les jette.

Ceux-là ne souffrent pas. Ils naissent asservis. Leurs désirs sont sans force. Ils n'ont que quelques besoins courts. Leur torpeur se complaît à toutes les contraintes. Que feraient-ils de la liberté? Nulle énergie ne les tourmente. Ils sont pauvres de sang, de cervelle et de vie.

Nulle clarté ne les émeut. Nulle angoisse ne les visite. Nul orient ne les attire. Ils sont. Aussi bien, ils ne seraient pas. Mais ne leur portez pas envie. Ce n'est pas vivre heureux que de vivre stupide. *Le Bonheur est une pensée.* Ils n'ont pas de pensées. Ils mangent.

Ils se ressemblent tous. Aucun effort ne les soulève. Tout travail leur est odieux. Ils ont inventé la morale par impuissance plus encore que par égoïsme : on ne peut craindre rien de son égal en faiblesse. Incapables de dominer, ils n'ad-

mettent pas de servir. Surtout, il ne faut pas qu'aucun d'eux les dépasse. Toute différence leur est déjà suspecte. Toute suprématie fait encourir la mort. Ils n'ont qu'un vœu, et même leur est-il ardu de le vouloir : c'est de ne plus agir.

Leur avilissement se masque de vertu. Ils sont cruels et timorés. Leur état le plus spontané, c'est la bêtise. Ils n'ont pas pour guider leur vie de plus sûr instinct que leur haine. Ils se disent « l'humanité ». Mais chacun d'eux et tous ensemble sont les fils du « Catoblepas » à qui Flaubert fait avouer dans l'admirable *Tentation* : « Une fois je me suis dévoré les pattes sans m'en apercevoir. »

Ce sont *nos* ennemis.

J'ai l'horreur de Platon. Ce logicien sentimental a, pendant deux mille ans, frappé l'humanité de ténèbres et de folie. Nous lui devons, à travers d'ignorants disciples, cette longue agonie mystique et douloureuse, dont le socialisme présent marque enfin le dernier sursaut.

L'humanité va-t-elle accepter de mourir? Va-t-elle décider de ralentir sa vie à la façon de ces paysans russes qui, dormant tout l'hiver, et

serrés en troupeau, composent avec la famine?

Si le platonisme triomphe, l'intelligence et la beauté se tariront bientôt dans la pensée des hommes. La pensée à son tour se retirera d'eux. Ils n'auront d'autres lois que la faim collective : le seul de leurs besoins qu'ils seront *tous* à partager. La vieille humanité ne dépasserait pas la morale stérile et socialiste des abeilles.

Mais je veux croire encore aux beaux matins du monde, à la douleur et à la faim. Les hommes reviendront au goût de la santé, au culte de la force, et à la volonté de toute leur puissance. Mais il faut commencer par brûler les vieux mots qui longtemps nous ont enchaînés.

Vous parlez d'Absolu et d'Infini : l'âme n'est pas métaphysique.

J'appelle ainsi la possession la plus complète et la plus vive, prise par ma conscience, des mouvements de mes instincts.

La conscience est indéfinissable. C'est un état où se mesure la qualité de notre vie.

La raison n'est qu'un peu de notre intelligence.

Nous ne valons *sur tout* que par la sensibilité.

La qualité d'un être a ses sources profondes dans l'épanouissement et l'instabilité les plus achevés de ses *nerfs*, dans l'harmonie de leurs rapports.

La conscience de nos instincts, c'est l'ordre même de votre âme.

L'âme, c'est de se posséder.

Le bonheur, c'est de s'obéir.

Ne vous effrayez pas de tant d'aridité. Tout cela touche à vous par des retours profonds.

A MADEMOISELLE M.

29 juillet 1902.

Mon amie, accueillez sans impatience ces idées rapides et rudes que je vous écris au hasard.

Je voudrais les planter en vous comme ces clous de fer qu'on plante dans le bois des portes et qui le font impénétrable.

Votre mal en effet n'est pas celui d'*un* être. Il a gagné les races les plus hautes, qu'il est en

chemin de ruiner, et, dans ces races mêmes, il décime âprement les nobles énergies qu'un sentiment d'orgueil, autant que leur puissance, maintient toujours dans la révolte.

Vous vous effrayez de fantômes. On vous a faussée de croyances.

Ne souffrez-vous que de votre âme ?

Vous souffrez de tout votre corps, de vos forces perdues, de vos instincts trahis, de votre conscience aveuglée.

Vous redoutez « l'abîme » où vous pensez que je vous mène. « Ne s'attacher à rien » vous pénètre d'horreur. Comme vous avez peur *de vous*.

Ainsi vous préférez *votre* vertige. Et vous trouvez moins dangereux « l'abîme » où se cherche votre âme, vos lâches idées « d'Infini », votre horizon désert où se recule « l'Absolu ».

Infini, *Absolu*, est-ce à cela que vous tenez ? Je sens que ces *mots* vous accablent. Vous les portez comme une foi.

Et maintenant, c'est moi qu'épouvante le vide où je vous sens jetée. Je suis plein de pitié pour vous, plein d'amitié, plein de tendresse, plein d'espérance aussi.

Je me suis guéri seul du spiritualisme, de cette plus tragique espèce de folie des grandeurs, de cette lamentable et lucide manie de vouloir être un autre Dieu.

L'humanité se meurt, ainsi que vous, des idées fixes d'un sophiste athénien. Notre conscience élaborée au prix d'admirables douleurs, et retouchée parmi nos larmes quotidiennes, un poète-rhéteur l'a détachée de sa sûre origine, du contact bienfaisant de la Réalité.

C'est sous l'ordre de la souffrance que nous avions gaîment inventé le Bonheur. Puisque tout était passager, puisque le monde était mobile, nous nous remettions à sa loi.

Tout demeurait divin de demeurer possible. Rien ne pouvait surprendre : l'inattendu étant la forme de la vie. Les hommes portaient le hasard comme ils font aujourd'hui de la fatalité. Rien n'était fixe, et tout acceptait de finir.

Les accidents de leur destin semblaient aux hommes, naturels. Ils ne laissaient pas de s'en plaindre ; mais sans en accuser un ordre qu'ils savaient ne pas exister dans les choses. Les dieux

mêmes pouvaient mourir. Ils passaient comme les saisons.

Le monde avait l'air d'une fète. Si la douleur y fréquentait, nul mortel oubliait que c'était en passant. Ceux-là mêmes qu'elle touchait la supportaient comme une amie. Parce que les jours sont changeants, et qu'on ne la méritait pas, elle apportait parmi les larmes une promesse de bonheur. Et les heures menaient leur ronde continue, tour à tour saluées de joie ou de chagrin.

L'incertitude était le repos de l'esprit. Démocrite riait de sa bonne ignorance, Diogène de nier son âme, Aristippe de tout devoir, et de tout refuser au destin.

Le dangereux Platon imagina un jour de donner à l'erreur le spécieux éclat de quelques vérités éternelles.

C'est lui qui, le premier, fit se jeter les hommes hors du beau fleuve de la vie. La force du courant qu'ils ne connaissaient pas, lorsqu'il les emportait, les frappa bientôt de terreur. Les points de fixité où tendait leur folie, les eaux tumultueuses en éloignaient toujours. Et voici qu'ils se sont brisés à les atteindre. La fatigue

les presse, le doute les épuise. Leur détresse pourtant, et en vain, s'exaspère à vouloir l'impossible repos.

Ils n'osent plus s'abandonner au fleuve qui berçait leur sagesse ingénue. Le terme de sa course, la violence de sa fuite, à présent les tourmentent. Et leur angoisse se refuse, autant que leur orgueil, à cet autre repos réel et consolant qui serait de céder simplement à la vie.

Mon amie, abandonnez-vous. Ne lassez pas votre âme : elle vous lassera ! Mais apprenez à lui complaire. C'est une noble volonté que de savoir plier la sienne aux jeux aventureux des jours.

Votre dernière lettre est moins impatiente. Je la comprends davantage. Votre goût de souffrir. je l'avais deviné. Mais n'est-ce pas l'ennui, aussi, qui vous abat?

Je travaille. C'est une grande part du secret de ma force. Et vraiment, je ne connais pas de joie plus chère, plus fidèle, moins monotone et plus réconfortante. Avez-vous pensé à cela?

Vous me demandez si je suis heureux ?

— Non.

Mais je me passe du bonheur. Peut-être est-ce que je le crains ? S'il venait, je l'accueillerais sans hâte. Peut-être le refuserais-je aussi ? Sincèrement, je crois que je le refuserais. J'ai appris à vivre sans lui.

Oh ! non, je ne suis pas heureux. Mais je ne suis pas malheureux.

Plus tard, je vous parlerai de ma vie. Ce qu'il y demeure de trouble, à ce moment, m'aura quitté. Et de tant de tumultes odieux ou fervents il ne restera plus autour de ma pensée qu'un grand silence. Tout le bien, tout le mal, que j'aurai fait, sans le vouloir, à cause des mauvais désirs qui pourrissent en nous comme des fruits gâtés, je ne m'en souviendrai qu'avec une fatigue un peu désenchantée et beaucoup sérieuse.

L'amour n'est qu'un désir de volupté. La volupté n'est qu'un parfum. Une fois respiré, il enivre. L'ivresse est-elle plus que le premier dégoût ?

Mon « amoureuse » amie, il faut me pardonner ce que je viens d'écrire. Je le crois. Je devais le taire. Je l'aurais dû pour vous, au moins en ce moment.

Il y a des vérités mauvaises.

Mais ceux qui les ont rencontrées doivent à la pitié qui est parmi les hommes de taire la raison d'un nouveau désespoir.

Oui, je vous reparlerai de l'amour!

Mais aujourd'hui, je ne veux pas vous laisser toute seule et froissée, dans la défaite de vos doutes. Je sais trop que douter n'est qu'une forme négative de la foi.

Mais l'amour n'est pas tout le cœur. L'amour, ce n'est qu'un peu du cœur. Et c'est le plus pauvre du cœur.

Mon amie, ne croyez-vous pas que l'amitié serait meilleure, à la fois rare et merveilleuse, pleine d'humanité, de faiblesse et de charité (au sens latin), de fantaisie et de raison, d'intelligence et de bonté; une amitié, un peu craintive, où tout serait permis, où l'on sourirait l'un de l'autre, où les pauvres gens que nous sommes réuniraient leurs lassitudes, leurs courages et leurs dédains; une amitié, surtout, qu'il faudrait bien défendre d'être *dévastée* par l'amour.

Nos désirs ont l'ardeur et la stérilité des flammes. C'est leur beauté qui les épuise. Il ne

faut pas les approcher de ce qui nous est précieux. Où ils brûlent, rien ne renaît. Ce qu'ils brûlent, rien n'en subsiste. Ils effacent nos souvenirs plus vite que la mort, et plus fort que l'oubli.

N'est-ce pas à la volupté un prix par trop cruel et trop désespérant que ce qu'elle tarit en nous de confiance et de tendresse.

La vie n'est belle cependant que sous l'éclat multiplié de nos désirs toujours nouveaux et toujours consumés. Ils illuminent notre route. Et qu'importe s'ils meurent, puisque d'autres nous accompagnent, et que d'autres encore nous accompagneront. C'est à les dépasser que notre âme s'efforce!

La vôtre se lasse à pleurer sur les ardeurs éteintes. Vous passez dans vos doigts la cendre de vos anciens jours. Et vous vous lamentez dans les ténèbres.

Levez-vous, mon amie, marchez sur votre route. La mort ne conclut bien qu'aux vies bien employées. A peine avez-vous entamé la vôtre? Ce qu'il faut surmonter, n'est-ce pas justement les premiers temps de lassitude?

Vous n'avez pas beaucoup souffert. Vous n'avez pas beaucoup aimé. On se dégoûte de ses larmes jusqu'à en sourire. Et la douleur a son automne où mûrissent des fruits de joie.

Ah! il faut vivre vite, vite; entasser dans ses premiers ans les passions stupides et les chagrins si violents qu'on risque parfois d'y mourir. Il faut se jeter à la vie avec l'emportement d'en jouir sans réserve et d'en souffrir avec délice. Il faut épuiser sa folie, ainsi qu'un vin plein de danger.

La sagesse, c'est la fatigue, autant que l'ordre de son âme. C'est l'âge de l'esprit où la vie se nuance et frissonne et se colore de beauté. C'est l'âge où le cœur se sent riche parce qu'il sent enfin ne rien dilapider, et qu'il accueille la douceur des plus délicates minutes. Il est comme une haie de Bengale au printemps, fleurie de roses minuscules, et d'un innombrable parfum.

Je vous l'ai dit déjà. Il faut que vous quittiez l'âge des passions pour *vous* plaire passionnément.

Allez souffrir. Aimez encore. Pleurez.

Ou bien refermez-vous si vous êtes enfin digne

de vous aimer, et de vous sourire à vous-même. Qu'allez-vous demander aux autres que *seule* vous portez en vous?

Non, vous n'avez pas donné le bonheur, et vous ne l'avez pas reçu. Nul être ne peut rien trouver hors de lui-même qui ne soit déjà *tout* en lui. Vous n'avez jamais fait que *vous* chercher parmi les autres. C'est *vous* que vous baisiez sur leurs lèvres. C'est *vous* que vous serriez contre vous-même, en les serrant. C'est *vous* que vous aimiez, en les aimant. Vous les vouliez *pareils à vous*, comme on adore son image.

Et vous avez quitté de les aimer, quand moins d'emportement vous eût permis de voir que leur vie et leur âme avaient d'autres lois que les vôtres, quand vous avez cessé de les masquer de *vos* désirs.

L'amour, c'est une image qu'on se fait d'un autre, *à son image*, et qui n'est jamais lui. Pourquoi lui en vouloir alors qu'on s'est si bien à soi-même menti? L'amour, ce n'est jamais que son propre pouvoir d'illusion et de bonheur. Les autres ne *peuvent* nous donner que ce que nous *voulons* leur prendre.

Ce n'est pas d'être aimé, qui importe ; c'est d'aimer, vous le savez bien.

Il faut que vous lisiez *la Demeure enchantée* de Vernon.

A MADEMOISELLE M.

1er août 1902.

Mon amie, je vous plains de n'aimer pas la musique. Elle est un grand lieu de repos. Votre froideur à son égard m'incline à présumer que votre sensibilité n'est pas si riche que vous dites. Peut-être avez-vous plus de tête que de cœur. Je m'en doutais un peu. Et vous auriez grandi dans la foi protestante, même si aujourd'hui vous l'aviez délaissée, que je n'en serais pas surpris.

La sensualité vous manque. Votre mysticisme en amour tient plus de l'imagination que de la volupté. Car le catholicisme accroît les fièvres

du désir. Sainte Thérèse était mystique, sa tendresse pour Dieu n'avait pas d'autre ardeur que celle de sa chair. Je vous devine un peu rationaliste et peut-être glacée.

Vous m'avez confié qu'il suffirait d'un mensonge pour effacer de vous tout un amour. L'amour n'a rien à voir avec la vérité. Que vous avez l'esprit géométrique !

Je vous avais priée de me dire vraiment ce que vous demandiez à l'amour. Vous ne m'avez pas répondu.

C'est là que je pensais sûrement vous surprendre. Ah ! quittez donc vos théories, et vos croyances, et votre idéal. Comment voulez-vous être heureuse avec tant de défenses et de mornes contraintes ? Ne cherchez donc pas à inscrire ce que vous ignorez dans les constructions de votre intelligence.

Qui vous dit de pousser les murs de la prison où vos préjugés vous enferment. — Vous répondez par des sophismes. Il faut être sincère et vous ne l'êtes pas. Il ne faut pas rester aveugle et vous vous complaisez à l'être.

Si vous avez envie de vivre, si vous portez en

vous la force et le désir des possessions *réelles*, affrontez donc la vie ! Evadez-vous enfin de vos préventions sentimentales.

L'Infini, ce n'est rien ! L'Absolu, c'est un mot de fou ! Mais vous vous attachez à l'impossible et au néant comme font ceux qui sont trop faibles pour se saisir d'un peu de *vrai*.

Je vous sens dénuée d'ivresse, d'insouciance et d'énergie.

Que vous ayez souffert, cela passe votre raison, mon amie. Quittez votre raison, elle n'est à nous que notre ombre. Pour en faire un si triste usage, laissez aussi l'intelligence dont vous jouez à vous blesser.

Il ne s'agit pas d'être heureux ! Quittez vos songes de fatigue et de paresse, et de silence. Car il faut vivre, vivre, vivre. Croyez enfin qu'il n'y a rien de plus amer que le repos.

Il faut vivre au hasard des jours. La douleur et la joie sont au-dessus de nous comme l'azur et les orages. Et nous les traversons toujours.

C'est l'immobilité qui nous torture. Il faut agir, — agir pour rien. Ne redoutez que l'indo-

lence. Celle de votre esprit, redoutez-la bien davantage.

S'arrêter, mon amie, c'est volontairement commencer de mourir. Je ne crains pas la mort qui est inévitable ; mais comment saurait-on l'aimer? Il est vrai aussi bien qu'on ne saurait pas la haïr puisqu'elle est justement votre infini, votre absolu. Comment pourrait-elle effrayer, comment pourrait-elle séduire puisqu'elle n'est *rien de réel*.

Il n'existe rien que la vie.

Il n'y a rien de vrai que la vie.

Rien ne nous est donné de certain que la vie.

Ah! j'ai pour la douleur un goût plus vaillant que le vôtre. Mais je ne m'y plais pas quand elle est sourde en moi et que je sens diminuer sous sa menace familière et presque caressante les forces vives de mon corps. Je sais qu'on arrive à l'aimer. Elle devient d'un poids si doux, comme ces fièvres lentes dont l'insensible feu couve la perfidie! Mais son habitude est vite mortelle.

Cette tranquillité de larmes et d'ennui où vous vous étendez comme sur des coussins, ce n'est que l'agonie insidieuse et tiède où vous vous résolvez par manque de courage.

La douleur, je la tiens pour le prix de la vie. Je ne m'étonne plus, maintenant, du marché. Certes je ne l'ai pas accepté sans révolte. Mais je sais aujourd'hui que la loi en est juste, puisqu'elle est nécessaire, et que c'est le secret du monde qui l'anime.

L'intensité de nos désirs, la qualité de notre vie, et la beauté de nos instincts, c'est la douleur qui les mesure.

Ce qu'elle a pour nous de terrible vient de ce que nous n'osons pas la considérer comme aussi naturelle et aussi simple que la joie. Elle nous semble une injustice, un désordre ou un châtiment, tant nous sommes gâtés de morale, obscurcis de métaphysique, atténués d'intelligence.

Voilà que nous pesons les conditions du monde à nos balances du mérite. « La douleur doit avoir un sens ! Saurait-elle exister sans but ? Comment douterait-on de sa valeur sanctionnelle ? »

Cette prétention de jeter sur le monde les minces lois de notre esprit, et les catégories de notre propre erreur, nous rend de jour en jour beaucoup plus misérables.

La vie porte sa fin et sa cause en soi-même. Peut-être bien que la douleur en représente la forme la plus haute et la plus spontanée. Pour moi, je ne suis pas éloigné de le croire. Mais alors c'est la joie qu'il nous faudrait tenir pour un événement. C'est la joie qui devrait surprendre et pouvoir être justifiée.

En vérité, rien ne s'oppose! Le plaisir, la douleur sont de pareils modes de vie, des résultats de quantité. Chaque être dans la peine, ainsi que dans la joie, garde son style et ses limites.

Pour Taine, « la raison et la santé ne sont que d'heureux accidents ». Et le meilleur fruit de la science est la résignation froide qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à n'être rien de plus que la *douleur du corps*.

Je n'ai pas donné d'autre sens à la douleur dont je vous parle. Les douleurs de l'esprit, *nous les imaginons*. Il nous appartient donc aussi de les nier. Mais la résignation où se réfugie Taine ne convient bien qu'aux âmes faibles. Les forts auront toujours assez d'enthousiasme pour discipliner leur douleur et la faire servir aux fêtes de leur joie.

C'est la douleur qui nous exalte. Elle est la preuve de la vie. La vie n'est qu'un acte d'effort. L'effort, c'est le mythe du monde.

Mon amie, je ne connais pas votre pays. D'ailleurs je n'en connais aucun. Je voyagerai plus tard, s'il plaît à mon destin. Mais ce lac de Joux tel que vous me le montrez est fort beau, malgré que je redoute la montagne. Je vous envie tant d'air et de verdure dont vous ne goûtez pas sainement la fraîcheur. Ce pays n'est ni calme ni monotone. Il est beau. Vous ne le savez plus.

Vos lettres en ce moment me donnent beaucoup de peine. Je suis surchargé de travail. On m'a commandé un très difficile article sur « la Poésie au XIXe siècle », France fait « l'histoire », Séailles « la philosophie » et Geffroy « l'art. »

C'est un voisinage écrasant pour moi. Et cela me donne beaucoup trop à faire. Mais je n'ai plus que cette passion, *mon travail.* Et puis de toutes façons, je ne puis m'en passer. Voilà pourquoi je l'aime tant.

Je vous parlerai du mensonge et de l'ironie dont vous ne savez pas l'admirable valeur. Je ne

mens pas qu'à mes égaux. Je mens à tous les autres. Comment serai-je indépendant ?

Mais vraiment vous êtes, par trop de côtés, une petite fille sage. Cela m'attriste.

Sur l'égoïsme aussi, vous dites de naïves choses. Mais il faudrait s'entendre sur les mots.

Avez-vous lu Goethe ? et Nietzsche ? Ne travaillez-vous pas ? ne lisez-vous pas ? quelle est votre vie ? Mondaine ? Isolée ? Libre ?

Mon amie, considérez chacune de ces questions comme facultative, et n'y répondez qu'à votre gré. Je ne sais rien de vous, et n'en saurai jamais que ce que vous m'en apprendrez vous-même. Peut-être que je me trompe tout à fait sur votre âme. Peut-être êtes-vous *plus* ou *moins* ce que je crois. Mais cela ne fait rien.

Je vous ai donné 30 ans, parce que c'est le temps de la crise que vous passez.

Paris, 2 août.

Mon amie, je pars jusqu'à mardi. Mais écrivez-moi à votregré. Vous ne m'écrivez d'ailleurs pas assez. Cordialement.

A MADEMOISELLE M.

6 août 1902.

Non, mon amie, je n'aime pas la montagne, et encore moins la plaine.

J'aime la mer qui est sonore, et vive, et pathétique. J'aime la mer qui est changeante avec les jours, profonde avec la vie, mystérieuse avec la vie et dangereuse avec la vie.

Mais le morne et tragique désordre de la montagne m'impose sa contrainte avec trop de rigueur. Mon goût d'espace y est par trop violenté. De la montagne je ne peux aimer que les cimes, et pour ce qu'on y voit. Mais la vie s'en est retirée. Par-dessus tout, j'aime la vie.

J'ai habité des mois dans la montagne et dans la neige. Je sais le charme éblouissant de l'hiver à le passer si haut. Ce que j'y ai toujours aimé, c'est la transparence des eaux, la qualité de la lumière, et cet air si glacé et si pur, qu'il consume.

Mais la vallée m'étouffe. Et je craignais toujours d'y redescendre.

Vous me dites que ma dernière lettre vous a brusquée. Je ne peux pas le regretter, mon amie. Et je n'écris pas pour vous plaire ! Il faut me prendre avec tout ce qui est en moi incertain et momentané, avec mes tons d'impatience et de tendresse. Je n'ai pas d'empire sur moi. Et je ne veux pas en avoir. D'ailleurs, je n'en saurais plus prendre.

Je ne vous dis de vous que ce que j'imagine. Je ne vous connais pas : il faut bien que je vous invente. On se connaît parfois qu'on ne se voit pas davantage. Et je ne suis pas bon, comme vous l'entendez.

Mais vous non plus, n'en doutez pas.

Vous êtes égoïste ; vous me l'avez écrit, en me priant de vous détacher de cet égoïsme. Je m'en garderai bien. Et puis, nous n'y parviendrons pas.

L'égoïsme est la source profonde de notre vie, la force impérieuse, et la forme première de toute existence, la loi de votre corps, et de vos sens et de votre âme.

Le devoir c'est d'être égoïste.

Ah! c'est un autre impératif catégorique que celui du vieux Kant. Et si une morale doit conduire les hommes, l'égoïsme est son premier ordre. C'est un instinct dont la puissance passe bien outre à l'humanité pour embrasser toute la vie et peut-être le monde même.

C'est un instinct robuste et magnifique. Mêlé au sang des hommes, il est l'infaillible orient qui les défend contre l'intelligence, qui les sauve de leur meurtrière raison.

Et l'égoïsme seul peut fournir aux constructions sociales l'armature la plus solide et la plus légitime. Les morales rationalistes n'ont fait que le stériliser en le contrariant. L'humanité leur doit d'être privée d'enthousiasme, d'enivrement et de beauté.

Mais, sous l'apparence des mots, l'égoïsme appauvri garde tout son empire, nos sentiments ne font que masquer nos besoins. Mais il nous plaît toujours de nous tromper nous-mêmes. Et l'égoïsme a pris le ton de la vertu. On l'a dépossédé de sa grandeur première, de sa noblesse, de sa fécondité. Il n'est plus maintenant qu'un appé-

tit sournois. Les cruautés n'ont plus d'ampleur. Le préjugé de la justice l'a réduit tout au plus à la méchanceté. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un esclave honteux. Mais il mène, tout aveuglé, le vulgaire troupeau des hommes, et ne les quitte qu'à leur mort. Les images de Dieu, d'Eternité ou d'Absolu, ce sont les rêves de sa force.

Il est *toujours toute* la vie.

Il n'y a pas une fleur du printemps, pas un petit grain de l'été, pas un fruit doré de l'automne, pas un insecte dans les champs, pas un animal de la mer, pas une bête sous le ciel, pas un génie parmi les hommes que l'égoïsme ne possède et n'épanouisse à la vie. On n'est pas encore sûr qu'il ne dirige pas les axes des cristaux dans le mystère de leurs pôles.

L'égoïsme est toute la vie. Prétendre à le renier, c'est se proposer de mourir. Tout acte de bonté, n'est qu'un acte de perte. Cependant l'égoïsme est plus fort que la mort puisque, par son élan, la vie se continue. Il n'y a pas de bonté pure.

Confiez-vous à votre corps. La santé n'est le plus souvent qu'un égoïsme harmonieux. Et le

bonheur dont vous rêvez n'a peut-être pas d'autre nom.

Sans doute ne sommes-nous quelquefois si malades, et attaqués aux sources mêmes de nos forces, que pour avoir nié en nous les lois mêmes de notre vie. Nos désirs ne sont pas des jeux. On nous a défendu de croire à leur valeur. Et nous obéissons à des croyances délétères. Nous ignorons ce qui nous tue.

Mon amie, *nos désirs sont des ordres*. Il faut les accomplir sous peine des pires douleurs dont la plus longue et la plus haute nous accable jusqu'à mourir. Se contraindre équivaut à un vœu de suicide. Et le renoncement n'est qu'une forme d'agonie.

Si le goût de la mort, l'amour de la souffrance vous tiennent à ce point, c'est que votre organisme est las de vaines luttes. Votre pensée lui est un tyran sans espoir. Il préfère la rejeter, au prix merveilleux de sa vie, à toujours s'insurger contre son oppression.

Vous n'avez rien en vous de plus certain que vos désirs, de plus riche que vos désirs, et de plus beau que vos désirs.

Prenez-les par la main, et laissez-vous à eux, sans volonté. Cueillez les courtes joies dont ils fleurissent votre route. N'en imaginez pas qui ne soient pas réelles. Donnez leur prix aux plus communes. Et n'oubliez jamais que leur parfum n'est que d'un jour.

Le désir de l'amour, le désir de la faim ne sont si merveilleux que de pouvoir renaître. C'est ce qui passe en nous, qui meurt et qui renaît, qu'il faut aimer passionnément.

7 août. — Le temps me manque à vous écrire aujourd'hui. Je vais dîner chez Anatole France. Le lisez-vous ? Il faut l'aimer. C'est un sage.

Le seul.

A MADEMOISELLE M.

Mantes, 10 août 1902.

Mon amie, le temps me manque à vous écrire. Je travaille du matin jusqu'à tard dans la nuit.

Je recopie une longue nouvelle que je vous enverrai. Je remanie une pièce en cinq actes qu'Antoine me demande. Et j'ai cette étude très difficile sur la poésie française, qui ne laisse pas de me tourmenter. Rien ne se fait vite. J'écris très lentement et avec beaucoup de peine.

— Oui, je connais beaucoup France. Je vous dirai (sans vanité parce que j'en suis heureux) que je l'intéresse. Moi je l'aime beaucoup sans le suivre toujours. Vous savez qu'aujourd'hui il est socialiste. Il l'est sans doute par réaction. Sûrement même. Mais c'est toujours une admirable et forte intelligence. Et la plus simple de ce temps. Il ignore la vanité.

Connaissez-vous ses quatre volumes de critique qui s'appellent « la Vie littéraire ». Il y a là des plus belles pages de son œuvre.

Je pensais bien que *la Demeure enchantée* vous blesserait. Votre sentimentalité s'est offusquée sans doute de tant d'irrespect pour les sentiments du cœur. Ce livre amer m'a sauvé d'une mauvaise crise. Le mépris qu'il contient pour les choses humaines est réconfortant. Je lis ce livre comme d'autres une « Imitation ». Il est

noble à force d'outrages. — Et j'ai de Vernon une belle lettre. Nous ne nous connaissons pas. Je sais qu'il est juif. Je l'avais deviné à son grand pouvoir de dissocier les idées. Malgré que je sois sans croyance, je reste catholique par la tendresse de mes doutes. Mon âme est pour toujours amollie. Et je ne fais que cuirasser ma faiblesse sentimentale.

Ecrivez-moi, mon amie. Vous ne m'êtes pas encore chère; mais j'ai déjà passé outre à l'indifférence. Je veux croire que quand vous vous taisez, vous souffrez moins. On ne crie que sous la douleur.

A vous.

A MADEMOISELLE M.

11 août 1902.

Mon amie, la nuit est froide. Ma sœur en bas joue les préludes de Bach. Quel admirable, quel intelligent, quel calme musicien! Que la

simplicité de ses moyens est belle ! — Après ma longue et dure journée de travail, cela me repose un peu. Je suis parfois très las.

Vos châteaux sont quelquefois jolis. Mais pas celui de la Française.

Je vous envoie, c'est indiscret, une photographie qu'on a tirée de moi hier. Vous y verrez mon chien qui est très beau.

— France m'a envoyé trois des siennes.

Je ne peux pas tous ces temps-ci vous écrire gravement. J'use beaucoup d'attention à mes poètes du XIX[e] siècle. Mais je crains que Pelletan ne refuse mon étude comme trop hardie.

Je l'aurais toujours écrite. Il est bon, à certaines époques, de fixer ses idées.

— Je ne suis pas aussi fort que je veux, pas aussi fort que j'en prends l'air.

J'ai des heures de grande et de triste faiblesse. Et je doute beaucoup de moi et de l'avenir. Et je n'ai pas d'autre but que moi-même. Je ne sais pas aimer, et j'ai besoin qu'on m'aime et qu'on ait soin de moi.

Je fais souffrir quelqu'un ; mais ce n'est pas ma faute. C'est un être exclusif, enfantin et

jaloux, qui surtout veut être aimé, et ne supporte pas que ma pensée un seul moment soit distraite. Je suis un peu bon. Je ne suis pas un amoureux. Je ne suis pas à moi-même. Je ne pourrai jamais me donner tout entier.

Je n'aime pas beaucoup faire des confidences. A quoi cela sert-il?

A vous.

A MADEMOISELLE M.

Mantes, 15 août 1902.

Mon amie, n'est-ce pas aujourd'hui votre fête ? Donc, bonne fête, selon l'usage. Ne vous plaignez pas de mon silence. Je suis moi-même fâché de ne pouvoir entretenir en vous, pendant ces temps-ci, la vigoureuse exaltation que je souhaite. Vous me devez de ne pas retomber. Je suis aux prises avec un très difficile travail, et surtout *très périlleux*. Vous comprendrez cela en le lisant, puisque vous êtes intelligente.

Ne croyez pas que je me détourne de vous. Mais pour quelques jours encore je ne peux pas me détourner de moi. J'ai trop besoin de temps, de forces, de réflexions. Je n'ai pas le courage d'écrire une lettre. Quand vient minuit, une heure, je ne peux que dormir. Je vais passer pour me détendre (la santé a ses droits) trois jours en forêt, mais *là* je ne pourrai pas vous écrire. Beaucoup de femmes n'ont pas l'âme haute. Je vous ai déjà dit que ce n'est pas quelqu'un *d'égal* à qui je rends visite. Mais j'ai toujours mis mes amis beaucoup plus haut que *tout*.

A lundi donc. — Ecrivez-moi, je trouverai votre lettre en rentrant. La semaine prochaine, je vous enverrai deux portraits de face. Dans la vie on se voit face à face. J'ai horreur des photographies de profil.

Voilà ce que devient mon écriture quand je suis énervé. Je n'en peux plus. Je veux me mettre dans les mains, pendant 3 jours, un bâton au lieu d'un porte-plume.

Cordialement.

A MADEMOISELLE M.

Le 18 août 1902.

Mon amie, je quitte mon travail repris depuis midi. J'ai trouvé votre lettre en rentrant. Il me faudrait pour y répondre un temps que je n'ai pas. Ce que vous m'écrivez sur la peine qu'on donne aux autres est enfantin. Pensez-vous qu'on en soit responsable? Quelle idée absolue avez-vous de l'amour, ou du désir, et de tout ce qui enchaîne au delà de l'amour et qu'on ne sait pas bien. Ne jugez rien si vite. Et puis, ne jugez rien. Il est vrai que parfois je souffre. Je le trouve ordinaire.

Ce qui me fait le plus de peine, ce n'est pas de souffrir, mais les raisons qui me font souffrir, et la pitié qu'elles me donnent.

Les pires distances pour l'amour sont celles de la pensée. Imaginez quelqu'un à qui je me suis attaché, et que je me suis attaché, voici quatre ans,

quand je n'étais qu'un amoureux. Songez à tout ce qu'en quatre ans, de 23 à 27, j'ai pu entasser de travail, d'idées, de recherches, de *vieillesse*, et voyez comme je suis loin de l'autre à présent, sans *une idée commune*, avec plus rien en moi qu'une tendresse apitoyée pour cet être qui pleure et qui ne comprend pas, qui ne peut pas comprendre que j'ai changé. Joignez-y en moi des chagrins, des épreuves, des deuils, tout ce qui mûrit vite, la lutte, la pensée, tout ce qui fait sérieux, un peu amer, et pas du tout libertin.

Mettez tout cela près d'une femme gâtée, jolie et capricieuse, intelligente et ignorante, très sensible et très violente, et calculez ce qu'il en résulte de chagrins, de mauvaises colères, et de reproches... et cela difficile à rompre par tout ce qu'il y survit d'ancien, d'enfantin, de stupide. Ajoutez-y mon travail jalousé, haï, entravé, mon travail à qui je suis tout entier, mon travail sérieux, âpre, consciencieux, artiste, qui a besoin d'aide, de bonté, de dévouement absolu, de silence et de calme.

Et alors...

Si vous voulez, nous n'en parlerons plus. Ce

n'est pas ma faute si j'ai désormais besoin d'une femme, pas d'une maîtresse, de quelqu'un de brave et de fort, de simple et de silencieux.

Quel désastre que l'amour! — Voilà pourquoi je ne *veux* plus aimer. Moi, je me sacrifie à mon travail. *Il m'a pris*. Je ne m'appartiens plus. Ce n'est pas égoïsme, c'est une passion. Je travaille comme les autres vivent.

L'amour pour moi n'est que secondaire. Je ne peux pas trouver *digne* d'un homme que l'amour ferme l'horizon de sa vie. Et une femme, — celles d'aujourd'hui ne se sacrifient plus. Elles font l'amour : un homme, ce n'est plus qu'un amant.

Mon amie, ma vie est sérieuse, sans autre joie que mon intelligence que j'ai le tort de surmener. *J'aime le silence*. J'aime l'élégance et la beauté. Vous voyez que mes désirs n'ont pas la sagesse de ma pensée. Je déteste dans la femme tout ce qu'il y a de petit, de coquet, d'étroit. Et j'aime les cheveux fins, la race et la santé. J'ai horreur des scènes. Je ne peux pas céder.

Je vous livre là de bien petits aveux. Mon amie, le bonheur et le malheur sont le plus souvent faits de bagatelles.

— Je pense finir le travail de Pelletan ces jours-ci. Ça été dur, très dur.

J'ai envoyé ma nouvelle *les Désirs de Monique* à la *Revue de Paris*. En voudra-t-on ?

Rachilde m'écrit... J'aime ses lettres, moins ses livres, sauf deux.

Moi, j'aime les intelligences claires : France. Je vous confie son portrait qu'il m'a donné. Je n'ai que celui là. Regardez-le bien, et recommandez-le. Pardon, mon amie, mais c'est que j'y tiens ! Il m'a donné six pages du manuscrit du *Lys rouge*.

C'est un grand sage et une belle pensée. J'aime Loti... mais il est bien déprimant. Néanmoins, c'est un artiste. Et puis, ce que j'aime par-dessus tout : il est distingué.

Gardez mes portraits. Ne les mettez pas avec les siens. C'est bien gent de lettre et de goût médiocre. Dites-moi bien que vous ne me prenez pas ainsi. C'est d'une telle vulgarité que je ne le supporterai jamais.

Ce portrait me ressemble en doux. J'ai l'abord très rude, quant au visage.

Ma pièce entre en répétition en septembre.

Je pense aller avec ma mère et ma sœur en Grèce, pour voir naître mon premier neveu, en novembre. Peut-être ferai-je le crochet pour aller vous connaître à Genève, *peut-être*. Mais, vous savez — peut-être resterai-je ici et seul tout l'hiver.

France doit me parler d'un travail — qu'il ne m'a pas encore dit.

— On m'a rapporté ce matin du relieur un délicieux Marot de 1700. J'aime les livres, vous le pensez.

Aimez-vous Sterne? moi, j'en raffole autant que de Voltaire.

Mais comme je vous ai parlé de moi, aujourd'hui ! R... m'écrit de ne pas être *dangereux*. J'espère bien que ce mot n'aura jamais de sens entre nous. Je me sauverais au diable, si, à vous voir et à vous connaître, je pensais jamais pouvoir vous aimer. — Quel deuil !

Adieu, mon amie, on se dit peu et mal dans les lettres.

Ecrivez-moi donc.

A MADEMOISELLE M.

Merci de votre lettre, mon amie. — Mais je ne peux pas vous répondre. Ma sœur d'Athènes arrive demain, nous ne l'attendions pas.

Ce travail dépasse mes forces, je n'aurais pas dû l'accepter. Songez que je suis à ma table de 7 h. du matin à 2 h. de la nuit depuis 20 jours. Et que cela n'a été coupé que par des chagrins.

Votre lettre est confiante. Je reviendrai à vous. Je ne peux pas pour le moment; je n'ai ni l'esprit calme, ni le temps nécessaire.

Ai-je eu tort de prendre envers vous une tâche que je remplis si mal? Non, n'est-ce pas? Le temps est là.

Je vous serre les mains.

Pouvez-vous me lire?

A MADEMOISELLE M.

22.

Mon amie, je suis ici entre deux trains, auprès de quelqu'un de malade et qui m'est cher. Enfin.

Cela me détend un peu de mon travail qui d'ailleurs touche à sa fin. Encore une semaine. — Je suis bien fatigué. Je ne sais pas comment je vous ferai lire cette étude, — je vous enverrai une épreuve en communication.

A MADEMOISELLE M.

30 août.

Mon amie, j'ai fini ce matin cette longue étude. — J'ai peur, maintenant, de l'avoir chargée de trop de philosophie et de lui avoir donné une forme trop intérieure.

Je suis pour le moment un peu fatigué, avec

mon mauvais mal de tête, celui qui précède quelquefois les moments où je dois renoncer à tout travail, à toute pensée, à toute lecture.

Je ne sais plus si j'ai répondu à votre dernière carte. Comment allez-vous moralement? La grande affaire, voyez-vous, c'est d'aimer une besogne et de s'y donner tout entier. Cela ne sert pas à grand'chose; mais on se distrait de soi, et c'est l'essentiel.

Je vais relire Nietzsche. Cela me fera du bien. Puis je veux avaler Sainte-Beuve et les poètes français du XVI[e] siècle.

Donnez-moi de vos nouvelles et recausons. J'aurai toujours de ces temps de silence; sous la pression d'un travail, je ne peux plus penser à autre chose. Cela m'énerve à un point stupide.

Cordialement.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie, je croyais avoir fini ce lourd mois de travail. Pelletan trouve mon étude trop har-

die et trop longue. Il m'en demande une autre plus courte, et j'ai recommencé aujourd'hui : d'où crise de fatigue, de chagrin et de découragement. D'autre part, je souffre un peu du cœur en ce moment : ah ! la misère humaine.

Il n'y a de bon dans l'effort que la victoire. Quand elle me manque, je tombe à plat. Je n'ai de courage que pour les buts certains.

Ajoutez à cela qu'ici, depuis deux mois, il pleut. Je crois que vous n'avez guère plus beau en Suisse. Ma sœur a passé à Lucerne deux jours dans la brume. Elle repart le 25 sept. J'irai là-bas en décembre, et j'y resterai le plus longtemps possible. — Je compte sur un grand repos.

J'aurais voulu commencer ma *Maison du Bonheur*. Je n'ai pas de réponse encore pour ma nouvelle.

France est à Bruges, d'où il m'écrit son admiration pour Memling.

Allons, mon amie, un peu de bravoure. Je vous serre les mains, et je recommence.

A MADEMOISELLE M.

Mantes, 8 sept. 1902.

Mon amie, la vie est faite de retours. L'éditeur qui m'a commandé ce travail et pour qui je viens de le refaire me télégraphie que la première étude est décidément très remarquable et qu'il la publie. J'attends les épreuves. Ce travail est à peine payé ; mais il me tenait à cœur surtout par les idées qu'on trouve hardies (?) et qui me sont chères. J'aurai donné ces quarante pages pour rien. Je ne sais pas du tout faire de l'argent avec mes idées et ma prose... pas du tout. Et cela est malheureux.

Mon amie, je n'ai pas du tout, par ces temps de fatigue, le goût de vous écrire des lettres aussi sérieuses que mes premières. D'ailleurs, à ce moment-là, je l'ai fait parce qu'on m'avait dit qu'il fallait vous sauver de vous-même. Et vous savez qu'on donne quelquefois des coups de poing aux

noyés pour les mieux sauver. Mais ne vous rejetez pas à l'eau.

Et causons. Sans doute vous verrai-je à votre voyage à Paris. Je suis sûr que c'est la plus belle ville de la terre. Depuis qu'Athènes est en ruines, j'imagine qu'il n'y a rien de plus beau que la place de la Concorde à 6 heures du soir, en automne ; l'esplanade des Invalides aussi est bien belle. Tout cela est bien pour toucher des cœurs méditatifs comme est le vôtre.

— Oui, mon amie, je suis fatigué. Et je lis Nietzsche qui me remonte. C'est un merveilleux consolateur. Je lis avec cela le grec Lucien qui me fait sourire, et un manuscrit sur la dynamique et la statique de la chimie, qui est une œuvre fort originale.

Avant-hier, j'ai écrit à R... une longue lettre de méchancetés. Peut-être s'en fâchera-t-elle. Mais j'étais de fort méchante humeur. Elle me plaît et elle m'agace tout ensemble. Vous savez que je ne la connais pas. Nous nous écrivons entre de longs silences quand cela nous amuse l'un ou l'autre. Je n'aime guère d'elle que certaines pages de *la Tour d'Amour*, et

toute *l'Heure sexuelle* (malgré le titre tapageur). Son mari est charmant.

Au revoir, mon amie.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie, votre ami vient d'être très mal. J'ai eu mardi de midi à 2 heures une crise d'asystolie, atroce. Deux médecins, des injections d'éther et des inhalations d'oxygène et de nitrite d'anyle (ceci extraordinaire comme remède diastique) m'ont tiré d'affaire. Mais je suis brisé. — Cause : surmenage, estomac, cœur.

Je respire avec volupté. La vie a un goût merveilleux. Je prends du repos.

Amicalement.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie, cela va mieux. On m'a défendu de lire et d'écrire pour un moment. Et je suis resté quelques jours sans voir vos lettres. Je suis assez secoué. Ne vous inquiétez pas.

Cordialement.

A MADAME R.

(Billet au crayon.)

Au lit et mieux.

Il faut oublier ma *méchante* lettre. Je souffrais trop quand je l'ai écrite. Cela m'a fait *méchant*. Pardonnez-la moi, j'ai manqué mourir mardi, à midi, dans une angoisse atroce. La crise cardiaque qui me faisait souffrir s'est exaspérée en *asystolie* et on vous dira que cela est horrible. Je me *suis senti* passer pendant deux heures ;

malgré l'éther, la morphine, les injections de toutes sortes et le merveilleux *nitrite d'anyle*, j'étais froid. Deux médecins affolés. J'ai le corps cousu de pointes de feu, de ventouses et de sinapismes. Je suis propre ! Et je souffre!... Restez femme, avec un bon mouvement.

A vous.

JACQUES.

Peut-être me direz-vous que cela vous est égal... Sans doute.

A MADAME R.

Mantes.

Mon amie, la gentillesse de votre cœur de camarade est bien pour me plaire. Passez-moi de voir avec exactitude la petite et rude friction physiologique dénommée amour et d'en faire, de temps en temps, des descriptions d'amphithéâtre. Je ne suis plus dupe de moi-même. Et peut-être est-ce dommage pour moi si c'est tant mieux

pour les autres. Je ne laisse pas d'estimer le plaisir, mais j'y mets maintenant les conditions artistiques toutes spéciales qui me le rendent difficile. Non, je ne suis pas un déséquilibré. Si tous les hommes vous parlaient franchement, vous découvririez sans doute qu'ils sont tous plus déséquilibrés que moi. Croyez-vous donc, ma chère R.., que les Messieurs disent jamais tout aux dames? Ce serait enfantin de la part d'un philosophe comme vous.

— Oui, je vais mieux, merci. Je reçois des visites. On me vient voir en prenant des airs attendris.

On m'a donné un très beau petit chien agile et méchant, de race suffisante, qui me distrait beaucoup. Je l'emmène promener avec mon grand *setter* roux et je ne pense qu'à les regarder courir. Le grand chien s'appelle Pluton et le petit Ki-ssou.

— Votre *Cœur du moulin* ne m'a plu que par tout ce qu'il y a de beauté physique et de puissance descriptive. Cela est plein d'art, du meilleur, car il est sobre. Mais je me détourne des

choses tragiques. Il y a une chanson de petites filles dont le refrain est :

> Il faut rire, il faut rire !
> Il faut rire et s'amuser !

Je veux le mettre dans ma vie, ce refrain.

—Moi aussi j'aime les gens de silence. Je m'enferme toute la journée, j'ai horreur des paroles sur le temps, le prix des légumes ou la valeur des plats qu'on mange.

— J'ai lu, hier, les Mémoires et Lettres de la marquise de Courcelles (XVIIe), c'est un joli épisode. Quels plus agréables romans que les mémoires, chère amie.

— Je suis allé au musée Guimet avec France. Il y a là une momie de femme à peau blanche et une autre avec de beaux cheveux de soie qui m'ont touché d'horreur et de désolation. Il m'a semblé que la vie me mordait en pleine face. Ces affreuses choses noires et fripées avaient été des courtisanes. Vous auriez pu penser à ce paragraphe dans votre étude pour la *Revue dorée*. Il y a autour d'elles de petits bijoux immortels, comme les seuls cheveux, cette soie inaltérable.

Et j'ai passé tout le lendemain aux antiques du Louvre pour me laver les yeux avec les marbres grecs si froids et les marbres latins si voluptueux. Il y a une petite Vénus accroupie de la collection Borghèse que j'ai toujours envie de culbuter, le buste plein, les hanches longues, et d'autant plus que j'en connais une réplique un peu moins parfaite, mais vivante.

Et voilà! Madame, je me guéris du goût de bécasse pourrie que je trouve à cette vie quotidienne par l'odeur des vieux livres qui m'est chère. L'amitié que me témoigne France, et dont j'écarte toute flagornerie discipulaire, m'est précieuse. Il y a peu de gens avec qui l'on puisse discuter d'Homère et des leçons de Heyne et qui lisent avec poésie le dernier fragment de Sappho. Hier je me suis lu tout haut le *Centaure* de Guérin.

Je corrige des épreuves. Oui, chère amie, je me corrigerai... avec le temps... et les épreuves.

A MADAME R.

Mantes, Septembre.

Chère Madame,

Il passe dans la correspondance, ainsi que dans les causeries les plus vives, de ces temps de silence. On s'y repose, on s'y recueille, on s'y nettoie.

Je suis heureux de vous retrouver non crispée et presque douce. Quand vous forcez votre talent vous devenez plus gracieuse, et si ce n'est pas très sincère, ça fait toujours plaisir.

La désenchantée va, me dit-elle, beaucoup mieux. Je n'attribue qu'au changement le mieux soudain, mais que cette personne m'exaspère à me parler de vous sur ce ton d'admiration craintive! Elle n'est pourtant pas si bête qu'une femme ordinaire, alors? Elle croit donc que c'est arrivé, la gloire ?

Je travaille beaucoup, beaucoup ces temps-ci, et *trop*.

Pelletan (l'éditeur) m'a chargé d'une étude sur la poésie française au XIX[e] « au point de vue de l'intelligence ». Je l'ai pris sur un ton des plus difficiles parce que des plus courageux. J'ai l'horreur du *génie* chez les poètes. Je viens de relire *tout* Hugo. Cet homme-là fait le tonnerre, le canon, le bon Dieu et l'idiot. Il m'a fallu un peu de Spinoza pour me laver la cervelle. Oui, Nietzsche est un poète de *génie*. Hugo n'a jamais eu que le délire. Mais c'est drôle ; d'habitude, les gens qui se croient le bon Dieu, on les enferme! Moi je préfère Horace à cet autre Père Eternel, le père Hugo. On vient de le réenterrer au Panthéon. Je pense que c'est pour longtemps.

— Otto a fait de moi un joli joli portrait que je vous enverrai. Les photographes ont un idéal qu'il faut leur laisser et qui ressemble à celui d'Hugo : ils mettent toujours une lyre dorée dans les fonds. C'est si commode.

J'ai fait aussi une nouvelle de 70 pages. C'est rudement long pour moi, de faire 70 pages. Je

ne sais pas du tout écrire *en écrivant*. Ça me donne un mal de chien... et de tête.

Cordialement, chère Madame.

J. COULANGHEON.

Vous remarquerez, j'espère, le ton des mieux *homme du monde* de ma lettre. Et que courte ! Moi aussi je force mon talent. Je dois avoir l'air... de Victor Hugo, celui de Jean Moréas.

A MADEMOISELLE M.

Je me rétablis, et me repose, mon amie. Voilà pourquoi je n'écris plus beaucoup. Je garde pour mon travail, avec économie, presque avec avarice, les heures qu'on m'a laissées.

Cordialement.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie, c'est à mon tour de vous demander si vous êtes malade. Je viens de l'être à nouveau ; et quinze jours de grippe me laissent tout abruti. Il fait ici un temps de brume froide. Je vis dans une fourrure, au coin du feu, et plié dans mes livres. Je relis les gens du XVIe siècle qui furent gais. Et j'attends de partir pour la Grèce, où je passerai le plus dur de l'hiver.

Que faites-vous ? Que devenez-vous ?

La vie pourtant n'arrête pas.

Un de mes amis, ce pauvre Albert Loste, vient de tuer une femme. Cela m'est incompréhensible. J'étais écarté de lui, de toute cette facilité justement qu'il mettait dans sa vie, et de la légèreté de ses goûts. Nous portons en nous des instincts inconnus. Leur violence se révèle par ces tristes éclats. Mais, encore qu'on ne tue plus avec la désinvolture des belles époques, on

assassine pour peu de chose, vraiment. C'est surtout qu'il n'y a plus de passion que chez les gens du peuple. Les crimes des nôtres nous frappent davantage, rien de plus.

Ecrivez-moi un peu, ma fiévreuse amie. Qu'il est difficile de vous faire du bien. Dites-moi comment vous allez ? Moi, je peine. L'hiver me fait toujours mal. Un me tuera.

Cordialement.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie, si vous êtes capable d'un peu de volonté studieuse et que vous ayez le livre sous la main, je vous recommande *les Formes littéraires de la pensée grecque* de H. Ouvré (Alcan, Collect. in-8). J'y ai trouvé une assez belle perspective de la pensée grecque. Je prépare mon voyage en lisant Pausanias, Thucydide et les études d'art. Je passerai par Naples au

retour. Et, si je ne suis pas mieux, je prolongerai par Florence et Venise.

Je ne vous parle pas de ma santé, qui est médiocre. Je n'ai échappé à la plus fastidieuse des maladies que pour tomber dans la plus attristante : qui est le mal d'estomac.

Je lis des réconfortants : mon cher Sterne, Montaigne, Saint-Evremond, Fontenelle, Voltaire et Nietzsche.

R... m'écrit par crises. Je lui réponds de même. L'amitié est douce par fantaisie.

Je pense à vous. Ne venez pas à Paris l'hiver. Mais vers avril ou mai, ou maintenant. Un des plus jolis charmes de Paris, c'est les arbres ; et la lumière que répand le crépuscule à l'automne et au printemps.

J'ai passé l'autre jour tout un après-midi au musée de Cluny, qui est charmant par sa variété. J'ai longuement considéré les voitures.

Mon amie, je n'écris plus. La lecture dévore ma vie. Et vous savez que la vie n'y suffit pas.

Cette nuit, faute de sommeil, j'ai relu les deux premières parties de la *Thaïs* de France. Qu'il y a là de perfection et de simplicité ! Cet

homme me décourage et m'accable de stérilité.

Peut-être écrirai-je un roman à mon retour de Grèce.

Je compte sur beaucoup de désillusions. Cordialement à vous.

Votre ami.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie, je croyais votre silence volontaire, et peut-être définitif. Je ne suis plus malade ; mais j'ai besoin de calme.

Ma pièce ne sera pas jouée cet hiver. Je n'ai de nouvelles ni de mon étude, ni de ma nouvelle. La vie est faite d'un tas de retards qui nous conduisent à mourir.

Je sens que je deviens plus égoïste que jamais. C'est une force amère qui vous vient en vieillissant et que je crois qui vous manque un peu. Cela viendra.

Je lis, je travaille à me faire une cervelle pleine. Vous seriez effrayée de ce que je peux m'assimiler. Je prépare mon voyage : études archéologiques, histoire, et les auteurs. J'y intercale des lectures du XIIIe et XIVe siècle français, l'analyse d'un ouvrage sur la beauté de la femme, des courses aux musées, et les volumes sur la géologie, de Meunier.

Le dernier livre de R... m'a rendu malade à force d'interversion. Si elle écrit ces livres par passion, bien. Si froidement, c'est horrible. Mais pourquoi n'en meurt-elle pas? En tous cas, ces lectures doivent vous être néfastes.

Il n'y a rien de plus périlleux que les désirs impossibles, et j'aimerais mieux qu'une femme eût *dix* amants qu'un seul de ces livres. Ce sont des appareils de supplice.

Nous ne pensons tant à l'amour que depuis que nous sommes plus sûrs de manger régulièrement. — Nous traversons une crise d'hystérie nationale. Cela monte depuis cinq ans et va...

Mon amie, je suis un être sain; j'aime la volupté; mais on m'en dégoûte. Et puis, cela aussi, c'est un luxe coûteux et privilégié. La pra-

tique agréable en est si difficile qu'il vaudrait mieux n'en pas vulgariser le goût. Et pourtant, je ne suis pas un moraliste.

Mon amie, vous êtes, paraît-il, comme quelqu'un qui se noie; je vous ai donné le coup de poing qui fait remonter; mais je voudrais bien que vous preniez quelque force. Ne vous plaignez pas que la vie matérielle vous absorbe. C'est la meilleure façon de vivre.

Croyez-moi. Trop de pensée est peut-être une maladie.

Cordialement.

A MADAME R.

Chère Madame,

Oui, je vous envie votre jolie sérénité animale. Vous faites des livres comme un arbre ses fruits. Vous ne pourriez pas les faire autrement, mais pourquoi y trouve-t-on, de temps en temps, un pépin de carton ?

Moi, je souffre. Je viens de passer un mois sur les poètes du XIXe siècle pour en parler « au point de vue de l'intelligence ». J'arrive à 50 pages serrées, dramatiques et lucides. Je m'empare d'une antithèse pas trop usée : les poètes des dieux, les poètes des hommes. Et... Pelletan, pour qui je travaille, me dit qu'il a changé l'harmonie de son almanach du bibliophile et qu'il lui faut dix ou douze pages au plus par mois, douze articles faisant le volume. Encore que la philosophie ne vous soucie pas, jugez de mon ennui. Je recommence donc une étude en 10 pages (!!), mais cette fois-ci je m'en f..., pardon (je suis en colère), et je tartine.

Il ne faut jamais se prendre au sérieux.

— J'écris toujours en S. C'est du mauvais Obermann. Heureux les sentimentaux qui peuvent pleurer. Moi, je continue à m'ennuyer à sec. Rien ne me donne envie de pleurer ; mais de casser du bois. Après on dort. C'est toujours ça de pris, de gagné sur la vie. Je voudrais que vous me disiez si Jules de Gaultier n'est pas un pseudonyme d'Henri Albert ? Ou de Gourmont ? C'est rudement clair, ces bouquins nietzschéens.

J'ai bien aimé le Bovarysme. Et vous? Comme il fait voir juste ce Nietzsche, mais quel incendie. Je vous sens pleine de foi pour les belles choses avec une pointe de malice, genre servante de Molière, qui met de gentils petits sabots à votre enthousiasme en l'empêchant de tourner au snobisme ; mais nous ne nous entendrons jamais sur Victor Hugo. Vous êtes gâtée de romantisme. Vous aimez qu'un écrivain fasse tout parce qu'on a besoin de se sentir capable du reste? Je ne saisis pas. (Encore un *a* mal bouclé!) C'est une phrase, mais point un argument. Le meilleur de la vie c'est l'erreur, et peut-être avez-vous raison de croire, de préférence, les gens qui en sont remplis. Moi j'ai de trop bons yeux que je double d'un binocle. Il y a une belle nouvelle de Gourmont là-dessus.

— Enfin j'ai pu trouver chez un bouquiniste *Cœur double*, de Schwob. Hors la prétention philosophique inacceptable du cœur double par la terreur ou la pitié, c'est du bel ouvrage, presque mieux que Villiers parfois. Je vous remercie de me l'avoir indiqué.

— Je veux bien diriger les lectures de Mlle M.,

à la condition qu'elle ne lise pas vos livres. Vous êtes bonne pour amuser les blasés qui ont encore le goût des sensations vigoureuses ou vertigineuses, mais je vous trouve absolument nuisible pour jeunes cœurs naïfs. En réalité, vous n'êtes bonne à rien et c'est votre principale qualité, le charme *d'objet de vitrine* que vous a découvert Barrès. Je vous admire d'écrire sans but, d'avoir cette foi dans la production pour le plaisir. Mais combien d'auteurs, à votre place, auraient plus de prétention. J'ai le dégoût de toutes mes lignes et je suis d'un orgueil que je sais ridicule, oui. Je comprends surtout Gide qui fait tirer à 300 sur beau papier.

— Cela vous intéresse-t-il d'avoir ma figure? J'imagine que vous avez une riche collection de ces masques. Ça vous fera toujours un de plus. J'aime les collections à outrance. J'ai sur le mur, pêle-mêle, Renan, France, Nietzsche, Beethoven, ma sœur morte, vous, et le portrait d'une femme que je ne connais pas, que j'ai volé, il y a deux ans, chez Ogerau. Puis le petit Philippe II, Warthon, de Van Dyck, l'enfant si beau, qui est à l'Hermitage.

— Vous avez, au moins sur votre portrait, des lèvres trop minces, mais le front et les yeux d'une admirable harmonie de pensée. Aussi la ligne toute lente qui se courbe longtemps de l'oreille au menton. Sur vous rôde quelque chose d'animal et de moelleux, de souple attente et de lié. Seulement que signifie cette boucle bohémienne, marque, j'allais écrire : *tare,* de la race la plus bassement artiste qui puisse être, de la race qui danse et se grise à danser sans motif? Pour Dieu, enlevez-moi ça ! C'est ignoble ! Si c'est une marque d'origine, cachez-moi bien que vous pouvez sortir d'un pays où l'on tue de superbes bêtes qui valent, malgré leurs cornes, tous les pantins pailletés, virgulés d'encre. Oh ! non, non ! je n'aime pas la boucherie. Si c'est une pose, c'est encore pire. Ce gluant pommadé d'un accroche-cœur me révolte l'œil comme le visqueux d'un reptile. D'ailleurs, ça ne me regarde pas. Simple conseil d'un homme de goût à une femme charmante.

— Je me fais une joie d'enfant d'aller en Grèce cet hiver. Peut-être y resterai-je.

— Madame mon ami, j'ai remarqué que vous

étiez facile aux partis-pris *voulus*, et souvent sans cette indifférence qui témoigne du véritable égoïsme d'art. Je m'aime tellement que je finis par aimer la maladie qui m'éreinte. Je me moque de tout, sauf de ma compréhension des choses. Je ne peux pas tolérer un manque de logique, pas plus qu'un manque de goût, sans oublier le respect que je me dois à moi-même, puisque je m'estime très haut.

Vous riez. J'adore mon intelligence. Je ne la veux point asservir aux préjugés de certaines intelligences, et j'ai raison.

Le ciel est tout bleu. Il passe des hirondelles. Septembre! Les dahlias fleurissent. Je suis à vous.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie, c'est votre dégoût de l'action qui vous fatigue. Il faut agir. La pensée toute seule perd tout principe de régulation. N'oubliez donc

pas tant que nous sommes des bêtes pour beaucoup.

J'en souffre d'une autre façon, et c'est de trop fatiguer ma cervelle que je me lasse. Et pourtant je ne la fais pas marcher à vide comme vous faites de la vôtre.

Qu'appelez-vous le rêve? Ce n'est qu'une impuissance. Et quels rêves plus malsains que de toujours rêver d'amour.

L'amour n'est qu'une fonction aussi humble que toutes celles de notre physiologie animale. C'est devenu l'unique forme d'activité des gens paresseux et trop bien nourris ou des dégénérés. Je refuse pour moi à m'intéresser davantage à la grande crise d'hystérie érotique où nous entrons. Que cela soit, peu m'importe. J'ai l'horreur de toute frénésie, et j'ai horreur de tout acte sans conclusion, sans but et sans résultat. Je me tiendrais pour fou de rêver l'amour pour ne pas le faire. Et quand je l'ai fait, j'en ai assez pour quelque temps.

Vous voyez bien qu'auprès des héros de R..., des héros que vous chérissez, je ne suis qu'une vile brute.

Je vous ai depuis bien longtemps jugée mystique. C'est une maladie dont le seul remède est la *Réalité*. Au lieu de lire des auteurs excessifs, lisez donc Taine et faites de la physiologie.

Vous avez dix-huit ans. C'est un âge où il est dangereux de se tenir. Je l'ai passé. Tout amour qui n'a pas pour but, et pour limite, la possession physique et normale m'éloigne comme quelque chose de malsain.

Croyez-vous que Raoule de Vénérande soit vivante? ne croyez pas trop aux monstruosités morales ; je crois surtout à des désordres physiques : une mauvaise élimination du phosphore, un surcroît de lécithine dans le circulus organique — et voilà de grands amoureux. Il y a Messaline ! Le premier médecin venu vous dira que toute ovarite ou salpyngite à ses débuts peut faire de toutes les femmes une Messaline insatiable.

Quant au rêve de Mlle de Vénérande, ne voyez-vous pas que ce sont des rêves de vieillard fatigué?

J'avais écrit à R..., sur ce livre, une lettre que j'ai reculé de lui envoyer... parce qu'elle

n'est enfin rien qu'une femme, et qu'on n'injurie pas une femme : on la bat.

Vous voyez que je suis fâché.

Cordialement.

A MADAME R.

Mantes, 15 octobre.

Si mes lettres vous ennuyaient, vous me le diriez ? Je n'aime pas écrire à vide. Et je comprends si bien tous *les cessés de plaire* que dans ce moment je laisse tomber dans l'eau une dernière amitié, celle-là entre hommes. Que voulez-vous? c'est l'époque des feuilles qui se détachent. — Temps aigre. J'ai fait de ma pelisse une robe de chambre et j'y suis à merveille. Je lis toujours, je me ruine en livres. C'est une coûteuse manie et dangereuse, car je les LIS. Mais que cela m'amuse, malgré que ma bibliothèque (5.000 âmes) soit si sévère, si lettrée, si peu de lettres. Et je ne me trouve au demeurant pas

mal de me sécher le cœur, mon cœur autrefois (c'est-à-dire hier) si fou, si jeune, si ému et peut-être bien encore capable de folie, même d'inconscience.

Je ne sais pourquoi je vous dis cela. Il y a des heures où on est tout ouvert comme un fruit éclaté. On se raconterait aux arbres et vous êtes un arbre penché sur ma route.

— Je viens de brûler (épuration annuelle) toutes les lettres que j'ai : de S... ou d'ailleurs... fors les vôtres, justement. Ce sont des feuilles de l'espèce résistante qui gardent leur verdeur acide. Oh ! sans doute que je les brûlerai un jour. Pas sûr. Je garde celles d'une comédienne, C., à qui je n'écris plus et qui ne m'écrit plus parce qu'à la suite d'une visite au Musée Guimet je lui ai dit que la momie de la courtisane Alexandrine, et son crâne doré, m'avaient fait penser à elle jusqu'aux larmes. Et quel joli, sinon excessif témoignage d'amour discret pour une âme délicate, malgré le romanesque de l'émotion. J'ai appelé C... ma chère morte. Elle n'a pas compris que ce n'était pas du tout macabre et s'est révoltée. Je n'aurai plus de jolies lettres tout élé-

gantes de coquetteries et de mensonges. Grenouille abandonnée, je ne me distrairai plus à voir danser le petit chiffon rouge. Et je ne porterai plus de roses et de chocolats dans une chambre Louis XVI où je trouvais le charme sûr de n'avoir jamais couché. Je ne verrai plus s'habiller d'étoffes chères la belle femme qui n'aimait pas les caresses violentes et qui se louait un prix fabuleux à des brutes. Que je fus bête, mon ami R.., ayant si peu de distractions de bon goût, de les perdre par littérature, pour faire un mot.

Je veux espérer que je ne vous perdrai pas, vous, parce que vous n'êtes ni une femme ni un homme, encore moins une dame, et que le mot le plus mordant n'a pas prise sur votre « masque d'ivoire ». (Le terrible rictus des Médicis indiquait qu'ils ne pouvaient plus ni pleurer ni sourire). Tassée sur vous-même comme le félin au repos, vous vous léchez la patte où il n'y a pas (ou plus) aucune trace de sang. Je garde donc encore vos lettres. J'ai brûlé le carton, par exemple. Que vous m'adressiez un carton pour votre jour, cette année, un 51e carton, sans doute, m'offense.

Je sais tellement qu'à vous entendre je vous prendrais en grippe. Et vous auriez de moi une si mauvaise opinion. Nous sommes si au-dessous des fantômes que nous nous prêtons. Vous ne m'en voulez pas de vous dire cela. Je le sais, je le sens parce que nous sommes frères tout de même par cette marâtre littérature que nous aimons malgré nous.

Il y a un esprit de corps chez nous comme dans l'artillerie. Nous nous moquons de nous, mais, *Elle,* nous la respectons chacun à notre manière.

J'ai brûlé, un peu dégoûté, le portrait du beau juif et le papier léger de L..., léger comme son ennui, comme son corps de levrette, comme son goût de fatigue.

Tout cela est bien médiocre. A feuilleter tout cela j'ai pourtant pris plaisir. J'ai songé à cette jolie peine que vous vous étiez donnée : de me montrer les marionnettes, toutes ces petites folles poupées de papier qui venaient exécuter les pointes de leur écriture menue et perfide sur mon bureau... Et vous n'avez que ça dans votre sac à malice, Marraine ?

Je vous envie de vous complaire à ce théâtre imaginaire, ce guignol sous la charmille. Je vous envie de pouvoir être méchante à souhaits dans vos notes du « M. ». Ah! que je voudrais rire à mon aise de la sotte figure de mes poupées n'importe où, même chez moi.

Voyons, R..., qu'avez-vous pu dire d'Haraucourt ? Et l'avez-vous pensé ?

Est-ce moi qui m'enténèbre ? Je trouve le « M. » ennuyeux comme le temps, plus que le *Temps*. Léon Bloy n'exagère plus, Laurent Tailhade agonise. Et l'élégance, la passion de l'ironie demeure abandonnée. Henri de Régnier devient trop parfait, il n'a plus rien à entreprendre et va se figer dans une attitude hérédi... *a*taire ! Monsieur Chélard a l'air d'un expulsé de la « Revue » des Deux Mondes. Quant au « chose » de L..., quelle misère ! La première partie du « M. » sent l'église fermée. L'article sur Wagner étire Nietzsche en mauvaise guimauve. *Puis il n'est pas d'un musicien.*

Vous êtes musicienne par le rythme de toute votre littérature, vous, et ne sauriez-vous pas distinguer une blanche d'une noire que j'aurais

confiance dans votre goût musical. Je sais que vous avez écrit du mal du piano, mais cela m'en donne la preuve, car le piano n'est qu'une piètre réduction de l'orchestre, en somme.

Ayez la patience de m'écouter : il faudrait dire, il fallait dire, pourquoi l'oreille française admet les cadences, les timbres, les tons, et la rythmique de Mozart et se refuse à ceux de Wagner. Il faut expliquer qu'il y a une oreille française et une oreille allemande.

Comment M. de Bréville, lui, au courant de la musique, a-t-il pu taire le nom de Chopin au sujet de *Pelléas et Mélisande*, de Debussy? Et pourquoi M. Caussy, qui proclame, en phrases trop lâches, la sensibilité française musicale, n'a-t-il pas remarqué que Wagner plaît surtout à la sensibilité juive? Que n'a-t-il parcouru la liste des abonnés de Colonne et de Chevillard?

Oublie-t-il que chaque année la *Damnation de Faust* fait autant de salles combles qu'on voudrait, que la *Symphonie fantastique* de Berlioz soulève la salle autant que la *Chevauchée?* Le *Phaéton* de Saint-Saens joué, j'ai vu hurler des gens tranquilles. J'ai vu à l'Opéra, pour les

Maîtres Chanteurs, la salle mal remplie et froide. L'autre soir, j'étais à la reprise du *Don Juan* de Mozart, l'interprétation était lamentable, mais la sensibilité française marchait unanimement. A l'Opéra-Comique, pour *Orphée*, j'ai toujours vu la salle comblée et de public français, bourgeois, et pour *Carmen*, et pour *le Roi d'Ys*. Il ne faut pas refaire la sensibilité française. Je ne préfère pas *Faust* à *Tannhäuser*, non, mais *Parsifal*, *l'Enchantement du Vendredi-saint*, c'est em...

Voilà la sensibilité française : elle part, dans Wagner, sur toutes les romances... et c'est tout! A Lyon, trois soirs de suite, j'ai vu la salle vide devant *Siegfried*, malgré la belle symphonie du 2e acte. A Marseille, on intronise les pires italiens, les Giordano, les Puccini, les Mascagni et les Léon Cavallo. On ne veut pas de Wagner. A Rouen j'ai vu jouer *Siegfried* devant des fanatiques... parisiens. Après, personne. De même pour la *Valkyrie*. A Bordeaux, idem. Alors, où est la sensibilité française? Il n'y a pas de théâtre de province où on ne joue *Faust* et *Carmen* 16 fois l'hiver. L'entreprise de Cortot au Châ-

teau-d'Eau fut un four. Ils sont douze juifs mélomanes qui paient. C'est tout. Ajoutons le clan chic et snob des imbéciles et de leurs femelles.

— Tenez, je jouerai ce soir la 7e sonate de Mozart à la santé de M. Caussy. Il n'est pas loyal, devant l'intelligence, de généraliser avec autant de légèreté. M. Caussy ne prend pas garde au contenu de ses mots. Qu'appelle-t-il « l'élite des Français »? Le public de Colonne (un juif) ou les abonnés de l'Opéra? Qu'appelle-t-il : « le succès de Wagner, les armes prussiennes, la défaillance de l'esprit français? » En Allemagne, hors Munich et Bayreuth, on ne *joue pas Wagner*, on adore Berlioz, Auber, Gounod et Saint-Saens. Massenet a vu la première de son *Werther* au théâtre de la cour à Vienne. Voilà pour la musique.

— Non, je ne suis pas antisémite, peut-être un misosémite, tout au plus, et je ne prêche pas, je constate.

— Ensuite M. Merki écrit tristement, sèchement. C'est un catalogue, sa tartine sur les primitifs. (On lui aura peut-être fait le coup de la réduction des 50 pages!) Il faut relire le beau

livre de Taine sur la peinture des Pays-Bas, celui de Fromentin sur les Maîtres d'Autrefois. Que tout devient donc sec, terne, impassionné, invoyant!

— Les *Cagnards de l'Hôtel-Dieu* auraient dû être traités par Schwob. C'est peut-être cependant le meilleur article.

— Quant au chose de L... ! Il a 50.000 fr. dans la maison. Ce n'est pas possible autrement... ou alors?

Remy de Gourmont, oui (et bien qu'il mette volontiers son pardessus à l'envers pour ne pas se donner trop de peine), a de la gaîté vraiment XVIII[e]. Il est à la fois l'abbé de cour et le savant en bonne fortune. Il faut admirer sa méthode toute française, qui est de n'en pas avoir ou de faire semblant.

Quant à vous, il y a des jours où ça vous embête ferme... et comme je conçois ça.

— Ah! chère, cher ami, si nous ne rions pas un peu de la vie, et vite, vite, quels lugubres jours nous nous préparons! Vous aussi vous êtes sérieuse. Vous avez des préjugés, des admirations sur commande parce que vous vous les

commandez. Il faut faire des bulles avec la vie, mon cher vieux gosse, des bulles de sang ! Vous savez bien que la vie est une mauvaise plaisanterie. La mort seule est grave.

— Ah ! je me console de vous, de moi, et des autres en relisant Lucien, Montaigne, Machiavel, Saint-Evremond, Sterne, Voltaire, France, et la *Demeure enchantée*, et la *Rue amoureuse.* Je suis une bibliothèque tournante.

— Souvenez-vous de ma plus chère chanson depuis que je l'ai entendue aux lèvres des petites filles, qui elles aussi tournent en tenant le génie par la main :

Avant de nous séparer,
Il faut rire, il faut rire,
Avant de nous séparer,
Il faut rire et s'amuser !

A MADAME R.

Mantes, mardi.

Chère Madame et ami,

Je n'aime pas le roman de L... parce qu'il

n'est pas écrit et aussi parce qu'il y a eu Jean de Tinan.

Il me faut du style comme à mon estomac de la bouillie d'avoine. Mais si cela vous fait plaisir, je dirai du bien de ce roman dans certains milieux. Que c'est drôle, vos parti-pris !

Moi je relis Flaubert et La Rochefoucauld ! C'est du français. Je ne veux plus lire aucun « M. » si je ne peux pas vous exprimer mes dégoûts et mes joies. Vos courtoisies me paraissent très ridicules, voilà !

Ça ne va pas, moi. Neurasthénie, estomac délabré même par la bouillie d'avoine. Maigri de 10 kilogs en deux mois.

Et cela continue.

Cher ami et Madame, si je viens à claquer et que vous vous chargiez de la notice, dites que je n'ai rien compris à la vie et que les médecins n'avaient rien compris à ma mort.

Qu'il fait pourtant beau, tout à l'heure !

A MADAME R.

Mantes, 23 ou 24 octobre 1902.

Chère Madame, je viens d'avoir un grand plaisir qui est de trouver dans le nouvel ouvrage de Nietzsche un bel éloge de Laurence Sterne, qui est depuis longtemps un de mes familiers.

Ajoutez que j'ai reçu du libraire le Tacite en trois volumes de Barbou et le Sarasin qu'Octave Uzanne édita chez Jouaust, en plus que votre lettre est longue, sans cette hâte des phrases qui fait le charme trop incisif de votre style épistolaire.

Voici donc le joli lever d'une journée pluvieuse, car je vous écris aujourd'hui de bonne heure, devant l'Hérodiade de Luini posée sur ma table. C'est ma dernière fantaisie que ce cadre à pression où de jour en jour je glisse une photographie nouvelle des merveilleux Italiens.

Vous aimez les images? Si vous voulez voir la plus émouvante figure de femme que je connaisse,

allez chez Vasse qui me vend mes photographies, 19, quai Malaquais. Demandez à voir les têtes de modèles, à 2 fr. l'épreuve 13 × 18. Vous trouverez, sous le numéro 13, une tête de femme de face, les cheveux tombant de chaque côté du visage, de grands yeux amers et doux, le nez ouvert, la bouche arquée. L'épreuve coupe la poitrine juste sous les fleurs des seins. Et puisque je suis à ce sujet, il vient de paraître chez Gautier-Magnier un ouvrage sur la « Beauté de la femme » qui est des plus intéressants. Il y a, page 121, la photographie d'une Viennoise de quinze ans, d'une jeunesse bêtement adorable.

Mais sur près de 3.000 de ces épreuves de nu aristique et honnête dont j'ai près de 200, il n'y en a pas 20 que je puisse admirer sans fatigue. Ce sont surtout les mouvements qui sont odieux. Cependant, proposez-vous de voir ma tête de femme chez Vasse. L'ovale, l'harmonie vous en étonneront. Je n'en sais pas de plus belle dans l'art, sauf une tête de Corenzo di Credi à Florence, ou la Laura de Dianti qui est au Louvre.

Que si vous passez sous l'Odéon, feuilletez l'ouvrage de l'Allemand Stratz. Il y a deux ou trois

canons dont la construction ne laisse pas d'être curieuse, et je vous sais amateur d'armes, surtout d'armes peu féminines.

— Mais ce n'est pas tout cela que je voulais vous dire. Et que voulais-je vous dire au juste? La dernière phrase de votre lettre m'a rempli d'effroi. Vous voulez que je prenne votre amie de S.. au sérieux, tant que cela, et que j'aille la voir? Je suis très tourmenté du moindre effort. Je garde avec vous un ton de liberté qui est le seul qui puisse me donner le goût de soutenir une correspondance. Je ne peux pas me passer de liberté, au moins de cette liberté-là. Ne me l'enlevez pas par des conseils de droit d'aînesse. J'aimerais mieux manger des lentilles ! N'y a-t-il de bon, vraiment, que la solitude? J'y rentrerai, oui. Celui qui s'ennuie — dit un proverbe de mon pays de Corrèze — qu'il parle à son chien. Celui qui a peine, qu'il parle à son bâton. Vous me communiquez, par moment, l'envie de causer avec mon bâton, qui est une trique de meneur de bœufs que j'ai achetée en Normandie, mais pour une autre raison que celle de la promenade. Je veux bien faire la connaissance de

cette demoiselle, d'ailleurs, car ça ne nous engagera pas beaucoup.

Connaissez-vous les *Reliques* de Jules Tellier? J'ai trouvé ce volume, autrefois non mis dans le commerce. Il y a là de très fines, de très délicates pensées. L'élégance nous quitte-t-elle pas chaque jour davantage? N'ai-je pas trouvé dans un article de M... (Eugène) sur Zola, en tête de cette pauvre *Revue d'Art dramatique* : « Nous avons à lutter contre l'élégance : N'est-elle pas une forme de la ou des distinctions? »

— Les moines d'Alexandrie tuèrent Hypatie, brûlèrent le Serapeum par haine de l'élégance. Les Barbares recommencent. C'est la montée des vachers qui reprend. Je croyais à M... une autre noblesse d'esprit. Ah! les cochons! Les cochons! Les cochons! Tel article de M... est lourd de sottise et de méchanceté. Où y a-t-il, maintenant, des esprits clairs, profonds, légers? Où donc quelqu'un qu'on puisse aimer? Quel reniement de tout l'art français, de la plus sûre, de la plus simple de nos traditions? Est-ce donc vraiment Zola qui va être le héros de notre âme, en attendant le bruyant, le tumultueux

Paul Adam? Je relis Fontenelle et Voltaire comme on boirait, après de mauvais alcools, un verre d'eau glacée et pure... pure infiniment.

« Nous avons — proclame M..., jeune Celte rué — à lutter contre l'élégance... » contre Montaigne, contre Racine, contre La Rochefoucauld, contre le Vinci, contre Luini, contre Boucher, contre Lawrence, contre Van Dyck, contre les Grecs aussi.

— Ah ! les cochons, les cochons, les cochons !

La solitude, je vous dis. La plus grande solitude. N'est-ce pas Léon Bloy qui a trouvé ce titre parfait : *Christophe Colomb devant les cochons?*

— Pelletan me demande de préparer une traduction des *Bucoliques* de Virgile. Ceci me plaît. Que je voudrais des besognes qui me puissent dispenser des romans, du roman, de ce triste chocolat Potin à 26 sous, de ces nouilles Rivoire et Carret de la littérature.

Je ne suis pas loin de croire que je vais manquer ma vie. Il n'y a de fier, aujourd'hui, que les besognes scientifiques. Et je me sens l'envie de poursuivre mon doctorat de sciences ou une

licence de philologie à l'Université de Berne. La littérature proprement dite sent trop le pantalon de femme sale et les parfums des Galeries Saint-Martin.

Pour jamais ! Ah ! seigneur ! Songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous,
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice ?

Faites-vous dire ces vers-là par Moreno. Elle seule peut les dire à présent. Et pleurez sur la grâce française qui est ruinée sans retour. Il nous reste Brieux, Rostand, et M. Mirbeau !

— Le soleil glisse lentement dans le brouillard. Il fait froid. Il fait toujours froid ici ! Je vais partir en Grèce avec une âme pleine de fatigue et un esprit tourmenté, inquiet, ardent. Si je ne trouve pas là-bas l'ordre de ma raison, la règle de mon cœur, et la mesure de ma passion et de mon intelligence : je serai f... Sinon je recommencerai peut-être une belle vie...

Gœthe s'est trouvé en Italie, à Naples et à Rome. Je ne suis pas Gœthe, mais la Grèce man-

quera-t-elle à me donner la paix lucide de mon âme essentiellement laborieuse? Alors, je ne pourrai plus faire qu'un quelconque journaliste?

Voilà mes pensées d'aujourd'hui. Elles sont molles et froides comme le brouillard. Et je ne sais trop pourquoi je vous les envoie. Mais je n'ai pas, plus d'amis. Et j'ennuierais ma ou mes maîtresses à me montrer à elles celui que je suis vraiment. Pour vous, peut-on ennuyer un arbre à s'asseoir à son ombre fraîche pendant qu'il balance là-haut sa toute fantaisie ?

— Ce que vous m'écrivez des animaux qui rient et jouent sérieusement me prouve que vous aimez les bêtes avec une gravité de camarade. Aimez-moi un peu mieux. Je suis une bête assez taciturne.

A MADAME R.

Mantes, 17 novembre 1902.

Cher ami et chère amie,

Votre lettre me plaît autant que ma visite

d'hier. Non, il n'y a rien de cassé. Merci de me le demander de ce ton gentil que vous savez prendre, surtout de vive voix. Certes, il règne chez vous la sociale, la sainte hypocrisie qu'on trouve dans tous les salons, mais je vous confesse qu'on s'y sent plus à l'aise. On n'y dit pas de vers et vous riez avec de jolies dents. (Le contraste est curieux entre la vieillesse de votre regard et la jeunesse inattendue de vos dents qui ne sont fichtre pas fausses).

— Au fond nous nous haïssons tous les uns les autres, dans les lettres, je pense, mais quelquefois nous ne le savons pas ou nous l'oublions, et c'est l'amitié.

— Que la vie est incompréhensible, horrible et amusante! La volte de Madame M. devant la glace fut d'une signification... j'aurais 300 pages à vous écrire sur cette heure passée chez vous hier, 300 pages dont il ne resterait de charmant que dix lignes : vous et votre mari, penchés sur Minouflette, la petite chatte récalcitrante.

— Si c'est l'accent qui vous fixe sur la réalité des ombres qui s'agitent dans votre vie, j'ai des guides plus sûrs. L'accent est plein de mas-

ques. Tout y est relatif. Deux choses m'enseignent mieux la qualité de l'étranger : les yeux et la main, le regard et le contact banal de la poignée de mains surtout qui est fait d'inconscientes nuances. Il n'y a guère que les curés qui sachent ne pas donner la main. Leur poigne est en coton, gantés qu'ils sont de leur très vulgaire défiance.

Madame, mon « masque d'ivoire » ou de poudre, ne *chinez* pas. Je n'ai pas besoin de musique comme d'éther. J'aime trop mon intelligence pour y renoncer un seul instant. Je ne suis pas du tout, mais du tout un névrosé. Or, j'ai remarqué qu'il en existe chez vous une jolie collection. Vous qui êtes si vivante, si sainement cruelle de mots et de pensée, vous êtes entourée de jeunes gens bien plus dangereux que moi pour vous et pour tout le monde. En revanche, vous possédez la plus belle collection de poètes... j'allais dire d'orchidées... et de jolies femmes bruyantes, qui rient d'un rire malade, — jolies ô combien ! — que l'on puisse rêver.

— Ah ! je voulais vous dire que je vous connaissais depuis longtemps. J'ai une mémoire par-

faite. Je vous avais déjà vue, voici des années, un soir, au Nouveau Théâtre, où l'on jouait le *Cloître* de Verhaeren. Je ne savais pas que ce fût vous. Mais vérifiez par vos propres souvenirs. Il y avait en face de vous, blonde éclatante dans sa robe couleur de thé, Georgette Leblanc, et à côté de vous une fleur élancée, Madame Marguerite Herold, je crois. Vous aviez une robe noire, toute noire, un chapeau dit *capeline d'Italie* tout noir aussi, où vous aviez passé trois tulipes rouges qui, *je sais,* étaient naturelles. Ce chapeau me faisait loucher parce qu'il semblait sortir d'une excellente maison, et quand j'eus mis le nez sur les tulipes naturelles je fus un peu interloqué. Vous aviez fait ce chapeau-là vous-même, hein ?

— Je ne suis pas mondain pour un centime. Constatez-le de bon cœur. Au lieu de m'éperdre en révérences snobiques, je suis occupé par le chapeau qui m'a révélé tout un art qui n'a, du reste, rien à emprunter au vôtre. C'est grotesque, avouez-le, mais je ne peux pas changer mon tempérament un peu paysan.

Mon grand'père fut un meunier de la Corrèze qui ne savait pas lire. Il mesurait 1 m. 90, et

quand il pêchait en fraude, les nuits, sous la glace cassée des barrages, poursuivi par des gendarmes dans les côtes du Chavanon, il se sauvait tout nu et leur roulait dessus des quartiers de pierre.

Comme on dégènere, tout de même ! Moi qui admire les gendarmes.

— Si je vais en Grèce, je vous enverrai des vues du pays des dieux, mais je n'irai peut-être pas. Tout fiche le camp de mes projets. Je subis des fluctuations des plus énervantes.

Et puis, quoi ? Voyager c'est se fuir soi-même, seulement on se retrouve chaque soir quand on baisse les paupières sur les sites entrevus par le plus éblouissant des soleils, et alors on s'aperçoit tout noir, comme un objet funèbre terriblement importun.

Non, Madame, je n'use ni de l'éther, ni de la morphine, encore moins des musiques déprimantes, mais j'ai l'idée, vraiment païenne, que la volupté a été donnée à l'homme intelligent pour devenir plus fort, et je cherche toujours ma volupté en tout et partout.

JACQUES C.

P. S. — Au *Nouveau-Théâtre*, vous aviez cette boucle bohémienne, cette virgule espagnole qui me choque et ces yeux, trop continûment railleurs, si graves quand vous ne regardez plus. Vous avez conservé tout cela, moins la virgule. Voilà qu'elle me manque ! Pourquoi ou pour qui cette suppression ?

A MADAME R.

Mantes, 19 nov.

Chère amie et Madame,

Je souffre à crier de mon estomac, j'ai une faim de loup et je n'ose pas manger. Vilain supplice. Votre lettre est amusante. Je ne suis pas prophète. Si vous pouviez me voir en ce moment, vous croiriez à ma simplicité fondamentale si souvent trop et mal déguisée. Je suis entre mon poële et deux chiens, plus 3.000 bouquins que je range, en pelisse de chat, les pieds en pantoufles, avec un gilet de chasse et un bonnet de coton à houppe.

Dehors, la neige.

Merci de vos lettres, si courtes soient-elles. J'y sens poindre un peu de compassion réelle. C'est encore avec vous, la grande factice, que je me sens le plus dans la réalité. Non, je ne vous crois pas trop d'hypocrisie.

— J'achève de traduire mon admirable et court roman du XIIIe siècle. Lâché, repris et remanié. C'est l'histoire d'une femme violée. Ne riez pas! Je veux essayer de rééditer (pas le viol, non, je n'aime pas la boucherie), mais ce petit volume exquis, viol à part.

— J'ai vu hier G... Il m'a dit : « En somme, votre nouvelle, c'est l'histoire d'un vieux qui vient à Paris pour... »

Madame, les abonnés de certaines revues n'admettent pas qu'une chose telle soit possible. On peut venir à Paris pour aller à la Chambre, au Salon, au bain, au cercle, au théâtre, au café, au restaurant, mais pas pour... non!

Notez que mon vieil homme, qui n'a que 52 ans, ne... Peu importe! G... l'a dit. L'abonné n'admettra pas ça.

Pourtant mon vieux monsieur ne peut pas venir à Paris pour remplacer Claudine?

J'espère, je n'en suis pas sûr, que le « M. » ne me refusera pas cette nouvelle, morale, bien écrite et pleine de poésie humaine.

Oui, c'est un vieux qui vient à Paris pour tirer son chapeau. Mais il le garde sur la tête, tas de brutes, il ne l'ôte pas, cochons, idiots, saligauds, et c'est ça qui est justement délicieux, littéraire !

Vous savez, ça me rend fou, c'est écœurant de bêtise, à la fin.

Pourquoi les cochons ont-ils le droit de tout vomir?

Pourquoi les gens propres ne peuvent-ils rien dire ?

Comprenez-vous?

A MADAME R.

Je ne vais qu'à demi, Madame mon amie. Je ravale du chagrin, de l'ennui, de l'amertume. Cela vous est indifférent, bien sûr. Je trouve à

l'existence un goût de bécasse pourrie; vous savez, cette pourriture aigre dont on se lave la bouche à coups de Bourgogne ?

Cordialement à vous.

A MADAME R.

Mantes, vendredi.

Je compte que vous m'enverrez toujours vos livres et avec un mot de votre cœur.

Vous êtes quelqu'un que je ne veux pas perdre.

Le silence n'est rien. On dort. On souffre. On se tait et je me tais.

Je lis, j'apprends. J'ai passé des jours à ne pouvoir lire, tellement je souffrais.

Et puis j'ai mal à l'estomac. C'est un mal sournois et maussade. Ignorez-le. Il n'y en a pas qui nuise davantage à l'intelligence.

— Vous avez parlé du volume de France avec une toute droite exactitude. Je vous en remercie au nom du culte que j'ai pour lui.

Croyez que je vous garde le plus vrai des sentiments, R., croyez-le bien et écrivez-moi.

A MADAME R.

Mantes, 2 janvier 1903.

Chère Madame et amie,

Ce mal d'estomac me rend fou. Je vous souhaite.....

Et je suis votre ami, n'est-ce pas? et vraiment.

J. COULANGHEON.

On me demande d'écrire votre biographie. Je trouve ça idiot. Et j'ai envie d'en inventer une à ma guise, moi qui ne sais rien de vous.

J. C.

Aimez-vous les chocolats ?

A MADEMOISELLE M.

Mantes-sur-Seine, vendredi 26 décembre.

Je ne vous oublie pas. Je me remets lentement d'une violente crise de neurasthénie qui m'a mis très mal.

J'ai renoncé à toutes correspondances; R... ne m'a plus donné de vos nouvelles. Elle ne m'écrit plus. Mais, vous savez, on se quitte et on se reprend.

Je vais vous envoyer en communication mon « Discours » sur la poésie. Ma nouvelle ne paraîtra dans la *Revue de Paris* qu'en novembre. Je ne puis pas aller en Grèce. Ma mère et ma sœur y sont parties seules.

J'habite une maison démeublée, vide et silencieuse. Deux chiens et une vieille bonne en font tout l'agrément. J'oubliais 5.000 volumes.

Redonnez-moi de vos nouvelles.

Viendrez-vous à Paris? Verrez-vous R...?

Nous sommes tous des aveugles.

J'ai commencé *la Maison du Bonheur*. Mais j'ai pris deux graves défauts : je ne sais plus écrire court, et je vois la vie bien amère. Cela tient à la maladie.

Ma pauvre amie, *je sais* que je vous ai paru brutal. Mais il le fallait. Je connais votre mal. Il est celui de toutes les femmes un peu ardentes.

Comprenez-donc que je suis un homme, quelqu'un de mâle et de maître de soi, qui ne veut plus ni souffrir, ni faire souffrir ; au reste, le plus doux du monde.

Mettons que je vous ai traitée un mois « aux pointes de feu ». On m'en a fait, c'est un remède héroïque.

Ecrivez-moi.

Je suis votre ami.

A MADEMOISELLE M.

Mais je suis très fâché. Je vous ai adressé mon

étude sur épreuves, voici près de huit jours, au reçu de votre lettre au crayon.

Mon amie, j'en viens de plus en plus au silence tant je trouve ridicules toutes les paroles humaines. Ma tête brûle depuis deux ans. Cela a fait une belle flamme. Il reste des cendres, quelque chose de doux, de tiède, de léger et d'amer.

Schopenhauer et Nietzsche sont bouffons. Le silence, le silence! Je prends plus de plaisir aujourd'hui à quatre vers de l'Anthologie qu'à Zarathoustra tout entier. C'est aussi que je vieillis, sans doute.

J'ai commencé sans âme un nouveau roman... *sans âme*, comprenez-vous?

Je vais relire les *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.* Les *Mille et une Nuits* me distraient beaucoup.

Votre venue à Paris n'est-elle qu'ajournée?

Je vous ai dit, je crois, que j'étais seul ici avec une vieille bonne et deux chiens? Je ne m'ennuie pas. Mais que je suis fatigué.

A vous bien cordialement, mon amie.

A MADEMOISELLE M.

Sans que ma santé soit beaucoup meilleure, je travaille avec acharnement. Imaginez-vous que je suis en train d'écrire pour la *Renaissance latine* une nouvelle en prose, dont l'action se place auprès d'Athènes, en 415, et que je veux n'y pas mettre *un* détail d'imagination. Mais ce travail de recherches portant au hasard sur tout un monde, et sur toute une vie passée, est des plus divertissants. Et puis je suis noyé dans mes chers auteurs grecs. Et vous n'avez pas idée de ce qu'il m'a fallu apprendre de choses universelles pour écrire soixante pages. Mais c'est charmant.

Songez que je vais jusqu'à lire des traités d'herborisation du IIIe siècle avant notre ère. Je m'amuse dans ce fatras comme un fou. Riez-en et enviez-moi. Ces moments trop rares de fièvre et de labeur sont les meilleurs que je connaisse.

Faire réciter à une danseuse de mœurs et de corps obligeants des descriptions de Strabon et de Diodore de Sicile est comique et passionnant.

Et puis, mon amie, quelles leçons de sagesse! Rien n'a changé. On trouve des épingles de nourrice dans le tombeau d'Agamemnon ! soit 800 ans, peut-être 1200, avant la petite aventure chrétienne. Kirby-Beard n'en vend pas de meilleures. Et des tuniques grecques feraient aux femmes d'aujourd'hui de jolies chemises de nuit, tout au plus un peu amples.

Je souffre encore, chose commune. Mais quand je m'emballe, je me fiche du reste.

Cordialement à vous.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie,

On n'oublie jamais. Je ne vais pas, à mon tour. Pas du tout. Je suis atteint de la pire maladie qui soit pour un homme de mon métier.

C'est le sentiment de l'*inutilité* de soi, de toute pensée, et *de tout*. Et je vis parmi cette mort. Alors, plus cela va, plus je descends dans *mon* silence, et dans le *silence*. A quoi bon ?

Je devais aller partout. Et je n'ai pas quitté d'ici, où j'ai passé un lamentable hiver. Enfin !

Non, je n'ai plus de force.

Que cela soit votre revanche. La vie n'est qu'un jeu. Encore faut-il pouvoir la jouer ! et je suis de ceux qui ont à travailler pour vivre, avant de vivre pour jouer.

Au revoir, mon amie, et cordialement.

A MADEMOISELLE M.

Samedi, 24 avril.

Mon amie, votre lettre est pleine de santé. Et je vois bien que la clarté de l'esprit est toute physique.

Sur le point de partir, je me suis trouvé si

malade que ma mère a dû revenir de Grèce afin de me soigner. J'ai, paraît-il, beaucoup vieilli. Mais à 28 ans ce n'est qu'un effet de la maladie, je le pense.

Votre lettre est bonne. Si j'ai contribué un peu à vous guérir, tant mieux. Mais les médecins, eux aussi, ont leurs époques de souffrance. Et ma sagesse m'a quitté. Puis j'ai trop vu le monde depuis deux ans. Cela rend tout amer.

Je devine, à travers votre lettre, que, tout au moins, vous avez changé votre façon d'aimer.

Mon amie, lisez le Gorgias de Platon, et surtout la partie où Calliclès et Socrate se répondent.

La *Revue de Paris* a publié dans son numéro du 15 avril une nouvelle, *les Désirs de Monique*, qui est de moi, et que je voudrais que vous lussiez. Et la *Renaissance latine* une autre nouvelle, *les Jardins d'Adonis*. Je crois qu'elles ne vous déplairont point. J'en ai beaucoup travaillé la forme. Et vous y trouverez le secret de mon chagrin et les lignes de sagesse par quoi je pense me consoler.

Je lis toujours beaucoup ; et maintenant que

ma sœur est revenue, je vais jouer avec elle les sonates de Mozart qui sont calmantes.

Adieu, amicalement à vous.

Je vous loue de ne pas m'oublier, malgré mon silence.

A MADEMOISELLE M.

20 août 1903.

Mon amie,

Votre photographie serait bien si vous n'aviez pas bougé. Mais on vous distingue assez mal. Je suis touché de la fidélité de votre souvenir. Et moi non plus je n'oublie pas mon inconnue. Mais la connaîtrai-je jamais?

Je pars de Marseille pour Athènes par le bateau du 3 septembre. Je quitterai Paris le 30 août à 9 heures. J'ai affaire à Lyon, Avignon, Arles et Marseille.

Si vous pouviez de votre côté venir à Lyon, j'y passerais un jour, tout un jour avec vous. Mais je doute bien que vous le puissiez. Moins à court

de temps et de fatigue, j'aurais poussé jusqu'à Genève. Faut-il.... Mais vous ne pourrez pas venir. Lyon est déjà loin, très loin, trop loin!

Je vais rester deux mois là-bas. Peut-être partirai-je avec un compagnon de route. Que n'êtes-vous ce camarade!

J'aime les femmes grandes. J'ai été content de vous découvrir à mon goût, mais c'est votre vrai visage que je n'ai pas encore vu.

Imaginez que je ne peux voir les affiches du chocolat Suchard sans un peu d'émotion. Cela est enfantin.

Je suis parmi les Grecs depuis deux mois. Avez-vous lu « l'Anthologie » ? Il y a là des pièces d'une grâce charmante. Je n'ai pas de meilleure joie que l'étude, et pas d'amis plus chers que mes livres.

Ici, il pleut, il pleut, il pleut!

Je ne vous oublie pas; mais vous n'avez plus besoin de moi.

Adieu et affectueusement.

Si vous pouviez venir à Lyon, dimanche 30 au soir, nous y passerions le lundi et repartirions vous pour Genève, et moi pour Avignon.

Mais je suis si sûr que vous ne pourrez pas...

A MADEMOISELLE M.

Vendredi.

Mon amie,

J'ai attendu, pour vous répondre, la solution d'une affaire en cours. Une réunion qui aura lieu mardi remet mon départ de Paris au mercredi matin, et je n'ai que le temps d'aller au paquebot. Je vous écris à la hâte, pris entre du travail et mes préparatifs.

Votre photographie m'a beaucoup plu.

Je vous écrirai de là-bas.

A MADEMOISELLE M.

Mon amie,

Je ne suis pas parti encore. Mes affaires ont fait que j'ai dû remettre mon départ au bateau du 12 septembre.

Je suis exténué de toutes sortes de soucis; et je ne me reposerai pas là-bas.

Affectueusement.

Ecrivez-moi à dater du 15 sept. à l'hôtel Minerve — Athènes.

A MADEMOISELLE M.

Athènes.

Mon amie, pas le temps d'écrire vraiment. Mes notes de voyage me prennent beaucoup de temps. Et chaque soir, je suis fourbu. C'est très beau. Cordialement.

A MADEMOISELLE M.

Mantes, 12 janvier 1904.

Mon amie,

Rien ne pouvait me satisfaire plus que la let-

tre pleine de force que vous m'envoyez. Je veux la croire sincère.

Qu'auriez-vous à savoir de moi ?

Je vis comme les autres. « Tous nos jours sont tissés de douleur et de joie. »

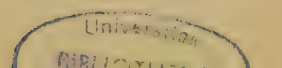
Vous saurez mes livres. C'est là ma vraie vie. Je travaille à écrire avec clarté mon voyage en Grèce.

Et les jours passent. Croyez qu'on n'oublie jamais rien. Il faut parvenir à ce que Carlyle appelle le « centre d'indifférence ».

Ce n'est pas le petit égoïsme qu'on peut croire.

Votre ami.

FIN



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq mars mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Dostoievski

ruet d'un Inconnu...... 3.50
Double............... 3.50

Édouard Ducoté

entures................ 3.50

Édouard Dujardin

Initiation au Péché et à l'Amour................ 3.50
s Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur

Coco de génie......... 3.50
auline ou la liberté de l'amour................ 3.50

Georges Eekhoud

Autre Vue.............. 3.50
Cycle patibulaire....... 3.50
cal-Vigor.............. 3.50
Faneuse d'amour...... 3.50
es Communions......... 3.50

Albert Erlande

lie Personne............ 3.50
Paradis des Vierges sages................... 3.50

Laurent Evrard

Danger................ 3.50

Gabriel Faure

dernière Journée de Sapphô................. 3.50

André Fontainas

ndécis................. 3.50
rnement de la Solitude. 2 »

André Gide

mmoraliste............. 3.50
Nourritures Terrestres. 3.50
Prométhée mal enchaîné 2 »
Voyage d'Urien, suivi de Paludes.............. 3.50

A. Gilbert de Voisins

Petite Angoisse........ 3.50

Ginko et Biloba

Voluptueux Voyage ou s Pèlerines de Venise. 3.50

Maxime Gorki

ngoisse.............. 3.50
nnonciateur de la Tempête................. 3.50
Déchus............... 3.50
Vagabonds........... 3.50
enka Olessova......... 3.50

Remy de Gourmont

Chevaux de Diomède.. 3.50
Cœur virginal......... 3.50
Nuit au Luxembourg.. 3.50
Pays lointain........ 3.50
èlerin du Silence..... 3.50
onge d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy

ara................. 3.50

Frank Harris

ès le Matador........ 3.50

A.-Ferdinand Herold

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise................... 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett

La Duchesse de Nona...... 3.50

Charles-Henry Hirsch

La Possession............ 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux

L'Agonie de l'Amour...... 3.50
L'Ecole des Mariages...... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues............. 3.50

Francis Jammes

Almaïde d'Etremont....... 2 »
Pensée des Jardins........ 2 »
Pomme d'Anis............ 2 »
Le Roman du Lièvre...... 3.50

Alfred Jarry

Les Jours et les Nuits..... 3.50

Albert Juhellé

La Crise virile........... 3.50

Gustave Kahn

Le Conte de l'Or et du Silence.................. 3.50

Rudyard Kipling

Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim..................... 3.50
Le Livre de la Jungle...... 3.50
Le Second Livre de la Jungle.................... 3.50
La plus belle Histoire du monde................. 3.50
Le Retour d'Imray........ 3.50
Stalky et Cie............ 3.50
Sur le Mur de la Ville..... 3.50

Hubert Krains

Amours rustiques......... 3.50
Le Pain noir............. 3.50

Marie Krysinska

La Force du Désir........ 3.50

Laclos

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)........... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan

Le Jardin des Délices...... 3.50

Jules Laforgue

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Camille Lemonnier

La Petite Femme de la Mer 3.50

Paul Léautaud

Le Petit Ami............. 3.50

Jean Lorrain

Contes pour lire à la chandelle................. 2 »

Henri Malo

Ces Messieurs du Cabinet.. 3.50
Les Dauphins du jour..... 3.50

Raymond Marival

Chair d'Ambre............ 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély

Les Immémoriaux......... 3.50

Charles Merki

Margot d'Eté............. 3.50

Eugène Morel

Les Boers............... 2 »

Jean Moréas

Contes de la Vieille France. 3.50

Alain Morsang et Jean Beslière

La Mouette.............. 3.50

Marie et Jacques Nervat

Célina Landrot........... 3.50

Walter Pater

Portraits Imaginaires...... 3.50

Péladan

La Licorne.............. 3.50
Modestie et Vanité......... 3.50
Le Nimbe noir............ 3.50
Pérégrine et Pérégrin...... 3.50

Pierre de Querlon

La Boule de Vermeil....... 3.50
Céline, fille des champs... 3.50
Les Joues d'Hélène........ 3.50
La Liaison fâcheuse........ 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier

Les Amours de Leucippe et de Clitophon........... 3.50

Pierre Quillard

Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde

Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous............... 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature.......... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse............. 3.50
Le Meneur de Louves...... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50

Hugues Rebell

Le Diable est à table...... 3.50

Henri de Régnier

Les Amants Singuliers.... 3.50
Le Bon Plaisir........... 3.50
La Canne de Jaspe....... 3.50
La Double Maîtresse....... 3.50
Le Mariage de Minuit..... 3.50
Le Passé vivant.......... 3.50

La Peur de l'Amour........ 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot.................. 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage........... 3.50

Jules Renard

Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

William Ritter

Fillette slovaque.......... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses .. 3.50
La Passante des Quatre Saisons.................. 3.50

Lucien Rolmer

Madame Fornoul et ses Héritiers.................. 2 »

Jean Rodes

Adolescents............... 3.50

J.-H. Rosny

Les Xipéhuz.............. 2 »

Eugène Rouart

La Villa sans Maître...... 3.50

Saint-Pol-Roux

De la Colombe au Corbeau par le Paon............ 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin................ 3.50

Albert Samain

Contes.................... 3.50

Robert Scheffer

Les Frissonnantes......... 3.50
Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel.......... 3.50

Marcel Schwob

La Lampe de Psyché...... 3.50

R.-L. Stevenson

La Flèche noire........... 3.50

Ivan Strannik

L'Appel de l'Eau........... 3.50

Auguste Strindberg

Axel Borg................ 3.50
Inferno.................. 3.50

Jean de Tinan

Aimienne ou le Détournement de mineure....... 3.50
L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse......... 3.50
Penses-tu réussir?......... 3.50

P.-J. Toulet

Mon amie Nane........... 3.50
Les Tendres Ménages...... 3.50

Mark Twain

Contes choisis........... 3.50
Exploits de Tom Sawyer detective et autres nouvelles.................. 3.50

Un Pari de Milliardaires...
Plus fort que Sherlock Holmès...................
Le Prétendant américain...

Eugène Vernon

Gisèle Chevreuse..........

Jean Viollis

Petit Cœur...............

H.-G. Wells

L'Amour et M. Lewisham..
La Guerre des Mondes.....
Une Histoire des Temps à venir...................
L'Ile du Docteur Moreau..
La Machine à explorer le Temps.................
La Merveilleuse Visite.....
Miss Waters..............
Les Pirates de la Mer.....
Place aux Géants.........
Les Premiers Hommes dans la Lune................
Quand le dormeur s'éveillera

Willy

Claudine en ménage.......

Colette Willy

La Retraite sentimentale..
Sept Dialogues de Bêtes...

Poésie

Léon Bocquet

Les Cygnes noirs.......... 3.50

Marie Dauguet

Par l'Amour............. 3.50

Émile Despax

La Maison des Glycines... 3.50

Edouard Ducoté

La Prairie en fleurs....... 3 50

Max Elskamp

La Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas.

Crépuscules.............. 3.50

Paul Fort

L'Amour marin.......... 3.50
Ballades Françaises....... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne........ 3.50
Idylles antiques........... 3.50
Montagne................. 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy

Roseaux.................. 3.50

Louis Payen

Les Voiles blanches........ 3.50

Maurice Pottecher

Le Chemin du Repos...... 3 »

Henri Ghéon

La Solitude de l'Été....... 3.50

Charles Guérin

Le Cœur solitaire......... 3.50
L'Homme intérieur........ 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Au hasard des chemins..... 2 »
Images tendres et merveilleuses................ 3.50

Robert d'Humières

Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen

Poésies................. 3.50

Francis Jammes

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir....... 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Le Triomphe de la Vie.... 3 50

Gustave Kahn

Le Livre d'Images........ 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50

Klingsor

Schéhérazade............ 3.50

Marc Lafargue

L'Age d'Or.............. 3.50

Jules Laforgue

Poésies complètes.........

Léo Larguier

Jacques..................

Louis le Cardonnel

Poèmes.................

Sébastien Charles Leco[...]

Le Sang de Méduse.......
La Tentation de l'Homme..

Charles Van Lerbergh[...]

La Chanson d'Ève. ......
Entrevisions.............

Grégoire le Roy

La Chanson du Pauvre....

Stuart Merrill

Poèmes, 1887-1897.......
Les Quatre Saisons........

Victor-Emile Michele[...]

L'Espoir merveilleux......

Albert Mockel

Clartés..................

Jean Moréas

Poèmes et Sylves.........
Premières Poésies.........
Les Stances..............

Marie et Jacques Nerv[...]

Les Rêves unis...........

François Porché

À chaque jour........... 3.50

Pierre Quillard

La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud

La Couronne des Jours.... 3.50

Hugues Rebell

Chants de la Pluie et du Soleil................ 3.50

Henri de Régnier

La Cité des Eaux......... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Poèmes, 1887-1892........ 3.50
Premiers Poèmes.......... 3.50
La Sandale ailée.......... 3.50

Lionel des Rieux

Le Chœur des Muses...... 3.50

Arthur Rimbaud

Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud.............. 3.50

P.-N. Roinard

La Mort du Rêve.......... 3.50

Ronsard

Le Livret de Folastries.... 3.50

Sainte-Beuve

Le Livre d'Amour......... 3.50

Albert Samain

Le Chariot d'Or........... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.......... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50

Fernand Séverin

Poèmes.................. 3.50

Paul Souchon

La Beauté de Paris........ 3.50

André Spire

Versets.................. 3.50

Laurent Tailhade

Poèmes aristophanesques.. 3.5
Poèmes élégiaques........ 3.5

R.-H. de Vandelbourg

La Chaîne des Heures..... 3.5

Emile Verhaeren

Les Forces tumultueuses... 3.
La Multiple Splendeur..... 3.
Poèmes.................. 3.
Poèmes, nouvelle série.... 3.
Poèmes, III° série........ 3.
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées............ 3.
Les visages de la Vie..... 3.

Francis Vielé-Griffin

Clarté de Vie............ 3.
La Légende ailée de Wieland le Forgeron.......... 3.
Phocas le Jardinier........ 3.
Plus loin................ 3.
Poèmes et Poésies......... 3.

Théâtre

Henry Bataille

Ton sang, précédé de la Lépreuse............ 3.50

Paul Claudel

L'Arbre.................. 3.50

Marcel Collière

Les Syracusaines.......... 1 »

Édouard Dujardin

Antonia.................. 3.50

André Gide

Saül. Le Roi Candaule..... 3.50

Maxime Gorki

Dans les Bas-Fonds........ 3.50
Les Petits Bourgeois...... 3.50

Remy de Gourmont

Lilith, suivi de Théodat.... 3.50

Gerhart Hauptmann

La Cloche engloutie....... 3.50

A.-Ferdinand Herold

L'Anneau de Çakuntalâ.... 3.50
Les Hérétiques............ 1 »
Sâvitri.................. 1 »

Une jeune femme bien gardée.................. 1 »

Virgile Josz et Louis Dumur

Rembrandt............... 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold

Prométhée............... 1 »

Charles Van Lerberghe

Les Flaireurs............ 1 »
Pan..................... 3.50

Emerich Madach

La Tragédie de l'Homme... 3.50

F.-T. Marinetti

Le Roi Bombance.......... 3.50

Jean Moréas

Iphigénie, tragédie en 5 actes.................. 3.50

Péladan

Œdipe et le Sphinx....... 1 »
Sémiramis............... 1 »

René Peter

La Tragédie de la Mort.... 3.

Georges Polti

Les Cuirs de Bœuf........ 3

Rachilde

Théâtre.................. 3

Paul Ranson

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*. Préface de Georges Ancey. Illustrations de Paul Ranson..................

Henri de Régnier

Les Scrupules de Sganarelle

Albert Samain

Polyphème, 2 actes........

Saint-Pol-Roux

La Dame à la faulx........

Paul Souchon

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes.............
Phyllis, tragédie en 5 actes

Émile Verhaeren

Philippe II..............

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthelemy

Thomas Carlyle........... 3.50

H.-B. Brewster

L'Ame païenne............ 3.50

Thomas Carlyle

Essais choisis de Critique et de Morale.............. 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50

Sartor Resartus...........

Frédéric Charpin

La Question religieuse.....

TABLES

DV MERCVRE DE FRANCE

—

L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets t dans le *Mercure de France* font de nos Tables un instrument de re ches incomparable, et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but di outre les investigations rapides qu'elles permettent dans les textes m de la revue, elles conduisent immédiatement à un grand nombre d'in tions de dates, de lieux, de noms de personnes, de titres d'ouvrages, d et d'événements de toutes sortes, au moyen desquelles, si la revue est tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'orienter et renseigner dans les écrits contemporains, en France ou à l'étranger.

Ces tables se divisent en trois parties.

La première partie : *Table par noms d'auteurs des Articles p dans la Revue*, est alphabétique seulement par noms d'auteurs ; to matières publiées sous un titre y figurent en ordre chronologique. L férences aux chroniques viennent à la suite, sous chaque nom d'a les matières des chroniques ne sont pas analysées, et seul est ind titre de la rubrique.

La deuxième partie : *Table systématique des Matières*, préser classification qui ne correspond pas tout à fait à celle qui a été adop les rubriques dans la revue, mais elle est précédée d'un index qui de trouver immédiatement les matières cherchées. Chaque divisio prend, par ordre alphabétique, d'abord les articles publiés sous u puis l'analyse des rubriques qui se réfèrent à la division.

La troisième partie : *Table des principaux Noms cités*, donne, dre alphabétique, les noms d'écrivains, d'artistes, de philosophes, vants, etc., dont une œuvre a été analysée, les noms de personnal font le sujet d'un ouvrage, enfin tous les noms dont la mention da vue n'est pas une simple citation sans intérêt.

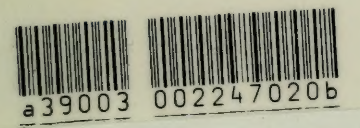
On a placé en tête de ces trois tables une *Table de concordanc les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination.*

PRIX DES TABLES :

Tables des tomes I à XX (1890-1896), 1 vol. in-8 de VIII-88 pages

Tables des tomes XXI à LII (1897-1904), 1 vol. in-8 de VIII-168.. pages...

Poitiers. — Imp. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.


a39003 002247020b